MUSEUM LESSIANUM
SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE

A. VERMEERSCH, S. J.

Pratique et Doctrine
DE LA DÉVOTION
au Sacré Cœur

SIXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

II

PARTIE DOCTRINALE ET LITURGIQUE

(10e mille)

BX
2157
.V49

ABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
ÉDITEURS PONTIFICAUX
PARIS — TOURNAI
1922

PRATIQUE & DOCTRINE

DE LA DÉVOTION

AU SACRÉ CŒUR

TOUS DROITS RÉSERVÉS

A. VERMEERSCH, S. J.

Pratique et Doctrine

DE LA DÉVOTION

au Sacré Cœur

SIXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

II

PARTIE DOCTRINALE ET LITURGIQUE

(10e mille)

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL

ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
ÉDITEURS PONTIFICAUX
66, Rue Bonaparte PARIS-VIe | 28, Rue des Sœurs-Noires TOURNAI
1922

Nihil obstat;

A. DEGAND, *can. cens. lib.*

BX2157
V49

IMPRIMATUR

Tornaci, 5 augusti 1922.

V. CANTINEAU, *Vic. gen.*

11544

TOME SECOND

PARTIE DOCTRINALE ET LITURGIQUE

SECTION I

Partie doctrinale.

CHAPITRE I

L'OBJET PROPRE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

L'intelligence d'une dévotion suppose la connaissance exacte de ce qui en fait l'objet. Voilà pourquoi la partie doctrinale de cet ouvrage sera principalement consacrée à étudier l'objet de la dévotion au Sacré Cœur : de cette dévotion, tout au moins, à la fois officielle et populaire, dont les origines se rattachent à Paray-le-Monial, qui est admise dans le culte public, et s'étend sur le monde à peu près comme l'Église elle-même.

Cette restriction a sa raison d'être, qui apparaîtra dans la suite de cette étude[1].

ARTICLE I

Notions préliminaires.

§ 1. VUES GÉNÉRALES SUR LES DÉVOTIONS

I. La dévotion et les dévotions.

1. Tandis que la *charité* scelle la plus étroite union entre notre âme et Dieu, la *dévotion*, qui en est tout ensemble le fruit et l'aliment, nous rend empressés à servir ce Dieu auquel notre âme se trouve unie. Tel est

(1) En effet, d'autres formes de dévotion au Sacré Cœur se conçoivent possibles et recommandables. Nous reviendrons là-dessus.

l'enseignement de saint THOMAS[1], qui définit la dévotion : « Le prompt élan de la volonté vers tout ce qui est du service de Dieu[2], » ou bien encore, l'acte de volonté par lequel l'homme s'offre à Dieu pour le servir[3].

La dévotion, ajoute-t-il encore, relève de la vertu de religion[4]; elle en est l'acte intérieur principal[5].

2. La dévotion ainsi entendue et qui est inséparable de toute vie chrétienne, ne doit pas se confondre avec les *dévotions*. Ces dernières, envisagées dans leur principe, sont de pieuses affections ou inclinations qui facilitent la ferveur dans la prière et la générosité dans l'exercice des vertus. Le P. BAINVEL les définit d'après l'effet immédiat qui les manifeste, lorsqu'il écrit que « toute dévotion consiste dans la pratique habituelle des actes du culte intérieur et extérieur[6] ».

A première vue, ces actes honorent tantôt des *personnes*, tantôt des *mystères*, tantôt même des *pratiques de piété*.

En effet, en dehors des personnes, telles que les saints, il est des mystères qui sont fêtés, qui retiennent la pensée ou le souvenir; et le cœur s'éprend spécialement de telle ou telle forme de piété.

Quand elles ne sont pas la divinité elle-même, les *personnes* vers lesquelles se portent les dévotions religieuses possèdent toujours une empreinte divine, spécialement celle de la sainteté. Il arrive que toute la personne soit directement honorée : c'est le cas pour la dévotion à saint JOSEPH; d'autrefois, le culte regarde spécialement

---

(1) 2, 2, q. 82, art. 2, ad 1 et 2.

(2) *Voluntas quaedam prompte tradendi se ad ea quae pertinent ad Dei famulatum* (2, 2, q. 82, art. l. c.)

(3) « *Actus voluntatis hominis offerentis seipsum Deo ad ei serviendum qui est ultimus finis.* (3, 2, q. 82, art. 1 ad 1.)

(4) 2, 2, q. 82, art. 2.

(5) 2, 2, q. 83, art. 3 ad 1.

(6) Dict. VACANT, *Cœur de Marie,* t. 3, col. 351.

une qualité particulière, un événement de la vie, qui nous touche, nous édifie, excite notre admiration, enflamme notre amour : ce sera le génie surnaturel d'AUGUSTIN, ou de THOMAS d'AQUIN; la charité de VINCENT DE PAUL, la contemplation de THÉRÈSE, la douceur de FRANÇOIS DE SALES; on se dira dévot à l'âme, à la passion du Sauveur, à la pureté, aux douleurs de la Vierge, à son titre ineffable de Mère de Dieu. On conçoit même des dévotions pour des personnes qui vivent encore sur la terre, pourvu qu'un cachet divin les ait enlevées au monde profane. Le caractère sacerdotal motive la dévotion au prêtre; le prestige de la dignité spirituelle explique la dévotion au Siège apostolique, au Pape, Vicaire de JÉSUS-CHRIST : la personne individuelle disparaît dans la fonction, la mission.

Quels aliments spirituels ne contiennent pas les divers mystères de la Foi : la Très Sainte Trinité, l'Incarnation, la sainte Eucharistie, la Pentecôte, l'Immaculée Conception !

Des *formes de piété*, comme le rosaire, le chemin de la croix, gagnent aussi notre cœur par des correspondances secrètes entre ce qu'elles évoquent ou ce qu'elles font pratiquer et notre caractère, nos goûts, nos états d'âme; ou encore par les pensers élevés, les nobles sentiments, les touchantes émotions qu'elles éveillent, les fortes résolutions qu'elles déterminent.

Toutefois, les formes de piété et les mystères ne font qu'en apparence varier l'objet des dévotions. A y regarder de plus près, nous constaterons que les mystères nous intéressent parce que leur profondeur nous permet d'admirer des perfections, de bénir Dieu pour ses bienfaits. Ces perfections appartiennent à une personne; les bienfaits en dérivent et concourent avec les perfections pour nous en manifester l'excellence. Et quels attraits peuvent bien avoir les pratiques de piété, sinon ceux de la divinité ou des saints que ces pratiques honorent? Est-il Rosaire

sans Mère de Dieu et des hommes ; est-il chemin de croix sans Jésus souffrant ?

Nous pouvons donc conclure de la manière suivante :

Toute dévotion se justifie par l'excellence d'une personne, par une qualité qui reluit en elle : elle trouve dans cette excellence ou cette qualité, son objet *formel*, son *motif*, tandis qu'elle aura pour objet *matériel*, la personne ou une partie de la personne, une action, un événement où l'excellence apparaît, où reluit la qualité, où le motif revêt son aspect captivant. Toute dévotion se termine à la personne qu'elle fait aimer ou honorer[1] ; elle se rapporte à la personne comme à son *sujet d'attribution*.

Toute dévotion proportionne ses hommages à la dignité de la personne qui les reçoit[2].

Nous réservons à Dieu le culte suprême d'adoration ; à la sainte Vierge, celui d'hyperdulie.

Toute dévotion va finalement aboutir à Dieu. « C'est Dieu que nous honorons dans ses serviteurs[3]. » Ainsi, même dans l'ordre des choses humaines, un roi se voit décerner les honneurs royaux que réclame son caractère. Des qualités particulières : la mâle beauté répandue sur ses traits, la sagesse qui apparaît dans son administration, la bonté de son cœur manifestée par ses bienfaits lui valent un tribut d'admiration reconnaissante et des hommages spéciaux constamment en rapport avec sa dignité.

---

(1) 3 part. q. 25, art. 1.

(2) Ceci doit s'entendre sans préjudice du culte relatif que l'on rend à des souvenirs de la personne, à des objets lui ayant appartenu. Ce culte ne dépasse jamais celui que mérite la personne ; mais souvent, il reste bien en deçà : et l'image d'une personne plus haute en dignité, peut ainsi recevoir moins d'honneurs qu'une image, plus célèbre, d'une personne inférieure en excellence ou en gloire.

(3) 2, 2, q. 82, art. 2 ad 3.

Le langage courant nous permet de dire indifféremment, que nous honorons spécialement le roi à cause de sa beauté, de sa sagesse, de son cœur, ou bien que nous admirons la beauté du roi, que nous glorifions son génie, que nous célébrons sa bonté.

II. Valeur absolue et relative de la dévotion et des dévotions.

La *dévotion* est le but final de notre activité libre : elle donne l'homme tout entier à Dieu, terme de toutes choses. Elle achève l'homme en disposant parfaitement sa volonté à rejoindre, par l'amour effectif et agissant, la Volonté à laquelle il doit son origine et devra sa fin ou sa béatitude.

Pour déverser sur nous ses largesses, Dieu, Bonté toujours en acte, n'attend que cette disposition de nos âmes, la plus parfaite de toutes, en même temps que la seule essentielle.

Les *dévotions*, par contre, appropriées à notre nature affective, qui sollicite le concret, le sensible, le particulier, nous prêtent un secours efficace pour parvenir à la dévotion et appartenir entièrement à Dieu. « Infiniment aimables par elles-mêmes, les choses divines, écrit saint Thomas[1], possèdent en elles de quoi exciter la plus vive flamme d'amour, et par conséquent la dévotion ; mais, telle est notre faiblesse humaine, qu'il lui faut du sensible pour s'élever à l'amour divin ». Que la voie d'amour soit aussi la plus suave et la plus rapide, Saint Augustin l'a dit en des termes que tous ont ratifiés après lui : « L'amour exclut la peine ; s'il ne l'exclut pas, il la fait aimer[2] ».

A ce premier avantage les dévotions ajoutent celui de

---

(1) 2, 2, q. 82, art. 3 ad 2.

(2) *In eo quod amatur, aut non laboratur, aut et labor amatur.* (*De bono viduitatis*, c. 21. M. P. L. 40, col. 448. Cf. aussi S. Jérome, ép. 18 à Eustochium.)

nous valoir réciproquement l'affection des saints que nous honorons par elles. Ces saints ne figurent-ils pas au nombre de nos amis, capables de nous faire admettre dans les tabernacles éternels[1]? Notre-Seigneur accepte lui-même de s'unir à nous par un lien spécial d'amitié. Au cours de sa vie mortelle, n'autorisa-t-Il pas un apôtre à s'appeler « le disciple que Jésus aimait »? Et même après sa résurrection, dans d'inoubliables apparitions, ne fit-Il pas preuve du même cœur dont bénéficièrent auparavant Lazare, Marthe et Marie? Pour être glorifié, a-t-Il cessé d'être homme? Les vies des saints n'attestent-elles pas les prévenances, les tendres délicatesses, les faveurs du Cœur de Jésus?

De plus, les dévotions, comme telles, sont méritoires devant Dieu. Dieu se complaît dans l'union mutuelle de ses créatures raisonnables; Il prend plaisir aux honneurs que nous rendons aux saints. D'ailleurs, ces recours à des intercesseurs ne contiennent ils pas d'humbles aveux de misère et une imploration de miséricorde, qui appellent la grâce d'en haut?

Les dévotions sont donc à la *dévotion* ce que les moyens sont à la fin.

Il vaut la peine de le noter : elles ne perdent pas ce caractère, pour concerner une personne divine. Bien qu'il n'y ait rien au-delà de Celle-ci, les dévotions qui s'adressent à une personne divine servent de moyen pour nous conquérir tout entiers. A plus forte raison cela est-il vrai, quand la personne divine subsiste dans une double nature, et qu'Elle a pris la nature inférieure pour nous rendre la divinité plus aimable. Aussi saint Thomas proclame-t-il que l'humanité du Christ est le moyen principal de faire monter notre âme jusqu'à l'amour de Dieu. C'est pourquoi, dit-il, nous chantons dans la préface (de la Nativité) :

(1) Év. S. Luc, 16, 9.

« Nous avons connu un Dieu visible, pour être par Lui transportés à l'amour des choses invisibles[1] ».

Nécessité des dévotions. Les dévotions sont des moyens. Ces moyens sont-ils nécessaires? L'emploi en est-il prescrit par Dieu?

La reconnaissance formelle de l'ordre de la rédemption par Jésus-Christ, qui implique des hommages au Verbe incarné, paraît à plusieurs un point de nécessité de moyen pour le salut, du moins sous la nouvelle Alliance. Mais, sauf le recours à la médiation du Sauveur, aucune dévotion n'a été rendue universellement obligatoire pour tous les temps.

L'éclosion successive des dévotions fait partie des progrès de l'Église, marque le développement des fidèles dans l'intelligence de la foi.

Tout en ayant pour agréables les hommages sincères de leurs clients, les saints, dans leur béatitude et leur charité ne les exigent pas pour eux-mêmes : ils sont satisfaits de voir en chaque vrai fidèle s'affermir la dévotion essentielle, et d'y lire l'hommage implicitement rendu à leur glorieuse prédestination. A Dieu pourtant, comme aux saints, déplaisent la suffisance orgueilleuse et le mépris des facilités qui nous sont ménagées pour notre sanctification. Dès lors, s'il n'est pas dans les desseins de la Providence que, sur terre, nous honorions tous les saints, nous ne pouvons en dédaigner un seul sans péché; et la lumière répandue sur un petit nombre de grandes dévotions, ne nous permet plus une abstention complète. Celle-ci prouverait une résistance, une opposition secrète aux exhortations de l'Église. Des protestants de bonne foi ne commettent aucune faute à n'implorer jamais la sainte Vierge; mais quel catholique pourrait, sans présomption orgueilleuse, refuser l'*Ave Maria* à la Mère de Dieu

(1) 2, 2, q. 82, art. 3 ad. 2.

et des hommes? De nos jours, n'en va-t-il pas de même de la dévotion au Sacré Cœur? Ne tend-elle pas à devenir une marque commune et distinctive des vrais fidèles?

Rang des diverses dévotions. Les dévotions trouvent un premier principe de classement dans l'inégale dignité des personnes qu'elles honorent. Mais il peut nous intéresser de savoir lesquelles, de plusieurs dévotions concernant la même personne, sont de nature à lui plaire davantage.

A n'en pas douter, un rang de faveur échoit à celles qui non seulement possèdent l'orthodoxie indispensable à toute vraie dévotion, mais servent en outre à consolider un point de foi menacé par l'hérésie. Ainsi, au début de l'ère chrétienne, l'apôtre saint Jean exalte ceux qui revendiquent la filiation divine pour Jésus-Christ. « Quel est le vainqueur du monde, écrit-il, si ce n'est celui qui croit que Jésus est Fils de Dieu[1] »? De nos jours, nous avons également à protester contre des hommages hypocrites et blasphématoires, qui ne louangent Jésus que pour Lui dénier tout titre à l'adoration latreutique. Il nous faut, d'autre part, nous défendre contre une sorte de docétisme pratique qui jetterait l'oubli sur son humanité. Le protestantisme croyant ou conservateur, toujours un peu froid et compassé, privé qu'il est par ses origines et ses tendances de la simplicité confiante de l'âme catholique, ne considère dans le Christ que la révélation du Père; la piété catholique n'oublie pas l'Homme-Dieu Sauveur.

L'esprit de l'Église est l'esprit de Jésus-Christ. La recommandation même de l'Église rend une dévotion plus chère à Dieu et aux saints. Elle peut aller, nous l'avons vu, jusqu'à lui donner un caractère de nécessité.

Il va de soi, en outre, que plus les dévotions touchent de près à la personne, plus elles acquièrent de valeur.

(1) Ire ép. de S. Jean, 5, 5.

Celles qui atteignent la personne en son fond moral, intime, seront donc, de ce chef, préférables à celles qui s'arrêtent soit au dehors, à l'action extérieure, soit même à des qualités de l'esprit. Le culte du cœur vaut mieux que le culte du génie.

L'intérêt que le Ciel nous porte nous permet encore d'apprécier les dévotions d'après l'influence qu'elles exercent sur la dévotion essentielle.

Enfin, du point de vue pratique, les dévotions d'objet bien défini nous sont plus utiles que les dévotions imprécises, moins propres à nous émouvoir et à nous entraîner au bien. Toute extension d'objet ne tourne donc pas à notre avantage. Si elle élargit le cadre, elle disperse l'attention et par là même en diminue l'influence pratique. Or, ne l'oublions pas : les dévotions sont des secours ménagés à notre faiblesse.

Par contre, elles promettent des fruits abondants, les dévotions qui nous saisissent par cet excellent côté de nous-mêmes, la plus généreuse de nos sympathies, la pitié.

III. Les sources à consulter sur les dévotions.

Pour les questions de culte, la science de la révélation doit être soigneusement consultée. Fausse, l'explication qui en contredit les enseignements certains; suspecte, celle qui s'accorde mal avec ses principes et ses traditions sur l'économie de notre salut. Au contraire, un préjugé favorable milite pour une théorie qui s'harmonise bien avec les principes généraux de la théologie. Outre cette mission, plutôt négative, de contrôle, la théologie est encore chargée de nous montrer, dans le dépôt de la foi, le fondement indispensable à toute dévotion solide.

Les grandes dévotions ont leur histoire. Leurs commencements se relient le plus souvent à un fait providentiel non ordinaire, et à une initiative, d'abord contrariée, puis triomphante, qui, à travers une série d'épreuves,

parvient à conquérir l'approbation et ensuite les encouragements de l'autorité ecclésiastique.

Sous l'influence de ces encouragements, les dévotions se propagent. La pratique des fidèles, guidée ou contrôlée par les supérieurs hiérarchiques, tantôt restreint, tantôt amplifie l'objet des dévotions, et s'éclaire ensuite des explications qu'elle-même a provoquées. Une théorie complète de la dévotion empruntera de la sorte ses principaux éléments à la pensée des promoteurs et des propagateurs de renom, à l'expérience religieuse du peuple chrétien, et surtout aux décrets du Saint-Siège qui les corroborent, et, au besoin, les corrigent et redressent l'une et l'autre. Grâce à l'étude et à la discussion de ces éléments, l'objet et la nature du culte seront aperçus plus nettement et plus adéquatement compris. On pourrait, en somme, proposer la formule suivante : *c'est en soumettant à un examen théologique les données fournies par les origines de la dévotion, par sa mise en pratique et par les décisions du Saint-Siège, que nous mettrons le mieux en lumière la nature et l'objet de toute dévotion catholique.*

§ 2. PREMIÈRES APPLICATIONS A LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

Les considérations précédentes nous fournissent déjà, pour la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, des précisions et des renseignements dont l'importance n'échappera pas à la sagacité du lecteur. Nous aurons à les utiliser plus pleinement dans la suite.

Pour l'instant, il nous suffira de retenir, que par le culte du Sacré Cœur nous honorons la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; que ce culte est le culte suprême dû à Dieu seul, puisque Jésus-Christ est Dieu, adorable en tout ce qui est uni à sa personne, et notamment, adorable dans son cœur; et que ce culte est spécial, comme

fondé sur une qualité que le cœur renferme ou rappelle.

La personne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ses excellences, toutes infinies en dignité, même lorsqu'elles apparaissent dans sa nature humaine, forment l'objet commun, la raison générale de toutes les fêtes, de toutes les dévotions par lesquelles nous glorifions notre Sauveur. Pour connaître l'objet propre ou la raison spéciale de la dévotion au Sacré Cœur et de la fête correspondante, il faudra, par conséquent, savoir nettement *ce qu'on entend par cœur de Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST, *sous quel aspect* on le considère, et quelle est *la qualité qui attire nos hommages.*

Autour de ces points se concentre l'intérêt de notre étude. Étude complexe, le P. BAINVEL le remarque à bon droit, où nous devons « tenir compte à la fois de la nature des choses, des faits historiques, de la pensée vivante, des documents officiels, des pratiques communément reçues[1] ». Ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, nous ne nous occupons pas de toute dévotion possible au Sacré Cœur, mais de celle qui, officiellement admise par l'Église, a passé dans le culte public. Pour en comprendre la nature et l'objet, « il faut dès lors, observe le P. NILLES, en confirmant par là notre formule, se référer aux décrets et aux actes publics du Saint-Siège, non sans consulter également les auteurs classiques qui ont traité la question[2] ».

Nous avons ajouté que cette dévotion se noue historiquement aux révélations faites à sainte MARGUERITE-MARIE. Par là nous ne diminuons en rien le mérite et le rôle providentiel de glorieux précurseurs, parmi lesquels le Bienheureux JEAN EUDES tient la première place. Respectant heureusement cette unité morale où le saint fon-

(1) *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, 3e édit., p. 82.
(2) *De rationibus festorum SS. Cordis Jesu*, etc., tome I, p. 328.

dateur de la Congrégation de Jésus et de Marie se plaisait à confondre les cœurs de Jésus et de sa Mère, le bref de béatification lui décerne ce magnifique éloge : « Ce ne fut pas sans une inspiration divine qu'il songea le premier à rendre un culte liturgique aux très saints cœurs de Jésus et de Marie. On doit le regarder comme le père de cette religion très suave, puisque, dès la fondation de la Congrégation des prêtres, il solennisa parmi ses fils la fête de ces mêmes sacrés cœurs ; il en fut le docteur, car il composa des offices propres et une messe en leur honneur ; finalement il en fut l'apôtre, car il s'est mis de toute son âme à répandre en tout lieu leur culte si salutaire[1]. » Aux élans de son zèle, le Bienheureux joignit l'honneur de souffrir courageusement pour cette sainte cause : il y aurait de l'ingratitude à l'oublier. Aussi, souscrivons-nous aussi volontiers que le P. Bainvel, au jugement du T. R. P. le Doré, lorsqu'il revendique pour l'apôtre du cœur de Marie « la gloire d'avoir servi de puissant auxiliaire et de digne précurseur à la bienheureuse Visitandine[2]. » Néanmoins, depuis les révélations de Paray,

---

(1) Bref du 11 avril 1909. Analecta ecclesiastica, t. xvii (1909), p. 227. La dévotion qui prend ensemble les Cœurs de Jésus et de Marie n'est pas identique à celle qui les considère comme deux objets distincts. Le lecteur aura saisi la nuance. Un institut, un temple, dédiés aux Sacrés Cœurs ne sont pas consacrés au Sacré Cœur de Jésus ou au Saint Cœur de Marie comme le seraient une église et une Congrégation dont le titre propre serait soit le Cœur de Jésus soit le Cœur de Marie. Qu'on nous permette cette comparaison puisée dans un autre ordre d'idées mais pourtant juste : un docteur *utriusque juris* ne peut pas se dire docteur en droit civil et en droit canonique.

(2) *Le V. P. Eudes, premier apôtre des SS. Cœurs,* p. 186. Cf. Bainvel, op. cit., p. 402. Cela n'empêche pas le T. R. P. Le Doré de reconnaître que « la dévotion de sainte Marguerite-Marie, celle du Vén. P. Eudes... présentent des caractéristiques très différentes ». (*Le Sacré Cœur de Jésus, son amour.* Brochure, p. 29.)

la dévotion au Sacré Cœur de Jésus s'est nettement distinguée de la dévotion au saint Cœur de Marie ; l'objet et le but de la dévotion se sont éclaircis et précisés ; et c'est sous cette forme nette et précise que la dévotion au Cœur de Jésus se présente dans l'office et la messe pour l'Église universelle, et s'est étendue au monde entier. En ce sens, nous faisons remonter à la Sainte la dévotion officielle et catholique au Sacré Cœur de Jésus. Et bien à bon droit, semble-t-il. Les luttes pour l'établissement de la dévotion, les instances faites auprès du Saint-Siège, les attaques passionnées des adversaires mentionnent constamment les révélations de Paray, soit en faveur du culte, soit pour le tourner en dérision. Dans l'office de la Sainte on célèbre ses efforts « pour propager partout le culte intérieur et extérieur du Cœur de Jésus, tel que, par révélation de Notre-Seigneur, elle le savait agréé de Lui » ; et on y signale l'approbation de l'Église, la diffusion merveilleuse de la dévotion et les fruits produits par tout l'univers catholique, pour mettre le succès de ces efforts en évidence[1]. Aussi, la principale autorité privée à invoquer, le P. de Gallifet, écrit-il sans hésiter : « Puisque la dévotion au Sacré Cœur de Jésus tire surtout son origine d'une révélation céleste, c'est à cette révélation qu'il faut demander et l'objet du culte et la manière dont le culte doit être pratiqué[2].

Enfin, puisque c'est un culte vivant, nous ne pouvons négliger son évolution progressive parmi les fidèles, c'est-à-dire la façon dont, sous le contrôle et la direction de l'Église enseignante, l'Église enseignée le comprend et le pratique.

---

(1) Leçon cinquième de l'office.

(2) *De cultu Sacrosancti Cordis*, etc., l. I, c. 4.

ARTICLE II

L'objet propre et direct du culte; le Cœur humain et vivant de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'*objet* de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus est d'abord le *cœur véritable et vivant, qui bat dans la poitrine de notre Sauveur, qui fait partie de son humanité, et qui fut transpercé sur la croix.* Dans ses grandes apparitions à sainte Marguerite-Marie, Notre-Seigneur découvre ce Cœur réel et vivant; quand ce Cœur est représenté d'une façon distincte, la plaie qu'Il reçut sur la croix y figure visiblement. Et c'est bien assez, pour une pleine démonstration, de cette seule ligne empruntée au récit de la manifestation la plus solennelle dont la Sainte fut favorisée : « Me découvrant son Cœur, Il me dit : Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes[1]. »

Un argument péremptoire est également fourni par la Constitution Apostolique *Auctorem fidei*, du 28 août 1794.

Les jansénistes du synode de Pistoie avaient paru reprocher à la dévotion au Sacré Cœur d'oublier que la chair du Christ ou une partie de cette chair, si on la sépare, même par abstraction, de la divinité, ne peut être adorée du culte de latrie. Pie VI, en condamnant la 63e proposition de ce synode, proteste que les fidèles n'opèrent ni cette séparation ni cette abstraction; mais il reconnaît expressément que les fidèles adorent le Cœur de Jésus comme tel, c'est-à-dire le cœur de la personne du Verbe, à laquelle il est indissolublement uni, tout comme le corps exsangue du Christ, durant les trois jours de la mort, sans séparation ni précision de la divinité, fut adorable au tombeau.

---

(1) *Vie et Œuvres de Sainte Marguerite-Marie Alacoque*, t. II, pp. 270. 327. 355.

Toutefois, que la comparaison du corps inanimé ne nous induise pas en erreur ! Le Cœur que nous honorons, c'est le Cœur véritable du Sauveur. Ce Cœur vit dans un corps dont notre pensée, non plus que notre main, ne songe à le séparer. Nous n'isolons le Cœur ni de la personne divine, qui jamais n'a pu et ne peut l'abandonner, ni de l'âme très sainte qui, depuis la résurrection, l'*informe*[1] toujours, ni du corps sacré dont il constitue une noble partie. On l'a remarqué : dans les célèbres apparitions où Notre-Seigneur, pour impressionner plus vivement la Sainte, voulut comme ouvrir sa poitrine et produire son Cœur au dehors, c'est toujours sous des formes irréelles que le Cœur est présenté : il en sort des flammes, une croix le surmonte, une couronne d'épines l'entoure. Par là, sans doute, un réalisme grossier se trouve empêché[2] ; mais nous sommes également avertis de ne voir dans le Cœur détaché qu'une image expressive destinée à rappeler le Cœur réel que Notre-Seigneur nous invite à honorer.

En d'autres termes, nous honorons un cœur intimement uni à l'âme de Jésus et à sa personne divine, « le cœur, qui, avec l'âme de Jésus et sa personne divine, constitue un seul objet d'adoration... Cet objet, continue le P. de Gallifet, est formé du Cœur de Jésus, de l'âme de Jésus, et de la personne du Fils de Dieu, en y joignant toutes les grâces, les trésors des dons célestes, toutes les vertus et toutes les affections propres de ce cœur[3]. »

Ce point demeure donc bien acquis. Dans notre dévotion, le mot *cœur* n'est pas un terme métaphorique, servant à traduire l'idée d'amour. Et si, comme nous le

---

(1) Au sens philosophique, où *informer* veut dire, être la forme substantielle, l'acte constitutif.

(2) Dictionnaire de Vacant, t. 3, col. 277.

(3) *De Cultu...*, liv. I, chap. iv. Benoît XIV relate cette conception comme celle des promoteurs de la dévotion. (*De Beatificatione*, liv. IV, chap. xxxi, n. 21.)

verrons, cette idée y est dominante, on ne pourrait pas dire, cependant, que le culte, improprement nommé du Sacré Cœur, n'est en réalité que le culte de l'amour du CHRIST, sans aucune part faite au cœur de chair et vivant qui nous représente cet amour. Pareille position fut prise par les adversaires catholiques de la dévotion, lorsque parut le décret d'approbation de 1765[1]. D'après ce document, le culte du Sacré Cœur consistait à renouveler symboliquement le souvenir de l'amour du Fils de Dieu, etc. Se méprenant sur la valeur des termes « renouvelle *symboliquement* », un certain BLASIUS se mit, avec quelques autres de la même école, à prétendre que, dans le décret, il n'était pas question d'un cœur de chair à honorer, mais d'un cœur purement symbolique, ou, pour parler plus exactement[2], du cœur en général, pris métaphoriquement pour les affections[3]. Mais, outre que le renouvellement symbolique suppose une réalité-symbole, le Cœur vivant du CHRIST, il suffit, pour réfuter ce système, de rappeler que les décrets approuvaient la dévotion telle que les évêques de Pologne l'avaient décrite dans leur supplique. Or, le mémoire présenté par eux déclarait comprendre le cœur *dans son sens propre*, non métaphorique[4]. Et ZACCARIA s'écriait justement à ce propos : « La fête d'un cœur purement symbolique ne sera jamais, ni proprement ni improprement, une fête du Sacré Cœur de JÉSUS[5]. »

---

(1) Le décret sera cité plus loin, parmi les documents du Saint-Siège.

(2) Un cœur symbolique peut être un cœur très réel. Voir l'article IV.

(3) Voir là-dessus, par exemple, FRANZELIN, *De Verbo incarnato*[2], pp. 470. 471.

(4) *Cor Jesu, non tralaticie sumptum, sed in propria ac nativa significatione, videlicet ut est pars corporis Christi nobilissima.*

(5) FR. ANT. ZACCARIA, *Antidito contra i libri di Blasi...* lett. VI, p. 61.

La dévotion au Sacré Cœur honore le Cœur véritable de Jésus. Mais sous quel aspect? Nous allons le voir dans le troisième article.

ARTICLE III

Le Cœur vivant du Rédempteur est considéré en relation avec la charité.

Se demander comment, dans la pratique de la dévotion, l'on considère le Cœur vivant de Jésus-Christ, c'est s'enquérir de la note ou de la qualité qui fait du cœur l'objet propre de cette dévotion, c'est rechercher l'élément formel de cet objet, l'aspect spécial sous lequel on l'envisage; à peu près comme la couleur est l'élément formel de la vue, et le son, l'élément formel de l'ouïe, parce que l'œil perçoit l'objet en tant que coloré, et l'oreille en tant que sonore.

Le Cœur vivant fait partie du corps de Notre-Seigneur; il est adorable à ce titre. Est-il pourtant choisi comme tel pour objet d'une dévotion spéciale? En ce cas, on pourrait glorifier aussi bien toute autre partie du corps du Christ, privée de sentiment, de connaissance et d'affection; et, comme l'objectait le promoteur de la foi, l'on en viendrait à autant de fêtes que ce corps compte de membres ou de parties. En réalité, cette raison commune d'honneurs n'a motivé aucune instance ni aucune concession[1].

Mais le cœur est choisi, *comme débordant d'amour pour les hommes et comme affligé de leur ingratitude.* Il se trouve proposé de la sorte dans les révélations de sainte Marguerite-Marie : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... et pour reconnaissance, je ne

---

(1) Réponse des postulateurs aux objections du promoteur de la foi. (Nilles, *De Rationibus...* t. I, n. 17, 18, p. 145.)

reçois de la plupart que des ingratitudes. » C'est ainsi, encore que, après le P. DE GALLIFET[1], s'exprime le *Mémorial* offert sous CLÉMENT XIII à la Congrégation des Rites[2].

1° *Débordant d'amour*, disons-nous, non pas qu'il faille nécessairement considérer le cœur comme le siège des affections sensibles : la sacrée Congrégation a voulu formellement éviter de trancher une controverse philosophique, de prime abord objectée par le promoteur de la foi, le futur pape BENOÎT XIV[3]; l'amour d'ailleurs n'est pas un sens qui requiert un organe de perception; mais parce qu'il y a une correspondance intime, indéniable, entre tous les mouvements du cœur et nos affections, tant sensibles que spirituelles, voire surnaturelles; parce que le cœur éprouve les impressions ou les répercussions de nos amours[4]; ou plus exactement encore, parce que nous aimons aussi avec notre cœur.

Ce Cœur porte, en outre, dans la blessure qui l'a ouvert, la marque d'un amour extrême, qui ne recule pas devant le sacrifice de la vie. Cette même pensée s'exprime en disant que le cœur est pris pour objet en tant qu'il est le *symbole universellement accepté de l'amour* du CHRIST. Mais nous touchons ici à la matière de la section suivante. N'anticipons pas.

2° Le cœur, ajoutions-nous, est considéré comme *affligé par nos ingratitudes*. Ce point se démontre par les paroles déjà citées de la révélation : « Pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart des hommes que des ingratitudes... Mais, ce qui m'est encore plus rebutant,

---

(1) *De cultu...*, liv. I, chap. IV.

(2) *Cor... ut est amore hominum succensum et ab ipsis tamen hominibus impie ingratis crudelissime offensum.* (Cf. NILLES, op. c. t. I. p. 116.)

(3) *De Beatificatione*, liv. IV, chap. XXXI, n. 25.

(4) NILLES, *De Rationibus...*[5], p. 332 note.

c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés. » Là-dessus, d'ailleurs, on est d'accord. Lisez, par exemple, le P. DE GALLIFET (*op. cit.* liv. I, chap. IV) : « Pour la parfaite intelligence de ce culte, dit-il, il ne suffit pas d'envisager le Cœur de JÉSUS uni à la divinité, plein d'amour pour les hommes, et, à ce double titre, digne de nos adorations et de notre amour ; il faut, de plus, considérer quelles cruelles offenses lui ménage l'ingratitude des hommes, de quelles atroces injures il est accablé, et comment il se trouve ainsi mériter, non seulement notre amour, mais encore, s'il est permis de parler ainsi, notre commisération et notre compatissance ».

Cette affliction, bien réelle, fut éprouvée aux jours de la vie mortelle du Sauveur[1] et notamment dans cette nuit d'agonie au jardin des Olives, où JÉSUS fut au cœur de sa passion, parce qu'il éprouva alors la passion de son Cœur[2].

Sans exclure les autres démonstrations de l'amour du CHRIST, la dévotion au Sacré Cœur s'attache à deux principales, les *souffrances de la Passion,* et l'*institution de la sainte Eucharistie.* Écoutez le récit de la Sainte. A peine Notre-Seigneur lui a-t-il représenté son Cœur comme s'épuisant, pour ainsi parler, à convaincre les hommes de sa tendresse, qu'Il se plaint des injures dont Il est l'objet dans le Saint Sacrement de son amour. « L'objet particulier de cette dévotion, dit le P. CROISET[3] est l'amour immense du Fils de Dieu, qui L'a porté à se livrer pour nous à la mort, et à se donner tout à nous dans le Très Saint Sacrement de l'autel. » « Le Cœur du

(1) *Olim*, jadis, dit le P. DE GALLIFET, *De Cultu...*, liv. I, chap. V.

(2) « Ce mystère de l'agonie est un saint des saints. C'est le cœur de la passion du Christ, parce qu'elle est la passion de son Cœur. » (Mgr GAY, *Méditations sur les mystères du Rosaire.*)

(3) *La Dévotion au Sacré Cœur,* 1re partie, chap. I, au commencement.

CHRIST, ajoute le P. DE SAN[1], est, au sens strict, le symbole de l'amour créé du CHRIST pour nous, surtout de celui qu'Il nous témoigne dans sa passion et dans l'eucharistie. » Quelle charité honorons-nous, d'après la sixième leçon du Bréviaire? La charité du CHRIST souffrant et instituant, en mémoire de sa mort, le sacrement de son corps et de son sang.

Conclusion. — La définition du P. DE GALLIFET se trouve justifiée. *Le culte du Sacré Cœur s'attache à honorer le divin Cœur de Jésus, en le considérant comme brûlant d'amour pour les hommes, et, en même temps, comme très affligé* (jadis), *à cause des outrages dont ces hommes l'abreuvent dans leur ingrate impiété*[2].

ARTICLE IV

L'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur est le Cœur du Christ, symbole réel de son amour.

Les questions s'enchaînent les unes aux autres. Pourquoi, nous demandions-nous, le Cœur est-il l'objet d'une dévotion spéciale? Et nous répondions : A cause des liens qui l'unissent à l'amour de JÉSUS-CHRIST. Cette réponse provoque aussitôt la question complémentaire : Quelle raison de le choisir à cause de ces liens?

Et voici notre nouvelle réponse : Parce que ces liens en font le symbole universellement accepté de l'amour, et, par là même, la meilleure représentation sensible de cet amour.

Symbolisme qu'il nous faut expliquer, si nous voulons franchir heureusement une troisième étape vers la connaissance nette et distincte de l'objet de la dévotion au Sacré Cœur.

---

(1) *De Verbo incarnato,* chap. XXI.
(2) *De Cultu...* liv. III, chap. III.

Le symbole est une réalité sensible, prise pour représenter une autre réalité, abstraite ou spirituelle. Nous recourons aux symboles concrets pour revêtir d'une forme matérielle, plus adaptée à nos facultés, les êtres spirituels, dont nous n'avons pas d'idée propre.

Cette substitution d'une réalité à une autre est fondée sur des analogies. Celles-ci consistent souvent dans des *ressemblances* véritables ou figurées, comme quand nous symbolisons la pureté par la blanche fleur du lis; la douceur, par l'agneau ou la colombe; l'ardeur de la passion par celle de la flamme; elles résident parfois dans des *liens réels* entre les deux objets, notamment le lien qui unit la cause à l'effet. La santé est symbolisée par les vives et fraîches couleurs qu'elle amène sur le visage, l'intelligence par la tête où elle reluit et où, à cause du cerveau, elle nous paraît placée[1].

---

(1) Bien que fondés l'un et l'autre sur des ressemblances, destinés à satisfaire notre besoin de représentations concrètes, le symbole et les métaphores sont séparés par des différences caractéristiques qu'il importe de ne point perdre de vue. La métaphore détourne le mot de sa signification propre, le symbole la lui conserve; celle-là cache l'objet signifié d'ordinaire, — le lion, par exemple, — pour n'en retirer qu'une qualification, — la force, — dont elle veut revêtir un autre objet, — Achille, par exemple; — le symbole demande à l'objet lui-même de représenter, sous ses couleurs, un autre objet plus éloigné, plus abstrait; dans la métaphore, le mot fait disparaître une réalité voisine de nous; dans le symbole, cette réalité sert de mot. Nous recourons aussi au symbole pour simplifier, synthétiser, unifier. Ainsi un simple drapeau représente l'idée si complexe de patrie. — Nous ne saurions donc approuver M. Baruteil d'avoir écrit (*Genèse du culte du Sacré Cœur*, p. 43) : « Qu'est-ce donc que le cœur symbolique? Ce n'est autre chose que la réunion du cœur réel et du cœur métaphorique. » Dans une même expression, un même emploi, le mot ne se prend pas à la fois au sens propre et au sens figuré. Puis, le symbole ne suppose pas la métaphore, n'a pas été créé par elle; c'est bien plutôt l'usage symbolique du cœur qui a fait la

Le symbolisme fondé sur des liens véritables est circonscrit à l'objet qui se trouve *en correspondance effective* avec la réalité symbolisée. A vous supposer une force extraordinaire et une exemplaire douceur, tout lion peut symboliser votre force, tout agneau, votre douceur ; mais le symbole réel de votre santé ne se trouve que dans les couleurs de votre visage ; seule votre tête me représente votre intelligence. Des couleurs vives pourront cependant servir de symbole à la santé en général, et de même la tête à l'intelligence ; mais, dès que nous individualisons l'objet, il nous faut aussi individualiser ce genre de symboles.

Il est, dès lors, aisé de voir comment le cœur, sans nullement ressembler à l'amour, sans même être le siège d'aucune affection, est cependant le symbole *réel et naturel* de toutes les affections humaines.

D'une part, bien que leur cœur soit caché dans la poitrine, les cœurs que nous avons vus nous permettent de concevoir une image nette du cœur de quelqu'un ; et d'autre part, bien que nous ne puissions pas lire dans le cœur les sentiments auxquels correspond le rythme des mouvements, cette correspondance nous fait attribuer au cœur ces sentiments eux-mêmes : nous les localisons dans le cœur, nous semblons comme saisir dans le cœur le principe des affections ; notre imagination nous le représente sous cette forme ; le cœur devient le symbole réel et naturel de l'amour. Le Card. Billot a pu écrire à ce propos : « Le cœur est le symbole de l'amour, parce qu'il en est l'organe[1], » proposition indiscutable, si l'on veut bien prendre le terme *organe* dans l'acception large, vérifiée même par de simples répercussions.

---

métaphore. Le cœur symbolique, c'est le cœur réel dans sa fonction réelle de symboliser l'amour.

(1) *De Verbo incarnato,* th. 36, coroll., p. 332.

Nous restons fidèles à ce symbolisme dans les formes humaines sous lesquelles nous nous représentons les purs esprits, et la divinité elle-même; le cœur du corps fictif que nous leur prêtons sera le symbole de leur amour, et nous parlerons du cœur de Dieu, comme du cœur de l'homme. Seulement, ici, et cette remarque a son importance pour la suite, la réalité du symbolisme disparaît avec la réalité même du corps et du cœur : il est *imaginaire*, comme le corps tout entier auquel il est rattaché.

Au symbolisme du cœur se relie une *métaphore*, selon laquelle le cœur signifie la volonté en tant qu'elle aime. Il y a donc lieu de distinguer soigneusement l'aspect *symbolique*, propre au *cœur véritable*, et l'emploi *métaphorique* du mot cœur[1].

Ces explications font nettement saisir le sens et la portée de cette proposition : Dans la dévotion au Sacré Cœur, le cœur n'est pas pris au sens métaphorique, nous l'avons démontré dans l'article II, mais *le cœur est pris comme le symbole réel et naturel de l'amour*. Nous ramenons ainsi la proposition sur laquelle s'ouvrait cette section, proposition aisée à démontrer.

Le Cœur du Christ est pris comme *symbole*. Les Actes du Saint-Siège, à partir du premier décret de 1765, ne cessent d'en faire foi. Ils parlent de *renouvellement symbolique du souvenir, d'image symbolique de la charité*. (Voir plus loin les citations).

Il est pris comme *symbole réel*. *a*) C'est son Cœur véritable que Notre-Seigneur découvre à sainte Marguerite-Marie; c'est de ce Cœur qu'Il dit : « Voilà ce Cœur qui a

(1) Certains auteurs parlent d'un cœur *symbolique* comme d'un cœur pris au *sens figuré*. Nous tenons ce langage pour fautif. Cœur symbolique, c'est tout cœur qui sert de symbole : or, le symbolisme appartient avant tout au cœur réel. Il peut, de là, passer à un cœur imaginaire. Mais même alors, l'emploi du mot *cœur* n'est pas *métaphorique*.

tant aimé. » Aimer, pour un cœur véritable, n'est-ce pas produire des affections ou en ressentir les impressions?

b) Le P. DE GALLIFET, les postulateurs de la cause, invoquent sans cesse la correspondance *effective* entre le cœur et les sentiments. Plus récemment, PIE IX proclamait encore que le culte du Sacré-Cœur est celui du Cœur brûlant d'amour envers le genre humain; le culte du cœur, siège de la divine charité. (Voir plus loin les citations.)

c) Nulle raison de s'attacher encore au cœur physique et vivant de Notre-Seigneur, si la dévotion au Sacré-Cœur s'appuie sur une simple métaphore. Les adversaires le comprenaient fort bien; nous avons, plus haut, réfuté leurs prétentions.

d) Cette vérité, déjà évidente, ressort encore de la différence que les Actes du Saint-Siège établissent et maintiennent entre le culte du Sacré-Cœur et celui de la sainte Face. S'ils reconnaissent et approuvent le culte rendu au cœur vivant du Sauveur, ils désapprouvent le *culte spécial et direct de la sainte Face*[1]. Ils admettent seulement que l'on continue à vénérer l'antique image de la Face meurtrie du Sauveur et les copies de cette image, afin de s'exciter ainsi à un souvenir plus vif et plus fécond de la passion du Sauveur[2]. Dans la dévotion au Sacré-Cœur,

---

(1) Décret du Saint-Office, 4-5 mai 1892. (*Acta Sanctæ Sedis*, 25, 749.)

(2) On se demandera peut-être, pourquoi l'empreinte des souffrances, si profonde sur la face meurtrie du Sauveur, ne justifierait pas un culte spécial de cette face, tout comme le lien avec l'amour justifie le culte spécial du Cœur de JÉSUS. Nous remarquons deux différences. La face adorable de JÉSUS n'exprime pas que la douleur, et les stigmates sanglants ont fait place au rayonnement de la plus pure des joies. La face réelle du Sauveur ne saurait donc être un symbole de souffrance, et la face souffrante ne répond à aucune réalité *actuelle :* elle reste seulement sur la toile où elle se trouve dépeinte. Le culte ne peut donc être que celui d'une image. Au contraire, le Cœur de JÉSUS ne fut qu'amour, et il continue d'être en rapport réel avec un amour qui ne cessera jamais.

l'*image* du cœur n'est pas le symbole qu'on honore : elle représente le cœur véritable et vivant qui, lui, reçoit nos hommages comme *symbole réel et naturel* de l'amour ; dans le culte de la sainte Face, l'image ne nous présente pas à honorer le visage véritable du Sauveur, mais la *passion*, symboliquement exprimée sur la toile. La conception, qui est juste, appliquée au culte de la sainte Face, serait la fausse conception à laquelle des catholiques teintés de jansénisme pensaient réduire le culte du Sacré Cœur. Et dans cet exemple, nous comprenons mieux ce qu'était le cœur purement symbolique qui, d'après eux, intervenait seul dans la dévotion au Cœur de Jésus.

Mais ces preuves sont surabondantes. Nous pouvons, sans hésiter, formuler notre nouvelle conclusion : L'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur est *le cœur, symbole réel de l'amour du Christ;* et, dans cet objet, l'élément formel, c'est cette qualité de symbole réel. En d'autres termes, le Cœur est honoré, parce que et en tant qu'il est (*identiquement*) le symbole réel de l'amour de Jésus-Christ.

Corollaire très important. — L'aspect sous lequel nous envisageons le cœur rappelle ce que nous disent d'ailleurs expressément les révélations de la Sainte. Nous honorons le Cœur du Christ, afin de mieux honorer son amour, afin d'être plus touchés par cette représentation sensible, que la blessure reçue sur la croix achève de rendre expressive. Ces honneurs rendus à l'amour constituent donc la fin prochaine de cette dévotion. Si le lien réel avec l'amour du Christ explique et justifie la dévotion au Sacré Cœur en tant qu'elle se termine au cœur, cet amour lui-même explique et justifie cette même dévotion en tant qu'elle se termine à Jésus-Christ, qui est, nous l'avons dit en commençant, l'objet ou le terme primaire de la dévotion. Nous honorons spécialement Jésus-Christ, parce qu'Il aime ; nous honorons son Cœur, parce que ce Cœur

est le symbole de cet amour. L'amour constitue ainsi l'objet formel de la dévotion au Sacré Cœur, si nous nous reportons au terme primaire. En ce sens, Pie VI a pu dire : « La dévotion au Sacré Cœur consiste en substance à méditer et à vénérer, dans l'image symbolique du cœur, l'immense charité et les effusions d'amour de notre divin Rédempteur[1]. » Et le P. de Gallifet : « Pour peu que l'on considère attentivement la nature de cette fête, l'on comprendra et l'on sentira que, sous le nom et le titre du Cœur de Jésus, il s'agit en réalité de la fête de l'amour de Jésus[2]. « La fête fut concédée, lisons-nous dans le Bréviaire[3], afin que sous le symbole de ce très saint Cœur, les fidèles célèbrent avec plus de dévotion et de ferveur la charité du Christ. »

Mais n'allons pas, ainsi que plusieurs écrivains semblent le faire, distinguer comme deux objets qui termineraient parallèlement la dévotion au Sacré Cœur : l'un, matériel ou sensible, l'autre formel ou spirituel. S'il y avait deux objets séparables, il y aurait, le P. J.-B. Terrien le remarque fort à propos[4], deux dévotions au Sacré Cœur. Il faut au contraire que l'objet formel et l'objet matériel de la dévotion soient simplement les deux éléments, l'un matériel, l'autre formel, d'un seul et même objet. Ils peuvent l'être dans le cas présent, grâce au symbolisme. Comme s'exprime le P. de Gallifet, « l'objet immédiat de la fête, c'est l'amour qui rend le cœur ardent, l'amour qui forme avec le cœur un tout invisible[5], » le cœur et

---

(1) Lettre à Scipion Ricci, évêque de Prato-Pistoie.

(2) Nouvelles observations pour la concession de l'office et de la messe du Sacré Cœur. Observation II, citée par le P. Nilles, *De Rationibus...*[5], t. I, p. 336.

(3) Leçon VI de l'Office.

(4) *La Dévotion au Sacré Cœur de Jésus,* chap. III, p. 34.

(5) Dans l'apologie offerte à Benoît XIII, liv. II, chap. II. Cité par Nilles, *De Rationibus...*[5], t. I, p. 340.

l'amour sont un seul objet : c'est le cœur, symbole réel de l'amour, ou c'est l'amour symbolisé par le cœur. « Voilà donc, dit fort bien le P. TERRIEN, l'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur : ce n'est ni le cœur de chair à l'exclusion de l'amour, ni l'amour à l'exclusion du cœur, mais le cœur et l'amour. Qui dit « le Cœur de JÉSUS », dit ces deux choses, ou plutôt ne dit qu'une seule chose, composée, pour ainsi dire, de deux éléments inséparablement conjoints dans l'unité d'un même objet, comme le corps et l'âme se combinent dans l'unité substantielle d'une seule et même nature. J'adore le Cœur matériel de JÉSUS, mais, en l'adorant, je le regarde comme le symbole vivant qui personnifie pour moi tout son amour ; j'adore l'amour de JÉSUS, mais, en l'adorant, je le contemple dans la manifestation naturelle et sensible où JÉSUS me le montre dans le cœur de chair. Ce qu'il y a de *principal*, c'est l'amour : car les actes dont ce culte est formé ne descendent pas de l'amour au cœur, ils montent du cœur à l'amour. Cependant le cœur physique est l'*auxiliaire* sacré qui met l'amour à la portée de ma faiblesse : car c'est par lui qu'il se révèle à moi, par lui qu'il me touche, en lui que je l'atteins[1]. »

Ces considérations contiennent en même temps la réponse à cette question intéressante : Le culte du cœur physique de Notre-Seigneur est-il essentiel à la dévotion au Sacré Cœur? La question ne se pose pratiquement que pour la dévotion *privée*. Dans le culte *public*, il est de toute nécessité que l'on présente la dévotion au Sacré Cœur telle que la Sainte l'a fait connaître et que l'Église l'a approuvée. Le cœur véritable et vivant en est un élément indispensable. L'enlever serait d'ailleurs donner

(1) *La Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, chap. IV, p. 37. Nous citons d'autant plus volontiers cet écrivain, que nous aurons plus loin à le contredire.

gain de cause aux adversaires de la dévotion; ce serait encore, sous prétexte de la spiritualiser, la rendre moins accessible à tous; ce serait, à peu près, remplacer Jésus-Christ par son âme.

Même dans la dévotion privée, si l'on conçoit certes un culte très recommandable dont l'amour de Notre-Seigneur formerait l'objet exclusif, ce culte ne serait plus cependant le culte spécial du Sacré Cœur. L'élément principal, sans doute, serait conservé, mais pour devenir l'objet matériel complet; le cœur entrerait pour partie dans cet objet, comme élément secondaire d'un objet plus général, puisqu'Il participe réellement à l'amour; mais il disparaîtrait de l'avant-plan, comme élément sensible et symbolique, pour ne plus être qu'obscurément compris et signifié. L'attention cesserait de se porter sur lui, tout comme, pour la plupart des fidèles, la fête du Saint-Sacrement, bien qu'elle inclue le corps de Notre-Seigneur, a cessé d'en être la fête. Ce corps pourtant est directement appelé sous les saintes espèces par les paroles sacramentelles. Ainsi tout culte des souffrances de Notre-Seigneur n'est pas nécessairement le culte des cinq plaies qui les symbolisent. A coup sûr, suivant les tempéraments et les attraits, la représentation du cœur physique sera plus ou moins vive et précise; mais qui se croira assez au-dessus des conditions communes de l'humanité, pour penser qu'il n'a que faire du secours des symboles, de ceux surtout que la bonté divine ménage providentiellement à notre faiblesse présente?

Retenons donc le Cœur matériel, sensible; retenons-le pour entourer son image des marques d'honneur que nous savons être agréables au cher Sauveur des hommes : que son Cœur reste gravé dans notre pensée, et que nos actes intérieurs s'y attachent dans la mesure où son souvenir, sa représentation peuvent aider notre amour.

ARTICLE V

L'amour dont le Cœur de Jésus est le symbole.

A dessein, dans l'article précédent, nous avons parlé de l'amour du CHRIST sans plus le définir. Le lecteur se sera aperçu d'une lacune. Plus d'une fois, le doute lui sera venu : quel amour fait-on intervenir? Tout amour appartenant au Fils de Dieu, notamment aussi l'amour pour son Père, ou seulement son amour pour les hommes? L'amour, qu'Il éprouve dans les deux natures qui sont Lui, ou seulement celui qui dérive de sa nature humaine?

« Ces questions sont d'une haute importance, remarque le P. RAMIÈRE, et leur examen peut nous servir, non seulement à mieux connaître le Cœur de JÉSUS, mais peut-être à nous former sur l'Incarnation, qui est le point capital de notre foi, des notions plus exactes et moins confuses[1]. »

Le désir de contribuer à dissiper, pour notre part, des obscurités et des incertitudes qui nous paraissaient s'accumuler avec le nombre des publications théoriques ou pratiques traitant de la dévotion au Sacré-Cœur, nous fit entreprendre d'abord dans les *Etudes*[2], puis dans les éditions précédentes de cet ouvrage, un travail spécial sur cette matière.

Le P. RAMIÈRE jugeait d'ailleurs la réponse aussi facile que digne d'attention; et, en la donnant, il se croyait d'accord avec les théologiens les plus accrédités[3]. Notre thèse, où nous reprenions ses idées, souleva pourtant des controverses. Elle eut ses partisans convaincus : tel le R. P. ALVÉRY, dans la *Revue Augustinienne*[4]; ses adver-

(1) MESSAGER DU SACRÉ CŒUR, t. XIV (1868), p. 274.
(2) 20 janvier; 10 févr. 1906, t. 106, pp. 146. 179. 472-495.
(3) MESSAGER DU SACRÉ CŒUR, t. XIV (1868), pp. 274-275.
(4) 15 fév. 1907, pp. 173-190.

saires ardents au point de paraître un peu aveuglés par un zèle, au reste, saint dans son principe : tel le T. R. P. Ange le Doré[1], tel le chanoine Leroy[2]. Des formules de conciliation furent également proposées, surtout par le P. Vignat[3], un peu par le P. Bainvel[4], qui déclara ses conclusions admissibles par nous.

Ces débats ont eu leur utilité. Instructifs pour nous-mêmes, ils nous permettent maintenant de retoucher notre étude, et de présenter, en dehors d'idées polémiques, une théorie plus complète, et, nous l'espérons, plus généralement satisfaisante.

Pour plus de clarté, nous diviserons cet article en plusieurs paragraphes.

§ 1. LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION, L'AMOUR CRÉÉ ET L'AMOUR INCRÉÉ. LA QUESTION POSÉE A CE POINT DE VUE

Ce premier paragraphe rattache la question au mystère le plus consolant de notre foi, au mystère du Verbe incarné. Avec quel soin il importe d'en sauvegarder la conception catholique, et, par conséquent, de ne pas se départir, même dans les termes employés, des usages reçus dans l'Église ! Dans un rapide aperçu, rappelons les points principaux du dogme du Verbe fait chair.

Décidée, accomplie par la Trinité tout entière, l'œuvre de l'Incarnation du Verbe, qui implique la conception

---

(1) *Le Sacré Cœur de Jésus, son amour* (réponse au P. Vermeersch) 1908. Il ne faut pas confondre cette brochure avec l'ouvrage plus étendu de même titre, postérieur à la béatification du V. Père Eudes : « *Le Sacré Cœur de Jésus, son amour, d'après la doctrine du B. Jean Eudes, Père, Docteur et Apôtre de la dévotion au Sacré Cœur*, ouvrage intéressant et moins polémique d'allure.

(2) Revue ecclésiastique de Liège, octobre et novembre 1906.

(3) Études, t. cvii, l. C;

(4) *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, p. 141, note 1.

active du CHRIST et la réunion active de son humanité avec la personne du Verbe, est spécialement attribuée au Saint-Esprit. « *Et incarnatus est de Spiritu Sancto,* » chantons-nous dans le Credo de la messe. « Et il s'est incarné par le Saint-Esprit ». « *Qui conceptus est de Spiritu Sancto,* » disons-nous dans le Credo de l'Office : « Il a été conçu du Saint-Esprit. » Saint THOMAS justifie ce langage par une triple raison. En Dieu, le principe de l'Incarnation est l'amour. Or, le Saint-Esprit, amour du Père et du Fils, se voit attribuer les œuvres de l'amour de Dieu. A la nature humaine prise par le Verbe échut une pure grâce, un bienfait absolument gratuit. Or, les opérations de la grâce sont appropriées au Saint-Esprit. L'Incarnation produisit un homme substantiellement saint et fils de Dieu par nature. Or, l'Esprit-Saint est l'Esprit sanctificateur; c'est lui qui fait les hommes enfants de Dieu. Cette œuvre ineffable de l'Incarnation ne donna cependant la nature humaine qu'à la seconde personne de la très sainte Trinité, au seul Verbe de Dieu, appelé, depuis l'Incarnation, JÉSUS-CHRIST. Des hérésies opposées nous valurent dans la suite des siècles un concept plus précis de ce dogme d'amour. Pour nous borner aux principales, NESTORIUS (439) détruisait l'union théandrique, en distinguant dans le CHRIST deux personnalités : la personnalité humaine, née de la Vierge Marie, et la personnalité du Verbe, engendrée de toute éternité par le Père. Grâce à une union, commencée dès la conception du Fils de Marie, et qui devait recevoir des mérites postérieurs de la personne humaine ainsi déifiée sa confirmation et son achèvement, ces deux personnes étaient, pour NESTORIUS, inséparablement unies, jusqu'à former une seule personne morale et faire participer la personne humaine aux honneurs propres du Verbe éternel. Malgré une certaine excellence, cette union rentrait dans le genre des communications momentanées dont la divinité hono-

rait les prophètes[1]. Par une tendance toute opposée, les sectes monophysites, à la suite du moine EUTICHÈS (454), concluaient de l'unité de la personne à l'unité d'une nature composée que constitueraient, depuis l'Incarnation du Verbe, la nature divine et la nature humaine[2]. Cette hérésie, anathématisée au concile de Chalcédoine, qui suivit de vingt ans le concile d'Ephèse (431) où fut condamné NESTORIUS, reparut sous une nouvelle forme avec les monothélites. Tout en admettant deux natures essentielles dans le Verbe, ceux-ci ne comprenaient pas comment la nature humaine pouvait être pour Lui ce qu'elle est pour nous, le principe de tout un ordre d'activité. A leurs yeux, le Verbe avait dans sa nature divine le principe immédiat de toute action, de toute résignation ; en opérant et en souffrant, Il se servait de la nature humaine comme d'un instrument inerte, dénué de vouloir et d'énergie propre[3]. A l'encontre de ces erreurs, l'Église se montre également jalouse de maintenir l'unité de la personne et la distinction des deux natures : la nature divine, commune, avec toutes ses perfections et toutes ses volontés, au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et la nature humaine, âme et corps complets, propre, avec toutes ses opérations et volontés, au Verbe incarné. En d'autres termes, l'union substantielle de la nature humaine avec Dieu ne s'est pas faite dans la nature divine, mais dans la seconde personne de la sainte Trinité, personne identifiée avec cette nature. Comment l'union a-t-elle pu se faire dans la personne, sans se faire dans une nature identique à cette personne, c'est là un mystère dont la profondeur tient à l'insondable abîme du mystère

---

(1) Voir FRANZELIN, *De Verbo incarnato*[2], th. 22, notamment à la fin, p. 182, éd. 2.

(2) Voir FRANZELIN, *De Verbo incarnato*[2], th. 21, p. 172,

(3) *Ibid.*, th. 40, p. 387.

de la sainte Trinité. Nous savons toutefois et professons que l'union personnelle exclut toute absorption d'une nature par l'autre, comme aussi toute confusion, tout mélange de la nature divine et de la nature humaine, dont résulterait une troisième nature, composée des deux précédentes.

Il y a donc en Jésus-Christ deux natures, deux volontés, marchant d'accord, sans doute, et subordonnées l'une à l'autre, mais physiquement, essentiellement distinctes, et dont il importe de maintenir la distinction aussi bien que la réalité. Or, qui dit deux volontés, dit aussi deux amours. Dans le Christ, se trouvent donc la charité éternelle, incréée, identifiée avec le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et une charité créée, humaine et sanctifiée, par laquelle le Christ aime son Père et nous aime.

La question se pose donc naturellement : *Par le culte du Sacré-Cœur, nous vénérons spécialement l'amour de Jésus-Christ. Lequel?* L'amour *créateur* de l'univers, ou le plus sublime des amours *créés;* l'amour qui fit Lazare, ou l'amour qui pleura sur lui?

En d'autres termes, comme s'exprime le P. Nilles[1], l'objet de la dévotion au Sacré Cœur, ce n'est pas un cœur méthaphorique, ce n'est pas non plus le cœur réel pris en lui-même absolument, mais c'est le cœur, *symbole réel de l'amour : de quelle charité est-il le symbole dans le culte du Sacré-Cœur?* De la charité identifiée avec l'essence divine, commune aux trois Personnes de la Sainte Trinité, ou de la charité conçue dans la nature humaine, la seule propre à Jésus-Christ?

Ou bien, aurions-nous tort de poser la question sous forme disjonctive. Nos hommages n'ont-ils pas deux objets, l'amour créé et l'amour incréé? Ces deux objets

(1) *Cor Jesu ut caritatis symbolum,* p. 9-25.

se trouveraient-ils sur des plans différents, l'un étant plus immédiat que l'autre, ou, malgré l'abîme qui sépare leur nature, apparaîtraient-ils comme réunis, fusionnés dans le culte? Le cœur servirait-il de symbole aux deux charités, et cela d'une même façon ou de deux façons différentes?

Autant de points à éclaircir, si nous voulons parvenir à mieux qu'à ces idées confuses qui favorisent peu les élans de la ferveur.

Notons-le toutefois : l'amour que le Christ nous porte dans sa nature humaine n'est pas un amour purement humain; il est divin, à considérer la personne qui aime; c'est l'amour d'un Dieu; la dignité, la valeur en est infinie. Plutôt qu'humain, nous devons l'appeler *théandrique :* c'est la charité d'un Dieu dans la nature humaine prise par Lui.

Il nous faudra, plus tard, insister sur cette notion.

Pour le moment, avant d'en aborder le fond même, disposons-nous à un examen impartial de la question, en parcourant diverses opinions émises par les auteurs ou insinuées dans les décisions du Saint-Siège.

§ 2. LES OPINIONS DES AUTEURS

Observations préliminaires. Deux remarques nous serviront à mieux comprendre la pensée des auteurs.

1° Le fait d'attribuer à la charité du Christ des caractères qui conviennent *tous* à sa charité créée (telle est même la qualification de divin, donnée à son amour) équivaut à porter la vue, la vue directe tout au moins, sur cette charité créée et non sur l'incréée. En effet, *a*) L'amour d'un cœur humain est censé humain lui-même, si l'on ne dit pas le contraire. — *b*) Si la charité incréée revendique une place, surtout sur le même plan que la charité créée, on ne conçoit guère qu'on en taise ou dissimule les attributs distinctifs.

2° Non seulement toutes les souffrances volontaires du Sauveur, son dévouement héroïque jusqu'à la mort, en d'autres termes sa Passion et sa croix, mais encore l'institution des sacrements et notamment de la sainte Eucharistie, sont des œuvres qu'Il accomplit dans son Humanité. Assurément, le miracle de la présence réelle du CHRIST sous les espèces sacramentelles ne s'opère pas sans l'intervention de la divinité comme cause principale ; mais néanmoins, d'après l'enseignement de la théologie, l'auteur immédiat des sacrements, c'est le CHRIST, en tant qu'homme. A cet effet, Il se trouvait investi dans sa nature humaine d'un pouvoir, appelé pouvoir d'excellence, grâce auquel Il attachait à des signes sensibles, la vertu de produire la grâce[1]. Une volonté humaine du CHRIST est donc vraiment cause de l'eucharistie comme de la Passion et de son sacrifice. Si ce double bienfait témoigne de la charité de Dieu envers l'homme, s'il nous fait répéter après saint JEAN : « *Sic Deus dilexit mundum*, Dieu a tant aimé le monde[2], » il se rapporte aussi immédiatement à l'amour créé du bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis et pourvoit affectueusement à leur pâture.

Voici maintenant, sur la question que nous cherchons à résoudre, divers avis, recueillis chez des représentants célèbres de la dévotion au Sacré Cœur comme chez des organes estimés de la science théologique.

1. Sainte MARGUERITE-MARIE occupe, dans l'histoire de la dévotion, une place à part, au tout premier rang. L'humble fille de saint François de Sales n'est pas théologienne. Ne nous attendons pas à trouver chez elle des indications formelles et précises ; celles-ci devront plutôt se déduire de ses écrits.

Comment conçoit-elle la dévotion ? Comment, dans ses

---

(1) Cf. S. THOM. IIIe p., q. 68, art. 3, c.
(2) Év. S. Jean, 3, 16.

apparitions, le Cœur de Jésus lui est-Il représenté? Comme un cœur passionné d'amour[1]; comme un cœur ouvert par une large blessure et couronné d'épines[2]. « De cette humanité sacrée sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait à une fournaise. » — Le « tout aimant et tout aimable cœur... était la vive source de ces flammes ». — En retour d'un amour porté à l'excès, Il se plaint de ne recevoir des hommes « que des ingratitudes et méconnaissances ». « S'ils me rendaient quelque retour d'amour, ajoute-t-Il, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire davantage. » Il va jusqu'à la supplication : « Donne-moi ce plaisir, de suppléer à leur ingratitude ». Dans l'apparition de 1675, que l'on s'accorde à considérer comme la principale, Notre-Seigneur se montre encore affligé par l'ingratitude... Le P. Bainvel en conclut justement, que « la dévotion se dessine comme un amour de réparation envers l'amour méconnu, comme un amour d'union à Jésus victime pour l'amour des hommes, demandant pour eux pitié et pardon[3]. »

Semblable culte, à quel amour peut-il se rendre, sinon à l'amour créé?

Comment, du reste, la Sainte comprend-elle l'intervention du Sacré Cœur?

Comme une médiation entre Dieu et les hommes[4] : le Christ est médiateur dans son humanité.

Invoque-t-elle le Sacré-Cœur? Voici les termes qu'elle emploie : « O cœur embrasé et vivant d'amour... cœur qui brûlez d'amour et pour Dieu et pour moi, je vous adore, je vous aime, je me fonds d'amour et de respect devant

---

(1) Apparition du 27 décembre 1673.

(2) Grande apparition de 1673-1674.

(3) *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, p. 24.

(4) Lettre 39 à la Mère Greyfié, 1685; l. 43 à Sœur Marie-Madeleine des Escures, 21 juin 1686; l. 44 à la Mère Greyfié, 1686.

vous. Je m'unis à vos saintes dispositions; je veux, oui, je veux et brûler de vos feux et vivre de votre vie[1]. » Ne s'adresse-t-elle pas à l'amour humain, à cet amour conçu à la fois pour Dieu et pour elle?

Dans sa lettre 44, à la Mère GREYFIÉ, elle demande deux offices de *médiatrice* et de *réparatrice*, qui supposent plutôt l'amour humain.

En sens opposé, le P. BAINVEL cite ce seul texte : « Il (le Sacré Cœur) les enrichirait... de ces divins trésors du Cœur de Dieu qui en était la source[2]. » Mais ce texte est peu concluant. Le Père ne peut raisonner que de la façon suivante : « Comment MARGUERITE-MARIE ne verrait-elle que l'amour *humain* de JÉSUS, quand le Dieu *aimant* est si présent à sa pensée? » Mais, observe-t-on aussitôt, pour voir l'amour incréé, en fait-on nécessairement l'objet *propre* d'une dévotion?

2° Dans les annales de la dévotion au Sacré Cœur, le premier nom à inscrire, après sainte MARGUERITE-MARIE, est celui du guide spirituel que Dieu lui envoya pour reconnaître l'origine surnaturelle et divine des révélations touchant le Sacré Cœur. Le vénérable P. DE LA COLOMBRIÈRE, S. J., considère le divin Cœur comme « le siège de toutes les vertus, la source de toutes les bénédictions et la retraite de toutes les âmes saintes ». Les principales vertus qu'on prétend honorer dans ce Cœur sont, dit-il, l'amour plein de respect et d'humilité pour Dieu son Père, la patience et la douleur pour nos péchés, une compassion très sensible pour nos misères, un amour immense malgré ces mêmes misères, et une égalité inaltérable causée par la plus parfaite conformité à la volonté divine. « Ce Cœur est encore dans les mêmes sentiments... Pour tout cela, il

(1) *Vie et Œuvres*, II, 498.

(2) *La dévotion au S. Cœur*, p. 131, note 2, citant Lettres inédites, l. IV, q. 141.

ne trouve dans le cœur des hommes que dureté, qu'oubli, que mépris, qu'ingratitude : il aime et il n'est pas aimé... Pour réparation de tant d'outrages », le saint religieux lui consacre son propre cœur et s'abandonne entièrement à Lui[1]. Nulle part, ailleurs, croyons-nous, le P. DE LA COLOMBIÈRE ne s'exprime plus clairement sur la dévotion au Cœur de JÉSUS. Or, à en juger d'après ces expressions, non seulement le cœur appartient lui-même à l'humanité, mais encore tous les sentiments qu'on y reconnaît, qu'on y honore, sont des sentiments divins que *Notre-Seigneur éprouve dans sa nature humaine.*

3° Sur les instances même de la Sainte, le P. J. CROISET, S. J., expliqua le culte du Sacré Cœur, dans un livre dont elle disait[2] : « Le tout, si je ne me trompe[3], est si parfaitement de son agrément (de Notre-Seigneur), que je ne crois pas qu'il faille rien changer ».

Sans le dire en termes exprès, le P. CROISET démontre partout que dans le culte du Sacré Cœur il ne considère comme objet spécial que le cœur humain et la charité créée du Sauveur. L'exellence du cœur adorable de JÉSUS, il la tire de l'union avec la personne divine et des vertus dont le cœur est orné[4]; les bienfaits dont, au paragraphe 3 du chapitre III, il évoque le souvenir sont la rédemption et l'institution de la sainte Eucharistie. Il résume en ces termes l'économie de la charité du CHRIST : « Ce Dieu s'est rendu pour ainsi dire plus sensible en se faisant homme, et *ce même homme* a fait au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer capable d'engager tous les hommes à l'aimer... Ce sont là les effets de l'amour que JÉSUS a pour nous ».

---

(1) *Retraite spirituelle,* offrande au Sacré Cœur, à la fin.

(2) Lettre au P. Croiset, 21 août 1690.

(3) On sait que la Bienheureuse employait par obéissance ces expressions adoucies.

(4) Ire partie, chap. III, § 1.

Enfin, les premières lignes de l'ouvrage circonscrivent ainsi l'objet particulier de la dévotion : « C'est l'amour immense du Fils de Dieu, qui L'a porté à se livrer pour nous à la mort, et à se donner tout à nous dans le Très Saint Sacrement de l'autel, sans que la vue de toutes les ingratitudes et de tous les outrages qu'Il devait recevoir en cet état de victime immolée jusqu'à la fin des siècles ait pu L'empêcher de faire ce prodige[1] ».

4° Le P. Froment, S. J., contemporain du P. Croiset, composa, en même temps que ce dernier, un traité sur *la Véritable Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*. La date où elle vit le jour nous décide seule à citer une œuvre qui n'eut guère de succès. Le P. Sommervogel[2] n'en mentionne qu'une édition. Et le traité, tombé dans l'oubli, était devenu fort rare, quand il fut réimprimé dans la *Petite Bibliothèque chrétienne*[3]. Dès le début, l'auteur entend le Cœur de Jésus dans l'acception la plus ample : « L'on peut prendre en divers sens le Sacré Cœur de Jésus, savoir, non seulement pour le *cœur de chair*, qui fait partie du corps tout adorable du Fils de Dieu, mais encore pour la *volonté*, tant la divine que l'humaine, de ce Dieu-Homme, laquelle nous a toujours aimés d'un amour si ardent, et enfin pour ce même *amour;* c'est en tous ces divers sens qu'on prend le Cœur de Jésus dans tout cet ouvrage, c'est-à-dire, en un mot, qu'on y regarde

(1) Nous citons l'édition publiée par le P. de Franciosi, Montreuil, 1895. L'omission de certaines formalités fit mettre le livre du P. Croiset à l'Index, le 11 mars 1704. Il en fut retiré le 24 août 1887, grâce aux pressantes démarches de l'archevêque de Vrhbosine, Mgr Stadler. En tête de son édition, le P. de Franciosi a inséré une épître dédicatoire, dans laquelle ces démarches sont exposées.

(2) *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.*

(3) Bruxelles, Vromant, 1891. La composition simultanée du traité du P. Froment et de celui du P. Croiset causa quelque embarras à la Sainte. Voir sa lettre du 18 février 1690 au P. Croiset, cité par Letierce, *Étude sur le Sacré Cœur*, t. II, p. 27.

le Cœur de Jésus comme le siège de cet amour excessif qui L'a porté à se livrer pour nous à la mort et à se donner à nous jusqu'à la fin des siècles dans le Très Saint Sacrement, le chef-d'œuvre de son divin Cœur, et la consommation de son amour envers les hommes, qui ne sont que froideur, qu'indifférence pour Lui ». Ces lignes nous semblent révéler quelque confusion. Dans les développements, l'auteur perd assez de vue la charité incréée.

5° Nul, peut-être, ne travailla plus efficacement à l'approbation du culte public du Sacré Cœur qu'un disciple du P. de la Colombière, guéri à la suite d'un vœu fait par le P. Croiset, le célèbre P. de Gallifet, S. J. Les instances qui finirent par emporter l'assentiment du Saint-Siège émanèrent de lui ou s'inspirèrent constamment de ses écrits; et son ouvrage sur l'*Excellence de la dévotion au Sacré Cœur* fut bientôt « devant l'opinion le manuel par excellence de la dévotion au Sacré Cœur[1] ». Peu d'autorités sont comparables à la sienne. Or, il appert clairement par son livre et par ses plaidoyers qu'il place dans la charité créée du Christ l'objet spécial (spirituel)[2] de la dévotion au Sacré Cœur. Il explique tout le culte du Sacré Cœur par l'union hypostatique du Cœur de Jésus avec la personne du Verbe, et par un amour dont ce Cœur a dû éprouver les impressions. « Comme l'amour, dit-il, dont le Seigneur Jésus, en tant qu'homme, a aimé Dieu le Père et les hommes eux-mêmes, a été conçu selon la manière propre à la nature humaine, il s'ensuit qu'à l'amour spirituel, si intense, de l'âme du Christ, a dû naturellement correspondre un amour sensible, proportionné, dans le cœur[3] ». Comment, ensuite,

---

(1) Letierce, *op. cit.*, p. 153.

(2) Il distingue, en effet, un objet *sensible*, le cœur, et un objet *spirituel* formé par l'amour.

(3) *De Cultu...*, liv. I, chap. I.

exalte-t-il le Cœur de Jésus? Il y voit une noble partie du corps, il note les rapports de ce Cœur avec les affections de l'âme, l'union avec la personne divine, l'amour dont il brûle pour Dieu, la sainteté du Verbe à laquelle il participe, les dons qu'y a versés l'Esprit Saint, les vertus, la gloire qu'il rend à Dieu, Et, vis-à-vis des hommes, ajoute-t-il, ce Cœur est celui de notre Rédempteur[1].

5° Le Cardinal Gerdil[2] répète plusieurs fois que le Cœur de Jésus-Christ est pris comme le symbole de l'*immense charité* du Christ, mais sans déclarer si cette charité est créée ou incréée. Ce silence nous porte à croire qu'il n'a pensé qu'aux sentiments de la nature humaine, d'autant plus qu'en faveur du culte il allègue cette raison, que le Christ lui-même a ratifié l'attribution au cœur des *affections*, des *sentiments* de l'âme.

7° Benoît Tetamo, S. J., écrivit, en 1772, sa *Dissertation apologétique sur le culte du Sacré Cœur*. Dans l'appendice I, chapitre I, il reconnaît que le Cœur de Jésus symbolise l'amour incréé et l'amour créé. Un décret de la sacrée Congrégation des Rites, de 1765, sur lequel nous aurons à revenir, semble avoir inspiré son avis. A la fin du chapitre II, se demandant comment un cœur de chair pouvait symboliser une charité incréée, il affirme n'y voir pas plus de difficulté, qu'à exprimer, par le mot *cœur*, la charité de Dieu.

8° Peu après, en 1781, un membre de la Compagnie supprimée, Emanuel Marquès, publie son célèbre ouvrage, *Defensio cultus Sacratissimi Cordis Jesu*. Il y aborde

---

(1) *Ibid.*, liv. II, chap. I. Le Christ est Médiateur et Rédempteur, en tant qu'homme, non par sa nature divine. Saint Paul, *Première épître à Timothée*, 2, 5. Voir Franzelin, *De Verbo incarnato*, th. 46, p. 497.

(2) *Animadversiones in notas Cl. Feller de nonnullis propositionibus damnatis Pistoriensis synodi. Animadversio* 2ª; *et nota ex animadversione. Opera*, t. XIV, pp. 348 et 378. Romae, 1809.

expressément la question qui nous intéresse. Voici, en résumé, sa réponse : *a*) Le culte et la fête du Sacré Cœur concernent formellement la charité du CHRIST envers les hommes, non celle du CHRIST envers Dieu. *b*) Cette charité est, à parler strictement, la charité créée, surtout celle que le Seigneur nous témoigne dans la Passion et l'Eucharistie. Le Cœur du CHRIST n'a pas, en effet, avec l'amour incréé, ces affinités et cette analogie sur lesquels se fonde le symbolisme ; et dans l'office pour la fête, l'Église déclare expressément que l'on honore la charité du CHRIST souffrant, et renouvelant dans l'Eucharistie le souvenir de sa mort. L'oraison de la fête rappelle les mêmes bienfaits. Et tout l'office, comme les répons après les leçons le démontrent, est partagé entre ces deux mystères d'amour. *c*) Cependant l'admirable accord de la volonté humaine du CHRIST avec la volonté divine nous révèle dans la charité créée du CHRIST une imitation parfaite de la charité incréée. Dès lors, le symbole de l'une devient, en quelque sorte, le symbole de l'autre ; et, dans un sens plus large, l'on peut comprendre la charité incréée dans le culte du Sacré Cœur. A l'appui de cette opinion, MARQUÈS allègue le décret, déjà cité, de 1765. On y dit que « par la célébration de l'office et de la messe, on renouvelle symboliquement la mémoire de cet amour divin, par lequel le Fils unique de Dieu a pris la nature humaine » : « Voilà, dit MARQUÈS, l'amour incréé. » Le décret ajoute : « Et (par lequel) devenu obéissant jusqu'à la mort, (le Fils de Dieu) a déclaré se donner aux hommes en exemple de mansuétude et d'humilité de cœur. » « Voilà, reprend MARQUÈS, l'amour créé[1]. »

9° Aux yeux du célèbre François-Antoine ZACCARIA, S. J., le culte du Sacré Cœur est bien le culte de l'humanité du Verbe ; le Cœur du CHRIST ne participe en rien à

(1) *Defensio cultus SS. Cordis Jesu,* pars 2, propositio 1a, n. 15-19.

la charité incréée, mais seulement à la charité créée; et l'objet de la fête ne saurait être un cœur purement symbolique; c'est le Cœur véritable du Sauveur, uni à l'humanité et à la personne du Verbe et symbole de la charité[1]. ZACCARIA nous paraît donc borner à l'amour créé l'objet spécial de la dévotion au Sacré Cœur.

10° S. ALPHONSE DE LIGUORI a composé une suite de touchantes méditations en l'honneur du Sacré Cœur. Dans l'introduction, il s'exprime de la sorte : « Il est à propos de dire que l'objet *spirituel* (de la dévotion) est l'amour dont brûle le Cœur de JÉSUS envers les hommes; attendu que l'amour s'attribue communément au cœur. L'objet *matériel* est le très saint cœur ». Voulant ensuite justifier la dévotion, le saint s'attache à faire ressortir que le cœur, bien qu'il puisse ne pas être le siège des affections de l'homme, « a cependant la plus grande part dans ces affections, comme dans les souffrances... » Cette considération ne vaut que pour l'amour humain. Les méditations elles-mêmes découvrent l'amabilité du Cœur de JÉSUS dans les perfections et les vertus qui ornent son cœur : un amour ardent envers Dieu son Père, etc.

Toutefois, dans la seconde méditation « Cœur aimant de JÉSUS », S. ALPHONSE rappelle que ce Dieu nous a aimés durant l'éternité; que pour notre amour, Il s'est fait homme... La pitié, dit-il dans la cinquième méditation, Le fit descendre du ciel en la terre.

Les titres des méditations sont suggestifs; 5e méditation, *Cœur compatissant;* 6e *Cœur libéral;* 7e *Cœur reconnaissant;* 8e *Cœur méprisé;* 9e *Cœur fidèle.*

11° Les travaux du docte et pieux MUZZARELLI (1768-1813) sont toujours marqués au coin d'une riche érudition

---

(1) *Antidoto contra i libri prodotti o da prodursi dal sign. Blasi intorno alla divozione al S. Cuore die Gesù*, pp. 20. 21. 33. 61 et n. 16, p. 108. Florence, 1773.

et d une sûre orthodoxie. Mais il ne nous paraît pas que sa *dissertation sur les règles pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion et le culte dû au Sacré Cœur de Jésus-Christ*, fournisse ces idées claires et précises qu'il avait l'intention de donner et que l'on pouvait attendre de son talent. S'écartant du langage ordinaire [1] qu'il pense suivre, MUZZARELLI fait de JÉSUS-CHRIST lui-même l'objet matériel, véritable et *propre* de la fête et de la dévotion au Sacré Cœur. Le cœur en est l'objet formel, ou motivant le culte. Le cœur peut se prendre doublement, ou, au sens propre, pour le cœur de chair, victime de la charité, et alors il ne peut recevoir les appellations de la nature divine [2]; ou dans un sens symbolique ou métaphorique [3], lequel peut s'appliquer à la volonté créée ou incréée, à la charité créée ou incréée. L'Église a varié dans ses expressions; elle prouve par là son intention d'associer les deux concepts. Bref, MUZZARELLI exprime le plus clairement sa pensée dans la formule insérée dans la préface : « L'objet matériel, *propre*, *immédiat* et *direct* de la fête du Sacré Cœur de JÉSUS est JÉSUS-CHRIST lui-même, et cette fête est occasionnée ou motivée par le souvenir de son immense charité, représentée sous le symbole de son Sacré Cœur, ou le Cœur même victime de charité ».

12° Sans traiter formellement la question, le P. ROOTHAAN traduit sa pensée dans la lettre sur le culte du Sacré Cœur de JÉSUS, qu'il adressa à la Compagnie dont il était le supérieur général. Dans ce culte, dit-il, les fidèles célèbrent les bienfaits d'un Sauveur plein d'amour, sa passion, sa

---

(1) Le P. LETIERCE le reconnaît, *op. cit.*, t. II, p. 440, note.

(2) Il reconnaît cependant (p. 16) que l'expression : « le Cœur de JÉSUS nous a aimés d'un amour infini », peut s'entendre de son amour créé de dignité infinie. — Nous citons l'édition française d'Avignon, 1826, faute d'avoir sous la main l'édition italienne.

(3) Ne nous lassons pas de dire que nous n'admettons pas la synonymie de ces deux expressions. (Voir plus haut, article IV.)

mort, et l'institution de la sainte Eucharistie; et prennent pour rôle de réparer les injures auxquelles ce Sauveur est en butte, principalement dans ce mystère d'amour. L'amour du Sacré Cœur est celui « qui a porté Jésus-Christ à se donner durant toute sa vie, depuis sa conception, et surtout dans sa passion, sa mort, et dans la sainte Eucharistie, où Il ne cesse d'être notre victime[1] ».

13° Le P. Gautrelet, S. J., après avoir nettement dit que le Cœur de Notre-Seigneur représente sa sainte humanité et la résume tout entière, semble bien conclure de l'union hypostatique du Cœur avec la personne, qu'on y trouve Jésus-Christ tout entier, donc aussi l'amour de la nature divine. Il ne précise pas davantage[2].

14° Qui lit attentivement les pages que le savant C. Franzelin, S. J., consacre dans son traité *De Verbo incarnato*[3], à l'adoration de l'humanité du Christ et notamment de son Sacré Cœur, se convaincra sans peine que l'objet spécial du culte est, d'après lui, l'amour du Christ dans sa nature humaine. Non seulement, il n'y a pas un mot pour dire que le Cœur de Notre-Seigneur est aussi le symbole d'un amour adorable en lui-même, et pour lui-même, mais de plus[4] : *a*) il assimile le culte du Sacré Cœur au culte des mystères du Verbe incarné. Or, « dans tous ces mystères, l'objet complet du culte, c'est le Verbe, agissant et souffrant dans son humanité ». *b*) Il met en parallèle le culte du Sacré Cœur et le culte des cinq plaies, comme répondant, celui-ci à la vie et à la passion extérieures du Verbe incarné, celui-là à sa vie et à sa passion intérieures. *c*) Le Cœur, dit-il, est considéré comme manifestant les affections théandriques, et

(1) *Litterae de cultu SS. Cordis Jesu*, p. 8, 13. Anvers, 1848.
(2) *Manuel de la dévotion au Sacré Cœur*, art. 2.
(3) Nous citons la seconde édition, Rome, 1874.
(4) P. 458, III.

comme le symbole de la charité et de toute la vie intérieure du Rédempteur, Dieu-Homme. Or, Notre-Seigneur est réparateur et rédempteur dans sa nature humaine[1].

15° La pensée du grand NEWMAN nous paraît rendue dans son admirable prière : « Mon Dieu, mon Sauveur j'adore votre Cœur sacré; car ce cœur est le siège de toutes vos plus tendres affections pour nous, pécheurs. Il est l'instrument et l'organe de votre amour; Il a battu pour nous; Il a soupiré d'un grand désir de notre amour; Il a souffert douloureusement pour nous et pour notre salut. Le zèle l'enflamma, pour que la gloire de Dieu fût manifestée en nous et pour nous. Il est le canal par lequel votre affection humaine débordante est venue à nous; par lequel est venue à nous toute votre divine charité. Toute votre incompréhensible compassion pour nous, comme Dieu et comme homme, comme notre Créateur, notre Rédempteur et notre Juge, est venue à nous et y vient toujours par ce Sacré Cœur en un fleuve aux courants mêlés inséparablement. O symbole très sacré et sacrement de l'amour divin et humain dans sa plénitude. Vous m'avez sauvé par votre force divine et par votre affection humaine, et enfin par ce sang miraculeux dont Vous débordiez[2]. »

16° Le P. DE SAN, dans son cours autographié[3], et le P. NILLES[4], adoptent l'opinion de Marquès. Au sens strict, le Cœur de JÉSUS ne symbolise que l'amour créé; au sens large, il symbolise également l'amour incréé. Le P. Nix,

---

(1) P. 461.

(2) *Méditations et prières.* 3e partie, XVI, *Le Sacré Cœur*, trad. par MARIE-AGNÈS PÉRATÉ, avec une étude sur la piété de Newman, par Brémond. Paris, Lecoffre, 1906.

(3) *De Verbo incarnato*, chap. XXI.

(4) *Cor Jesu, divini Redemptoris Nostri caritatis symbolum.* Insprück, 1872. Il y exprime plus clairement sa pensée sur la présente question, que dans son grand ouvrage.

Cultus SS. Cordis Jesu, ne diffère pas notablement de ces auteurs quand il fait de la charité créée l'objet prochain et immédiat du culte, et de la charité incréée, l'objet éloigné[1].

17° Dans son grand ouvrage, *De SS. Corde Jesu, ejusque cultu*, et dans son commentaire des Litanies, M. le chanoine LEROY assigne comme objet au culte du Sacré Cœur la charité divine et la charité humaine du CHRIST[2].

18° Le P. BUCCERONI, S. J., *Commentarii in cultum SS. Cordis Jesu*, se rapproche assez de Muzzarelli. Il distingue, lui aussi, le cœur au sens propre et le cœur au sens métaphorique. Celui-ci peut symboliser la charité créée et incréée; et il est comme tel l'objet formel de la dévotion au Sacré Cœur[3].

19° En Angleterre, le P. Bernard DALGAIRNS, de l'Oratoire, n'envisage que l'amour créé dans son beau livre *The devotion to the heart of Jesus*[4].

20° Chez le P. CHEVALIER, le fondateur des Missionnaires du Sacré Cœur, et quelques auteurs récents, le champ de la dévotion s'étend indéfiniment. Ils retrouvent le Cœur de JÉSUS dans le Verbe par qui tout a été fait; et le fondement de la dévotion aurait été jeté lors de la création du monde[5].

21° « Dans le Verbe incarné, dit le P. BILLOT, le cœur est le symbole à la fois de la charité incréée qui fit descendre le Verbe sur la terre, et de la charité créée qui, éclatant dès le premier instant, le conduisit jusqu'à la croix[6]. »

22° En développant leurs thèses sur le culte du Sacré

---

(1) P. 40.
(2) Voir n. 175.
(3) Voir pages 11, 21, 21, 22.
(4) Voir notamment les chapitres II et III.
(5) *Le Sacré Cœur de Jésus*, Paris, 1886.
(6) *De Verbo incarnato*, th. 36, p. 332.

Cœur[1], les PP. A. Martorelli et J. Castella, S. J., admettent que ce culte comprend l'amour incréé et l'amour créé, bien que l'amour créé en soit plus strictement l'objet.

23° Le P. J.-B. Terrien. S. J., a le mérite de très clairement poser la question. Il donne très catégoriquement la plus grande extension à l'objet. « La réponse, dit-il, ne peut être douteuse... Qui nous permettrait, en méditant l'amour de Jésus, de morceler en quelque sorte cet amour, et de séparer ce que l'ordre a réuni dans une harmonie si divine? Quoi! je verrais en mon Sauveur au tombeau de son ami Lazare, et l'amour de Dieu qui va commander à la mort, et l'amour à la fois spirituel et sensible de l'homme qui console Marthe et Marie, qui s'attendrit jusqu'à verser des larmes; et je ferais comme un choix parmi ces manifestations d'amour, retenant les unes, négligeant les autres, au lieu d'adorer et d'aimer le Seigneur Jésus dans l'unité de son multiple amour? » « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le divise pas », nous dit-Il dans son Évangile. Ailleurs, il déclare ne pas exclure totalement du culte l'amour de Notre-Seigneur pour son Père[2].

Malgré toute notre déférence pour le savoir et la piété d'un écrivain qui a si bien mérité du Sacré Cœur et de la sainte Vierge[3], nous ne pouvons nous empêcher de trouver que l'énergie de l'affirmation dépasse de beaucoup la valeur des preuves fournies. Il ne s'agit pas de morceler un amour, mais de sauvegarder mieux une distinction que Notre-Seigneur inculque à l'endroit même auquel le P. Terrien se réfère. L'action, et par consé-

---

(1) *Theses de cultu SS. Cordis Jesu.*

(2) *La Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, pp. 80. 81. 86. 87.

(3) On connaît le célèbre ouvrage : *La Mère de Dieu et la Mère des hommes.*

quent l'amour de la divinité, à qui Jésus les attribue-t-Il? A ce Père qu'Il remercie de L'avoir exaucé[1]. Il ne s'agit pas de troubler l'harmonie entre les deux amours, mais plutôt d'en maintenir l'ordre de subordination, en montant graduellement de l'amour créé à l'amour incréé. Retournant la parole invoquée, ne pourrait-on pas dire : « Les choses que Dieu distingue, que l'homme ne les confonde pas[2] » ?

24° Peu d'avis ont l'autorité de celui du P. Henri Ramière, S. J. Ne passa-t-il pas sa vie entière à étudier et à propager le culte du Sacré Cœur? Il se prononce résolument. « Bien que, dit-il, l'amour éternel et divin dont brûle Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne soit nullement étranger à la dévotion envers son aimable Cœur, *l'objet propre de cette dévotion est son amour humain et créé*[3].

---

(1) Év. S. Jean, 11, 41.

(2) L'auteur se méprend également sur la valeur et le sens des Actes du Saint-Siège, dont, page 81, il invoque l'autorité comme irréfragable. Il ne peut citer, en effet, qu'une strophe de l'hymne des vêpres et le décret de 1765. Or, même à les supposer d'autorité irréfragable, l'un et l'autre document ne rapportent à un amour divin du Cœur de Jésus que la seule Incarnation. Pour quel motif, nous le dirons plus loin, dans nos conclusions, qui d'ailleurs ne les contredisent pas. Il est vrai que, page 82, se trouve encore alignée une réponse de la Congrégation des Rites. Mais cette réponse n'est en réalité qu'un des considérants que le secrétaire de la Congrégation dit avoir été envisagés par la sacrée Congrégation, avant de résoudre les doutes insérés dans un rescrit du 3 avril 1821, également passé sous silence dans la dernière édition des Décrets authentiques. Dans la précédente, ce décret avait le numéro 4579, et la relation du secrétaire figurait en note. Au surplus, cette relation se référait également au décret de 1765, et n'attribuait au Cœur de Jésus que l'incarnation rédemptrice, l'institution du saint Sacrement et le sacrifice de la Croix.

(3) *Les divers amours du Cœur de Jésus.* Messager, t. xiv, (868) p. 275.

On ne saurait de bonne foi récuser ce témoignage, en alléguant que l'on peut faire de l'amour créé l'objet propre sans exclure de ce même objet l'amour incréé [1]. Les paroles mêmes du P. Ramière font à l'amour incréé une part différente ; et le contexte démontre *à l'évidence* son option pour le seul amour créé.

25° Répondant à notre question, M. l'abbé Baruteil, dans son récent volume, *Genèse du culte du Sacré Cœur de Jésus* [2], s'exprime ainsi : « Par l'amour de Jésus, honoré comme l'objet de cette dévotion, on doit comprendre l'amour du Fils de Dieu pour son Père et pour les hommes, aussi bien avant qu'après son incarnation, mais dans un certain ordre qu'il convient de préciser [3]. » Et plus loin [4], il reconnaît que « l'objet principal du culte du Sacré Cœur est son amour et comme Dieu et comme homme *pour nous*. »

26° Plus récemment encore, le Messager du Sacré Cœur a reproduit [5] des articles publiés par le P. Thill dans le Theologische Quartalschrift de Linz, sous ce titre, *le Cœur dans la dévotion au Sacré Cœur*. Après une exposition très érudite des significations du mot cœur, après des explications qui attirent toute l'attention sur l'humanité de Jésus-Christ, le docte écrivain formule cependant cette assertion : « Cet amour de l'Homme-Dieu est humain en même temps que divin, et, comme tel, éternel, souverainement sage, tout-puissant et infiniment miséricordieux [6] ».

---

(1) Revue ecclésiastique de Liège, novembre 1906.

(2) Paris, 1904.

(3) P. 152. (4) Ps. 155.

(5) Juin, 1905, etc.

(6) P. 355. Inutile de faire observer que cette expression ne peut être entendue au pied de la lettre. Il serait évidemment contraire à la pensée de l'auteur d'admettre dans le Christ un seul amour réellement humain en même temps que divin. Les deux amours

27° Le R. P Alvéry, des Augustins de l'Assomption, consacre à *l'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur* une étude très fouillée, où il adopte notre conclusion [1].

28° Le R. P. Vignat, S. J. ne fut notre adversaire que pour une heure. Après une contradiction loyale et courtoise, il proposa cette formule de conciliation : « Dans le culte que nous rendons au Cœur de Jésus nous ne fêtons pas l'amour divin du Verbe pris en lui-même, mais son amour humain, et en lui, la manifestation la plus touchante de son amour incréé [2]. »

29° Le R. P. Bainvel, S. J. reconnaît que les textes officiels ne résolvent pas la question. « Ils ont un sens très beau et très plein dans le sens de l'union personnelle de la nature humaine et par là du cœur humain de Jésus avec le Verbe de Dieu [3]. » Il s'appuie ensuite sur la pratique des fidèles, pour comprendre dans l'objet propre de la dévotion l'amour créé de Jésus et l'amour incréé : non pas tout amour incréé, mais l'amour qui est en contact avec l'humanité de Jésus ; l'amour qu'on regarde dans la personne du Verbe fait chair, ou qui se trouve en rapport causal avec l'Incarnation [4].

Il estime d'ailleurs ses conclusions admissibles par nous [5].

30° Le P. Ange Le Doré donne à l'objet de la dévotion au Sacré Cœur la compréhension la plus large possible. Il distingue trois Cœurs de Jésus, le Cœur divin (incréé), qui

---

qui appartiennent au même Christ ne sauraient être confondus en un seul. Leur unité ne peut être qu'objective ; elle résulte d'un parfait accord, qui nous montre, au-dessus de la volonté créée, une volonté incréée se dirigeant vers le même terme.

(1) Revue Augustinienne, février-mai 1907.

(2) Études, juin 1906, p. 665.

(3) *Dict. de Vacant.*, xviii, col. 289.

(4) *La dévotion au S. C. de Jésus*, 2e partie, ch. i.

(5) Ibidem, in fine.

est à la fois le Cœur du Père, du Fils et du Saint-Esprit, le Cœur spirituel et le Cœur corporel. La dévotion au Sacré Cœur nous propose aussi directement l'amour de Jésus pour son Père que son amour pour les hommes; son Cœur symbolise l'amour incréé aussi bien que l'amour spirituel de la nature humaine. Le R. P. ne se préoccupe du reste pas de discerner « l'objet final, l'objet causal, l'objet total, l'objet dans un sens strict ou dans un sens large, l'objet propre et direct[1] ».

31° Le R. P. de Franciosi, S. J., un vétéran de la dévotion au Sacré Cœur, a consacré ses dernières années à compléter son grand ouvrage, *Le Sacré Cœur de Jésus et*

---

(1) *Le S. C. de Jésus, son amour. Réponse au R. P. Vermeersch* (sic). Voy. les pp. 37. 38. 43. 46. 64. 72. — Il est regrettable, qu'en prenant la peine de nous consacrer une réponse, le T. R. P. n'ait pas pris celle de bien traduire notre pensée, ni même de nous citer exactement. Comparez, par exemple, la manière dont p. 2 et 11 de la brochure du R. P. nous semblons traiter le décret du 6 fév. 1675, avec les pages (55-60) que nous consacrons à cet acte du Saint-Siège P. 2, dans la citation : « L'autorité d'une énonciation poétique ne saurait prévaloir; on ne saurait objecter des strophes assujetties au mètre, » ces mots essentiels sont omis : « L'autorité d'une énonciation poétique ne saurait prévaloir *sur la formule claire et précise de la 6e leçon du même office* (du Sacré Cœur)... L'on ne saurait objecter des strophes assujetties au mètre, *contre les enseignements précis des leçons de l'office.* » P. 3, on nous porte en compte un extrait de La Croix, qui n'est pas de nous. P. 8, notre texte s'enrichit de cette phrase : « Mais l'amour pour Dieu n'entre pas dans l'objet de notre dévotion. » La fausse citation se répète avec une petite variante p. 73. P. 50, pourquoi nous faire dire « *tous* les documents du S. Siège, » alors que nous avions écrit simplement : « Les documents » ?

Nous respectons d'ailleurs le sentiment de piété filiale auquel le T. R. P. Le Doré semble avoir obéi en écrivant sa dissertation. Hâtons-nous de le dire : l'auteur a, depuis, refait sa brochure, modifié considérablement son travail (*Le Sacré Cœur de Jésus, son amour*, p. 8). Et son ouvrage nous paraît à la fois, bien meilleur et beaucoup plus conciliant.

la Tradition[1]. Le vénérable vieillard pouvait-il nous laisser un souvenir plus touchant, que les lignes où il reproduit notre thèse? A la suite du P. Ramière, il en appelle à « tous les documents où nous devons chercher la pensée de Dieu et de son Église au sujet de cette dévotion » pour conclure que des deux amours de Jésus-Christ, l'amour humain et créé forme seul l'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur. « Nous avons compris, répète-t-il, que ces deux amours (le créé et l'increé) appartiennent à la dévotion au Cœur de Jésus, mais que le *premier seul*, quoique bien moins excellent, est l'objet propre de cette dévotion. » L'objet spécial de la dévotion, ajoute-t-il encore dans notre sens, n'est pas l'amour dont le Cœur de Jésus brûle pour Dieu : « c'est l'ineffable charité qui l'a porté à se sacrifier tout entier pour nous, et à se donner à nous sans réserve. »

32° M. Charles Sauvé, de la compagnie de Saint-Sulpice, suit Muzzarelli en proposant la personne de Notre Seigneur comme le grand objet, l'objet matériel propre, immédiat et direct, que nous adorons sous le titre de Sacré Cœur. Et dans cette personne, l'objet spécial de la dévotion est, au premier plan, le cœur physique ou symbolisant; au deuxième plan, la charité finie de Notre-Seigneur, surtout dans la Passion et dans l'Eucharistie; au troisième plan, « d'une manière moins prochaine mais réelle, » la charité de sa divinité ; et nous adorons cette divinité surtout comme visant, ou préparant, ou réalisant, ou appliquant les mystères de la Passion et de l'Eucharistie. Telle est, d'après lui, l'opinion générale des théologiens les plus autorisés; et son langage lui est dicté, assure-t-il, moins par des raisons théologiques que par l'autorité des documents romains et l'enseignement commun[2].

---

(1) Casterman, 1908. Seconde édition, publiée après la mort du pieux auteur.

(2) *Le culte du Sacré Cœur*. Préface, p. xv et xvi; et première élévation.

33° Plus récemment, le P. Foch, S. J.[1], formule ainsi nettement son avis : « Puisque en Notre-Seigneur les volontés humaine et divine sont inséparables comme les natures, on ne peut pas non plus séparer dans le culte du Cœur de Jésus son amour divin de son amour humain. L'un et l'autre sont indivisiblement l'objet de cette dévotion.

« Mais, quoique inséparables, il n'en sont pas confondus; on peut, on doit très nettement les distinguer, les voir, les étudier chacun avec leurs caractères propres et dans leurs rapports mutuels.

« Il semble aussi qu'on doive plus spécialement s'attacher à honorer l'amour et le cœur humain de Notre-Seigneur, si l'on veut entrer dans l'esprit propre de la dévotion au Sacré Cœur et dans les intentions de l'Église au sujet de cette dévotion. »

Ailleurs, le même auteur fait du cœur physique l'objet secondaire de la dévotion; le principal c'est le cœur spirituel, la volonté infiniment aimante de Notre-Seigneur, et l'amour que nous porte Notre-Seigneur.

34° Dans sa lettre pastorale de mai 1915, Son Éminence, le Cardinal Mercier, s'exprime comme suit : « Rendre hommage au Sacré Cœur, ou mieux, à l'amour dont ce Cœur est le symbole, ce n'est certes pas honorer en Notre-Seigneur un amour exclusivement humain, comme s'il pouvait y avoir dans le Christ, des actes de créature purement humaine, indépendants de la Personne divine du Verbe; mais ce n'est pas, non plus, se tourner directement vers son divin amour, comme nous le ferions en acclamant la Trinité sainte ou l'une des trois Personnes divines; non, l'hommage au Sacré Cœur s'adresse immédiatement au Christ, à l'amour théandrique du Christ; il bénit, il acclame, il adore l'amour que le Christ, en tant

(1) *La vie intérieure*, art. 4.

que Verbe fait homme, nous a révélé par son œuvre rédemptrice, par sa Passion et par sa mort, par la divine institution de l'Église, continuation vivante de Lui-même à travers les siècles et pour l'éternité, dans laquelle tout ce qui circule de lumière et de chaleur surnaturelles, sort du foyer humano-divin de son Cœur Sacré. »

Inutile, croyons-nous, de multiplier davantage les citations. La conclusion suivante se trouve établie à suffisance.

Les contemporains de la Bienheureuse, préoccupés d'assurer des hommages spéciaux au cœur physique de Jésus-Christ, l'ont mis en relation avec l'amour de Notre-Seigneur, sans se demander formellement s'il s'agissait de l'amour appartenant en propre à la nature humaine, ou de l'amour créé et de l'amour incréé à la fois. Tel est cependant leur langage, que l'intervention de l'amour créé ressort avec évidence de leurs écrits, tandis que celle de l'amour incréé ne peut être qu'indirectement déduite de leurs assertions.

Quand, depuis la fin du XVIIIe siècle, la question s'est nettement posée, la plupart des auteurs ménagent une place aux deux charités dans l'objet de la dévotion. Chez le petit nombre, les deux charités sont mises sur le même plan et pour ainsi dire confondues; pour beaucoup, la charité incréée n'est que l'objet au sens plus large ou plus éloigné. Le Cœur de Jésus symbolise manifestement toute sa charité créée, qui rentre, à ce titre, tout entière dans la dévotion au Sacré Cœur. Mais il n'en va pas de même de la charité incréée. Les auteurs qui réclament expressément une place pour cette charité, la font pourtant intervenir inégalement. Pour les uns, tel le Cardinal Billot, il ne s'agit que de la charité incréée à laquelle nous devons l'incarnation du Verbe; d'autres avec le P. Bainvel, introduisent dans l'objet de la dévotion tout l'amour incréé qu'on regarde dans la personne du Verbe fait chair

ou qui se trouve en rapport causal avec l'incarnation; d'autres enfin prétendent y admettre même cet amour incréé qui n'a aucun contact formel avec l'humanité de Jésus.

Consultons maintenant les actes du Saint-Siège.

§ 3. LES DÉCRETS DU SAINT-SIÈGE

1° Nous citerons, en premier lieu, le *Mémorial* présenté par les évêques de Pologne et l'archiconfrérie romaine à la Congrégation des Rites. Sans émaner du Saint-Siège, ce document fait clairement connaître sa pensée. En effet, le décret du 26 janvier 1765, rendu par la Sacrée Congrégation des Rites, déclare simplement accéder à la supplique des évêques et de l'archiconfrérie, sans faire aucune remarque corrective. Dès lors, « il est manifeste que les différentes questions sur la *nature* l'*objet* et la *fin* du culte du Cœur de Jésus, tel qu'il est approuvé par l'Église, ne sauraient se trancher sans avoir égard à la doctrine du *Mémorial*[1]. »

Or, ce *Mémorial* se réfère constamment au P. de Gallifet. Comme celui-ci, les signataires déclarent que le Christ est l'objet primaire du culte, et que l'objet secondaire en est le Cœur, que ce Cœur doit être considéré comme enflammé d'amour pour les hommes, et cruellement offensé par leur ingratitude. Il est enflammé d'amour, car l'amour dont le Christ Jésus a aimé son Père et les hommes a été conçu à la façon humaine : il y a donc eu dans le Cœur un amour sensible correspondant à l'amour spirituel qui réside dans l'âme[2].

Le *Mémorial* antérieur, présenté sous Benoît XIII, et publié par le P. Nilles, tient un langage identique.

---

(1) Nilles, *De Rationibus*...[5] t. I, chap. III, p. 153.

(2) Voir les numéros 27. 34. 37. 38, par exemple, chez Nilles, *De Rationibus*...[5], p. 113. 120.

Pourquoi le culte spécial du Sacré Cœur? A cause des affections de ce Cœur, parce que, à l'exclusion des autres, cette partie de l'humanité a ressenti les impressions les plus fortes d'amour, de douleur, de contrition, de compassion; « l'amour immense de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'y trouve, non seulement contenu et représenté, mais comme inscrit et sculpté[1] ». Tout cela, c'est l'amour du Christ dans son humanité.

2° Quelques jours à peine depuis la concession du 26 janvier, la S. Congrégation des Rites, dans un nouveau décret du 6 février 1765, proclame que « la messe et l'office tendent à renouveler symboliquement l'amour divin sous l'impulsion duquel le Fils unique de Dieu a pris la nature humaine, et, devenu obéissant jusqu'à la mort, a déclaré donner en exemple aux hommes la mansuétude et l'humilité de son Cœur[2]. » Le texte du décret, strictement entendu, fait conclure, avec Marquès et plusieurs autres[3], que l'on y mentionne un amour divin, commun à toute la Trinité, et un amour humain, particulier au Christ. L'obéissance jusqu'à la mort, la mansuétude et l'humilité du cœur relèvent d'un amour créé;

---

(1) Nilles, *De Rationibus*...[5], p. 74-76.

(2) Observons, cependant, que ce décret, inséré dans les éditions précédentes, a été rayé du recueil officiel des décisions de la Sacrée Congrégation des Rites. Cette suppression nous empêche de trop nous appuyer sur ce rescrit. En effet, la commission de revision s'était tracé pour règle d'enlever les décrets inutiles ou contradictoires : inutiles, comme répétés à satiété; contradictoires soit avec d'autres décrets, soit avec des prescriptions certaines du droit ou de la liturgie actuelle. Interrogée sur les motifs de cette radiation, la Sacrée Congrégation n'a pas jugé à propos de s'expliquer. Nous gênât-il, nous pourrions ne pas en tenir compte.

(3) Notamment, le secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites, dans sa deuxième observation. Mais cette observation se trouve déjà, d'un autre chef, taxée d'erreur. Voir Nilles, *De Rationibus*, pp. 163-164, note.

l'amour, cause de l'Incarnation, ayant nécessairement précédé celle-ci, paraît identifié avec la nature divine.

Nous n'éprouvons aucune répugnance à souscrire à cette interprétation, en harmonie, d'ailleurs, avec une strophe de l'hymne de vêpres. (Voir plus loin le texte de cette strophe.)

Est-ce la seule pourtant dont le texte soit susceptible?

Qu'on veuille bien y réfléchir. Dans tout le mystère de notre rédemption, Dieu a voulu faire éclater la suavité autant que la force de sa Providence. Il a, nous enseigne la théologie, daigné faire dépendre notre salut de la libre acceptation par le Verbe incarné de sa mission et de sa mort. Ajoutez que le plein usage de la raison coïncida, pour le Christ, avec le commencement de son existence terrestre. C'est à son entrée dans le monde, que le Christ, selon saint Paul[1], accepte de s'immoler entièrement à toute volonté de son Père. « Voici que je viens, ô Père, pour faire votre volonté. » Voici que je viens, non par l'effet de ma volonté humaine, mais acceptant dans cette volonté, mon incarnation, tout comme au jardin des Olives, cette volonté acceptera mes souffrances; et dirigeant ainsi mon humanité vers le salut des hommes. A cette volonté qui fut dans le Christ dès sa conception, l'incarnation elle-même peut être rapportée. Par une anticipation, d'autant plus naturelle ici que la personne du Christ est éternelle, nous reporterions à un instant avant l'incarnation une charité qui réellement est tout au plus concomitante et logiquement postérieure. N'est-ce pas ainsi qu'une allégorie assez usitée met en scène le Verbe comme s'offrant à son Père pour aller sauver l'humanité? Cette figure emprunte toute sa vérité à la volonté humaine du Sauveur, à son empressement pour aller sauver les hommes selon le bon plaisir de son Père.

---

(1) Ép. aux Hébreux, 10, 5-10.

C'est-à-dire, qu'elle représente l'oblation décrite par saint PAUL dans le passage cité de l'épître aux Hébreux. Et la pensée même de cette figure nous serait-elle venue, si le Verbe ne s'était pas fait chair, et s'il ne nous était pas naturel d' « humaniser » le Verbe avant son incarnation dans le temps, de Lui prêter dès lors une physionomie, une volonté, des affections et des attitudes humaines?

En faveur de cette interprétation du décret de 1775, militent encore les considérations suivantes. Le texte du décret, si nous voulons le relire, fait dépendre *d'une seule impulsion* d'amour *(amorem quo)* l'Incarnation et les exemples de mansuétude et d'humilité. Langage peu précis et même inexact, si la charité est incréée dans le premier cas, et créée dans le second. La charité de la nature divine est autre, en effet, que la charité de la nature humaine : elle est même *extérieure* à cette nature. Et ce langage pourrait surprendre de la part de l'Église, intéressée à distinguer les deux charités aussi soigneusement que les natures et les volontés.

Nous pouvons encore rapprocher le décret de l'épître aux Philippiens (2, 6-8). « Etant en forme (nature) divine, ce n'était pas à ses yeux (du CHRIST) une usurpation injuste, de s'égaler à Dieu. Toutefois, Il s'est vidé lui-même, ayant pris la forme (nature) de l'esclave, rendu semblable aux hommes et trouvé homme par son extérieur. Il s'est humilié, devenu obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. » Le décret ne rappelle-t-il pas ces deux dernières phrases, quand il parle de l'amour divin qui a porté le Fils unique de Dieu à se faire homme et à devenir obéissant jusqu'à la mort? Et ne s'appuie-t-il pas encore sur saint PAUL, pour y joindre le célèbre passage évangélique[1] où, d'après une interprétation assez en

(1) Év. selon S. Matthieu, 11, 29.

vogue, Notre-Seigneur se propose en exemple de mansuétude et d'humilité[1]? L'apôtre, en effet, au verset 5 du même chapitre de la lettre aux Philippiens, avait engagé les chrétiens à reproduire en eux les sentiments de Jésus. C'est donc bien de l'apôtre que s'inspire la Sacrée Congrégation; et nous pouvons conclure de ce rapprochement, que, sans expliquer directement leur pensée, les auteurs du décret de 1765 ont voulu simplement donner à leurs paroles le sens qu'elles avaient chez saint Paul.

Il est vrai que les paroles de saint Paul sont en controverse. Voici comment nous croyons devoir les expliquer.

Saint Paul, au verset 6, énonce un fait permanent, qui est pour le Christ un titre inviolable à l'égalité avec Dieu dans la gloire et les honneurs : la possession de la nature divine. A cette dignité et à ce droit, il oppose la conduite du Christ, où se révèle, en notre faveur, un double oubli de Lui-même. *a*) Le Christ se vide, pour ainsi dire, de la nature divine, en prenant par son incarnation la nature humaine, de façon à ne se distinguer en rien des autres hommes; et *b*) dans cette nature, Il s'humilie jusqu'à la mort de la croix. Cette seconde manière de s'oublier est celle de la volonté humaine. Comment, dans le sens expliqué plus haut, n'y pas rapporter la première, rappelée également dans la deuxième épître aux Corinthiens (8, 9) : « Riche qu'Il était, Il s'est réduit à l'indigence, afin de nous enrichir par sa pauvreté », alors que nous y sommes invités par la logique et par le parallélisme avec le passage cité de l'épître aux Hébreux (10, 5-10)? Si tel est le sens des versets de saint Paul, ils rendent plus plausible de soi une interprétation analogue du décret de 1765.

---

(1) Le sens littéral de ce texte est celui-ci : « Venez constater par expérience la mansuétude et l'humilité de mon Cœur. » Le Christ ne propose donc pas directement son exemple.

Toutefois, la plupart des auteurs rapportent à la volonté divine du CHRIST la *kainôsis*, ce dépouillement de la forme divine, et les rédacteurs de l'acte de 1765 ne se seront pas mis en peine pour découvrir au texte de saint PAUL un sens qui n'apparaît pas tout d'abord.

Acceptons donc le décret de 1765 avec sa signification plus obvie ; d'autant plus que celle-ci se retrouve à l'hymne des secondes vêpres, en la fête du Sacré Cœur, dans la strophe suivante : « Ton amour t'a contraint de prendre un corps mortel, pour nous rendre, nouvel Adam, ce que l'ancien nous avait enlevé : cet amour qui, après avoir magnifiquement fondé la terre, la mer, les cieux, a pris en pitié les erreurs de nos pères et a voulu rompre nos chaînes. »

3° Dans l'office approuvé pour toute l'Église, CLÉMENT XIII et la Congrégation des Rites indiquent comme objet de la fête, la charité qui a porté le CHRIST à mourir pour nous et à instituer le Saint-Sacrement de l'autel.

4° PIE VI s'exprime de la sorte, en réfutant, le 29 juin 1781, le mandement de l'évêque de Pistoie (SCIPION RICCI) : « La substance de la dévotion au Sacré Cœur de JÉSUS consiste à méditer et à vénérer, dans l'image symbolique du cœur, l'immense charité, l'amoureuse prodigalité de notre divin Rédempteur[1]. » Ces paroles, prises dans leur sens propre, nous indiquent, comme objet formel et spécial du culte, l'amour que Notre-Seigneur nous porte comme *Rédempteur*. Or, ce que saint AUGUSTIN disait de la médiation[2] vaut, au même titre, de la Rédemption : le CHRIST est rédempteur dans sa

(1) NILLES. *De Rationibus*, etc., t. I. p. 334, note, ou encore p. 344.

(2) « *Non quia Deus sed quia homo.* » (Enarrationes in ps. 103, n° 8. Migne, P. L. t. XXXVI, col. 1383.) « JÉSUS-CHRIST, à la fois Dieu et Rédempteur, » dit LÉON XIII, dans son encyclique *Annum sacrum*. Par cette expression même, il enseigne que le CHRIST n'est pas rédempteur dans sa nature divine.

nature humaine, non dans sa nature divine. C'est donc là qu'est le siège de cet amour. « Le principe élicitif de tous les actes de l'œuvre rédemptrice, dit le P. Foch, n'est et ne peut être que la nature humaine, la volonté humaine de Jésus-Christ[1]. »

5° Deux concessions de la fête, accordées par Pie VII, désignent pour objet celui qu'indique l'invitatoire de l'Office. « Adorons le Christ qui a souffert pour nous. » « Nous avons, dit le Pape, exaucé les vœux des fidèles qui désiraient voir amplifier le culte du Cœur de Jésus, pour célébrer avec plus de ferveur l'excessive charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, souffrant et mourant pour la rédemption du genre humain[2]. »

6° Pie IX, aussi bien dans le décret du 23 août 1853, par lequel il étend à toute l'Église la fête du Sacré Cœur, que dans le bref de béatification de sainte Marguerite-Marie, considère le culte du Sacré-Cœur comme « celui de l'immense charité du Cœur de Jésus... le moyen d'exciter dans les hommes cette flamme d'amour dont brûle le Cœur de Jésus ; c'est le culte du Cœur brûlant d'amour envers le genre humain ; c'est le culte du Cœur, siège de la divine charité[3] ». L'amour dont le Cœur est le siège, dont il est enflammé, qu'il désire communiquer, c'est l'amour conçu dans la nature humaine.

7° La plupart des Pères du Concile du Vatican, dans leur supplique pour obtenir l'élévation du rite de la fête, définissent l'objet de la dévotion : la charité du Christ, sous le symbole de son Cœur. Ils rappellent que le Pape a créé « une nouvelle légion d'apôtres, ces hommes qui unissent leurs prières aux prières du Cœur de Jésus, toujours vivant pour interpeller en notre faveur[4] ».

---

(1) *La vie intérieure*, n° 25.
(2) Nilles, *De Rationibus*, etc., t. I, p. 345.
(3) Ibid., p. 346, 347.
(4) Nilles, *De Rationibus*, t. I, p. 100.

8° Dans son admirable encyclique *Annum sacrum,* du 25 mai 1899, où il ordonne la consécration du genre humain au Sacré Cœur et accomplit ce qu'il a lui-même appelé le plus grand acte de son pontificat, Léon XIII ne s'explique pas sur l'objet de la dévotion. Il n'arrive qu'incidemment à dire : « Et puisque le Sacré Cœur est le symbole et la vivante image de l'infinie charité de Jésus-Christ ». Cette infinie charité peut s'entendre de la charité créée et doit, à notre avis, s'entendre ainsi. Autrement nous devrions prêter au Souverain Pontife l'intention de rompre avec le sentiment général et le langage usuel, pour ne voir plus dans le Sacré Cœur que le symbole d'une charité divine à l'exclusion de celle dont le cœur éprouve les nobles répercussions.

Enregistrons ce nouveau résultat de notre enquête. Réserve faite d'un seul décret, dont l'autorité est contestable, ni l'amour incréé de Notre-Seigneur ni son amour envers son Père, n'obtiennent une mention expresse dans les actes du Saint-Siège concernant la dévotion au Sacré-Cœur.

§ 4. EXAMEN THÉOLOGIQUE DE LA QUESTION

I. Notions préliminaires.

1. *Le mystère de la très sainte Trinité et Jésus-Christ.*

La question capitale concernant l'objet de la dévotion au Sacré Cœur ne saurait bien se résoudre, si nous ne tenons présentes à la mémoire quelques notions précises sur les augustes mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation. Au simple rappel de ces notions, plus d'un malentendu, plus d'une équivoque se dissiperont; en évoquant des principes qui nous sont communs, nous faciliterons l'accord sur les conclusions, et nous préparerons une solution moins imparfaite, dans cet esprit de conciliante charité que le sujet même nous impose.

La Foi catholique nous apprend qu'un Dieu infiniment

parfait subsiste en trois Personnes réellement distinctes. Nous devons donc, dans tout ce que nous disons ou plutôt balbutions au sujet du plus profond de nos mystères, avoir grand soin de concilier l'unité et l'infinité de l'essence divine avec la pluralité des personnes à qui elle est identiquement commune. Voilà pourquoi nous reconnaissons, qu'à la différence de tout l'ordre créé, aucune réalité absolue ne constitue et ne distingue les personnes divines : car toute réalité absolue dit de soi une perfection; mais que les trois Personnes divines sont trois relatifs, identifiés avec le même absolu qui est l'essence divine. La réalité *relative,* en effet, n'implique aucune perfection distincte de son fondement. Sans en comprendre aucunement le pourquoi, nous concevons tout au moins que Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, se distinguent réellement par leurs rapports opposés d'origine, qui font que le Père engendre le Fils de toute éternité, et que, de toute éternité, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un seul principe commun.

Cette génération du Fils et cette procession active du Saint-Esprit ne peuvent elles-mêmes être prises comme des actions réelles, semblables à celles de l'ordre créé. Elles n'ont aucune réalité distincte de la relation qui leur donne son nom. L'acte « *notionnel,* » comme on l'appelle, par lequel le Père engendre le Fils par voie d'intelligence, ne peut se traduire pour nous que de cette manière : l'infinie perfection de l'intelligence divine exige, dans l'essence divine, une relation réciproque d'origine, qui est constitutive du Père et du Fils. De même, l'infinie perfection de la volonté divine exige une nouvelle opposition d'origine, entre le Père et le Fils d'une part, et, d'autre part, le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, comme d'un principe commun. Cette relation constitue le Saint-Esprit et Le distingue des deux

autres Personnes divines. Il n'y a donc pas un acte de connaissance spécial au Père et qui engendre le Fils ; il n'y a pas un amour commun seulement au Père et au Fils et qui produise le Saint-Esprit : il y a, en Dieu, un seul acte éternel de connaissance et d'amour identifié avec son objet éternel, l'essence divine, et qui est également dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

L'identité de perfection des Personnes divines ne nous empêche pourtant pas d'attribuer spécialement, pour de justes raisons, certaine perfection à chacune des trois Personnes. La notion de principe éveille en nous l'idée de puissance ; la notion d'intelligence, celle de sagesse ; la notion de volonté, celle d'amour. Il sera donc rationnel de rapporter spécialement la Toute-Puissance au Père, la Sagesse au Fils, Verbe éternel, procédant par voie d'intelligence ; l'Amour au Saint-Esprit, procédant par voie de volonté. Ces attributs, bien que possédés sans nul partage par les trois Personnes divines, se disent de la sorte appropriés (rendus propres) au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Les œuvres que la volonté divine réalise librement hors de Dieu ne sont pas moins communes aux trois Personnes que l'infinie Bonté dont elles proviennent.

L'incarnation du Verbe divin, tout en ne donnant la nature humaine qu'à la seconde Personne de la Très Sainte Trinité, est donc également due à un acte éternel commun aux trois Personnes divines. Mais il y a place ici de rechef, pour l'appropriation. L'incarnation du Verbe nous apparaît comme une merveille de la Toute-Puissance divine, comme un chef-d'œuvre de la Sagesse, et comme une suprême manifestation de l'Amour : un bienfait de la grâce aboutissant à produire une créature substantiellement sainte, Fils de Dieu par nature. N'aperçoit-on pas aussitôt une juste raison de l'attribuer spécialement, mais sous des aspects divers, et au Père, et au Fils et à

l'Esprit qui, procédant par amour, est aussi l'Auteur de la grâce et de la sanctification[1]?

De plus, cette même œuvre commune de la Sainte Trinité, qui est la venue du seul Fils de Dieu sur la terre, prend, à cause de l'origine du Fils, le caractère d'un envoi du Fils par le Père; et l'exécution complète ou l'achèvement de cette œuvre, en d'autres termes, la conception active du Christ, la réunion de son Humanité avec la Personne du Verbe est spécialement attribuée au Saint-Esprit, en qui la Très Sainte Trinité semble à nos yeux comme s'achever.

Par conséquent, envisagé comme œuvre d'amour, le décret de l'Incarnation rédemptrice se voit attribué à un amour du Père, envoyant et livrant son Fils[2]; à un amour du Verbe, s'offrant à son Père et acceptant de venir sur la terre pour notre salut; et à un amour du Saint-Esprit, créant l'âme du Verbe, et consommant l'Incarnation en formant le corps dans le sein de la Vierge très pure. Ainsi donc, cette œuvre d'amour, de grâce et de sanctification qui, comme telle, est attribuée au Saint-Esprit[3], implique, par quelqu'un de ses aspects, une participation amoureuse de chacune des trois Personnes divines, en rapport avec leur caractère personnel.

Nous sommes en droit de parler d'une charité qui meut le Père à donner ou à envoyer son Fils; d'une charité qui décide le Fils à prendre la nature humaine[4]; d'une charité qui porte le Saint-Esprit à former le corps du Sauveur, à rendre Mère de Dieu la Très Sainte Vierge[5].

Benedictus qui venit in nomine Domini : Béni soit

---

(1) S. Thomas, IIIe partie, q. 35, art. 1.
(2) Ép. aux Romains, 8, 32; Ire ép. de S. Jean, 4, 9.
(3) S. Thomas, IIIe partie, q. 32, art. 1.
(4) S. Thomas, IIIe partie ad 1.
(5) S. Thomas, IIIe partie, q. 32, art. 1 ad 2.

celui qui vient au nom du Seigneur! Nous quittons maintenant le mystère d'une nature subsistant en trois personnes pour revenir (voir § 1) à celui de Jésus-Christ, d'une personne divine subsistant en deux natures. Sur la figure à la fois majestueuse et douce de ce Sauveur, descendu du ciel par amour, nous allons concentrer notre attention, espérant, comme un bienfait de son cœur, une meilleure intelligence du mystère du Verbe incarné, c'est-à-dire d'un Dieu qui est homme aussi, qui réunit, dans sa personne, sans les confondre, la nature divine et la nature humaine.

Méditons bien d'abord la *dignité* de cette seconde nature; tâchons d'en saisir la valeur strictement infinie qui s'étend à tous ses actes. Mettons-nous en garde contre une imagination fallacieuse. On affirme, sans doute, que dans le Christ, l'unité de la personne se combine avec la dualité des natures; mais on se figure trop, comme un tout achevé, non seulement la personne du Verbe et la nature divine avec laquelle cette personne est identifiée, (ce qui serait parfait) mais encore la nature humaine en laquelle le Verbe, par une prérogative de son infinité, subsiste depuis l'Incarnation. Sans cesser d'humilier notre intelligence, nous nous formerons un concept meilleur, si nous retenons bien que, depuis l'Incarnation, la nature humaine n'est pas quelque chose d'extérieur à la personne du Verbe[1] et comme une sorte de manteau dont Il se serait revêtu : loin de se réduire à une juxtaposition, l'union du Verbe et de sa nature humaine est aussi intime que celle de notre nature et de notre personnalité. La personne et la nature forment un seul être subsistant. La nature reçoit de la personne son achèvement, son complément, sans lequel on ne peut la concevoir comme existante. Quelle impossibilité de s'adresser à la nature sans le faire

(1) Franzelin, *De Verbo incarnato*, p. 466, note.

à la personne! Autant vaudrait honorer une pensée hors de l'intelligence pensante. Pour insister sur cette idée[1], et sans vouloir arguer ici d'un système philosophique, rappelons la doctrine thomiste, qui fait bien concevoir cette intimité. Elle décompose tout être fini en deux principes : l'un, l'essence, par lequel *il est ceci* plutôt que cela; l'autre, l'existence, par lequel *ceci est*. Ces deux principes constituent une seule réalité concrète. Eh bien! la nature humaine du Verbe n'est pas achevée par une existence créée; sans changer elle-même, la personne du Verbe supplée cet acte par la nature humaine du Christ; elle est ce par quoi cette nature existe. Sous cet aspect, l'adoration et la dignité du Verbe apparaissent nécessairement partagées par sa nature humaine ; celle-ci ne saurait être l'objet d'hommages spéciaux proportionnés seulement à son essence finie; la nature humaine est coadorée avec la personne du Verbe, comme une seule *réalité humano-divine*. A la question : y a-t-il, dans le Christ, une réalité complète *purement divine?* Il faut répondre : oui. Mais à cette autre question : y a-t-il une réalité *purement humaine?* Il faut répondre : non; il y a une réalité divine et une réalié humano-divine ou théandrique. Oh! la merveille de toute puissance et de toute bonté : Dieu nous donne dans le cœur du Verbe incarné, un amour *divinisé*, déifié[2].

Mais après avoir exalté la *valeur* de la nature humaine du Christ, prenons garde d'en méconnaître la *réalité*. Il y eut des hérétiques pour enlever au Verbe incarné sa volonté humaine, si fortement affirmée pourtant dans les supplications de l'agonie au jardin des Olives : « Père, que votre volonté se fasse, non la mienne! » La nature

---

(1) En présentant la personne comme donnant à la nature un achèvement positif, nous avons déjà insinué l'explication thomiste.

(2) Muzzarelli, *Antidoto*, etc., p. 10.

humaine, vidée de son initiative, n'était plus qu'un instrument inerte de la divinité. En vérité :

La personne divine du Verbe agit par sa nature humaine d'une façon semblable à celle dont nous agissons par la nôtre. Mais cette influence ne nuit en rien à l'activité propre de cette nature. Pour certaines opérations, sans doute, qui supposent la puissance divine, — tels les miracles, — la divinité se servait vraiment de la nature humaine du Christ, pour accomplir ces merveilles. Elle fut ainsi, de façon éminente, ce que furent les saints thaumaturges, l'instrument de la divinité.

Mais dans les opérations proportionnées à la nature humaine, la volonté humaine du Christ gardait une initiative que, chez Lui, homme parfait, les passions ne pouvaient usurper; celles-ci attendaient docilement la mise en branle par les facultés supérieures. Le Christ possède réellement, dans sa nature humaine, un principe premier de délibération et d'action, en tout semblable à celui que nous trouvons, nous personnes purement humaines, dans notre propre nature. Cette initiative, ce mouvement propre de la volonté créée du Christ, Lui appartient même pour ces opérations qui, pour avoir toute leur valeur, devaient s'accomplir par une personne divine en même temps que dans une nature humaine; telle la médiation, la rédemption. A la suite de saint Augustin, nous disons de ces opérations : le Christ est médiateur en tant qu'homme, non en tant que Dieu. N'est-ce pas, nous l'avons rappelé plus haut, le langage même de saint Paul : « Il y a un seul Dieu et un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme-Christ, Jésus[1]. »

Quant aux actions divines immanentes à la nature incréée, celles-ci se font sans aucun concours de la nature humaine du Christ. Il est manifeste que, pour

(1) Ire ép. à Timothée, 2. 5.

agir en tant que Dieu, le Verbe n'attend et n'utilise aucun service de la nature inférieure.

Saint Paul, dans un texte déjà plus d'une fois cité[1], nous atteste l'accord complet qui régnait entre la volonté divine et la volonté humaine du Christ : cette volonté humaine eut la gloire d'accomplir parfaitement la principale demande du *Pater :* elle réalisa la volonté divine sur la terre comme au ciel. Cet accord doit pourtant être bien compris. Il signifie que la volonté du Christ était, en chacune de ses impulsions, chère à cette volonté divine, puisqu'elle ne voulait rien qui ne lui agréât ; mais il ne signifie nullement que les objets des deux volontés portaient toujours sur le même objet : le Christ, en tant qu'homme, versera des larmes sur le sort de cette même Jérusalem dont Il décide, en tant que Dieu, la ruine. Ce que Dieu veut qu'elle veuille, la volonté humaine du Christ le voudra toujours ; mais elle n'a pas toujours le même objet de volonté. La volonté divine possède sur la volonté humaine du Christ un empire infini ; elle n'en est pas toujours la cause formellement exemplaire. Et cette volonté divine constamment obéie, ce n'est pas la volonté divine appropriée au Verbe fait chair. Observez le langage de l'Écriture Sainte. Place-t-elle les volontés humaines et les démarches du Christ sous la conduite immédiate de la volonté divine considérée dans la personne du Verbe incarné? Non. Tantôt Notre-Seigneur se dit d'accord dans tous ses actes avec la volonté du Père ; tantôt l'évangile nous montre le Christ docile à l'Esprit-Saint, par exemple lorsqu'Il se rend au désert. Et les deux Testaments donnent au Christ les traits d'un homme sur lequel le Saint-Esprit se repose avec la plénitude de ses dons.

---

(1) Ép. aux Hébr. 10, 5-10.

2. *Qu'est-ce qu'aimer?*

Dans la dévotion du Sacré Cœur nous analysons la personne et les deux natures du Christ, pour mieux comprendre sa charité. A ce dessein, demandons-nous plus généralement ce qu'est l'amour ; ce qu'il est pour l'homme, pour l'ange, pour Dieu.

Pour l'*homme*, qu'est-ce qu'aimer?

Aimer, quand on donne à ce mot toute sa force, son sens plein, ce n'est pas seulement vouloir du bien à quelqu'un ou le bien de quelqu'un, se porter vers lui par le désir ; mais c'est encore éprouver à son sujet toutes les émotions de satisfaction et de regret, de joie et de tristesse, de crainte et d'espérance, que nous ressentirions pour nous-mêmes ; c'est tendre à une assimilation avec autrui qui confond nos intérêts et les siens ; c'est remarquer en nous cette bienveillance, ce désir, cette assimilation, et l'approuver, la goûter, l'entretenir. L'amour engage notre corps, notre âme, toutes nos facultés ; c'est une attitude, disons une « polarisation » de l'homme tout entier.

Voilà l'amour qui nous touche, nous captive, surpasse en prix tous les trésors.

Aimer ainsi, de *purs esprits* ne le sauraient. Et notre imagination, qui nous représente leur intelligence, se trouve impuissante à se figurer ce que nous appelons leur cœur. Notre analyse, sans doute incomplète et défectueuse, ne nous y découvre positivement que de l'estime, de la bienveillance : et un amour de pure volonté, pour parfait qu'il puisse être, nous laisse plutôt indifférents et froids.

En *Dieu*, l'amour est l'acte éternel, infiniment fécond, dont Il s'aime dans le bonheur infini. Adorons ce qui dépasse trop notre portée.

Hors de Lui, à l'extérieur, il n'y a d'abord rien. Dieu

seul est. Rien donc, en dehors de Lui, n'est aimable. Dieu, crée l'amabilité de l'être fini, en le créant lui-même. Encore, ne peut-Il aimer la créature que de l'acte éternel dont Il s'aime Lui-même; et ne peut-Il l'aimer que pour lui faire du bien. Hors de Dieu, l'amour de Dieu ne saurait être que le bienfait.

Dans cet amour de Dieu, la créature reçoit un honneur immense digne de la ravir; elle y découvre une gratuité parfaite qui augmente sa dette de reconnaissance; mais la sublimité de cet amour est moins capable de nous émouvoir. Car notre amour, non plus que notre indifférence, ne saurait affecter Dieu, modifier son bonheur intime.

Mais voici qu'un bienfait de Dieu nous a valu l'Homme-Dieu, qui sait aimer comme homme et comme Dieu.

En tant qu'*homme,* Il possède une charité, laquelle, *prise en elle-même,* se trouve au faîte de tout l'ordre créé. Pensons-y. Personne divine, infiniment heureuse et sans moi humain, le Christ nous réserve, dans sa nature humaine, une affection désintéressée et totale comme ne le saurait être aucune affection humaine. Aucune n'est plus pure dans son intention, plus constante dans sa durée, plus magnifique dans ses dons, plus ineffablement tendre dans ses effusions.

Comme charité du Christ, *nouvel Adam,* cette affection réside dans une volonté enrichie, jusqu'à la plénitude, des grâces et des dons, pour en devenir la source intarissable : elle est d'une portée universelle; comme charité du Christ *Fils de Dieu,* elle participe à la sainteté substantielle du Verbe; comme charité du Christ *personne divine,* elle est de valeur strictement infinie.

Outre cette charité créée, le Christ, en tant que Dieu, possède la charité *incréée,* éternelle, immuable, commune à toute la Trinité.

Une harmonie parfaite règne entre ces deux charités.

Mais l'accord n'implique aucune absorption ; et cet accord ne peut être entendu d'une complète coïncidence d'objet.

Que la création du Cœur de Jésus ait été une inspiration de la charité divine envers nous, rien de plus vrai. Mais les affections créées du Sauveur ne peuvent être prises pour de simples répercussions de la charité incréée, analogues aux effets sensibles provoqués en nous par nos sentiments supérieurs. Tout l'amour du Christ plaît souverainement à la volonté divine : voilà qui est vrai; mais que le Cœur du Christ palpite toujours sous l'influence de sa charité créée et de la charité incréée, voilà qui est faux. Ces deux charités ne sont pas en relation immédiate de subordination : les actes créés de l'amour du Christ se règlent immédiatement sur les amabilités proposées par l'intelligence humaine du Christ comme acceptables selon l'ordre divin; et l'on sait que toute la science du Christ ne se puisait pas dans la science infinie de la divinité. Le Christ, d'ailleurs, peut aimer en tant qu'homme quelqu'un qui est en disgrâce avec Dieu; cet amour humain peut être conforme à la volonté divine, être désiré, commandé par elle. Ce même pécheur, cependant, est actuellement un objet d'aversion pour Dieu, par conséquent pour la charité incréée de Notre-Seigneur.

L'amour créé nous offre ici de magnifiques perspectives. Dieu, dans sa nature divine, ne pouvait ressentir la plus noble des émotions humaines, la *pitié*[1]. Par sa charité créée, le Christ éprouve la pitié; et Il l'éprouve digne du Sauveur des hommes en compatissant à toutes les misères du monde entier[2]. Et maintenant encore, Il conserve à sa charité toutes les notes compatibles avec sa glorification. C'est dire que si, *actuellement* le Cœur du

---

(1) Schopenhauer réduit à la pitié toute la bonté humaine.

(2) Voir là-dessus le magnifique exposé du Card. Mercier. Mandement de carême, 1918.

Christ ne peut plus s'affliger, souffrir, Il peut cependant et Il veut être touché par nous, goûter vraiment les consolations que nous Lui offrons, se réjouir de notre fidélité, de nos progrès, de notre amour.

II. Conclusions ou Propositions.

Il nous reste à tirer les conclusions de ces prémisses; à mettre en lumière quelques propositions qui s'en dégagent.

1. *Le rang de la charité créée dans la dévotion au Sacré Cœur.*

Assertion. La charité créée du Christ forme, avec son Cœur véritable, l'objet direct principal de la dévotion au Sacré Cœur. Les intérêts de la dévotion, comme ceux des fidèles qui la pratiquent, demandent qu'on maintienne cet objet en son rang.

Sens de la proposition. Après les explications données plus haut, le sens de cette proposition nous paraît échapper à toute équivoque, à tout malentendu.

Nous avons suffisamment distingué le *but final* de toute dévotion, qui est *la* dévotion; le *sujet d'attribution*, qui est toujours la personne honorée, c'est-à-dire, ici le Verbe incarné; et l'*objet spécial* qui fournit aux dévotions leur matière et leur motif particulier.

Nous traitons ici de cet objet spécial. Nous y faisons entrer, à titre principal, le Cœur de Notre-Seigneur et sa charité créée, parce que, nous l'avons vu plus haut, le cœur de chair isolé de l'amour serait une matière vague, indéterminée, privée de la forme qui lui donne sa consistance et tout son prix; et parce que l'amour, séparé du cœur, serait comme l'âme sans le corps : une partie essentielle et même la plus importante, mais une partie, non le tout. Rappelons-nous la formule : le cœur de chair avec la charité forme un seul objet complet de dévotion, comme le corps et l'âme constituent un seul homme.

Le CHRIST a aimé et aime par cette charité Dieu son Père et nous tous. Nous précisons davantage l'objet, en n'y englobant *directement* que l'amour du CHRIST envers les hommes. Nous insistons finalement sur la valeur pratique de notre assertion, assertion que tout d'ailleurs vient établir ou confirmer.

Arguments. — 1. Ne s'impose-t-elle pas comme un *corollaire* évident d'une proposition généralement admise? Nous pouvons bien, à l'heure actuelle, tenir ce point pour acquis : la raison spéciale de cette dévotion se trouve dans le cœur *véritable* du Sauveur, considéré comme *symbole réel* de son amour pour nous.

Pour connaître l'amour qui intervient dans la dévotion, il suffit donc de découvrir l'amour dont ce cœur est le symbole réel. Or le cœur véritable du Sauveur est le symbole réel de son amour créé et ne saurait, au *même titre*, être celui de son amour incréé. En effet, le Cœur est le symbole réel de l'amour parce que nos affections, sensibles ou spirituelles, se répercutent en lui. D'un rythme tranquille et régulier quand le calme et des sentiments doux règnent en notre âme, le cœur précipite son allure au moment où nous sommes saisis d'émotions vives; il se contracte dans nos angoisses et nos peines, et se dilate sous l'influence de nos joies et de notre bonheur.

La réalité du symbolisme se trouve liée de la sorte à une correspondance, réelle aussi et effective, qui existe entre les battements du cœur, les affections sensibles et les sentiments. Cette réalité ne postule d'ailleurs nullement que, de la même façon dont nos pensées s'accompagnent toujours d'images, nos affections spirituelles déterminent à chaque fois une modification organique qui influe sur la circulation du sang et le cœur[1]; elle n'exige même pas la perpétuité de l'accord entre le sens et la volonté.

---

(1) Certains le prétendent.

La base du symbolisme réel qui unit le cœur de chair à l'amour de l'homme, c'est qu'il est *naturel* à l'homme d'avoir ses sentiments mêlés à des impressions sensibles. Nous avons conscience d'une correspondance *normale* entre nos émotions inférieures et nos affections supérieures ; et cette conscience nous fait spontanément reconnaître dans le cœur le symbole réel de l'amour.

Dans le CHRIST, l'admirable unité de la nature humaine produit un accord parfait, qui donne, peut-on dire, au symbolisme toute sa valeur.

Mais le symbolisme réel, aussi bien que la correspondance naturelle, s'arrête à l'amour créé. Acte unique, éternel, immuable, d'une volonté toujours paisible et heureuse, l'amour incréé ne produirait que *par miracle* une émotion sensible au cœur ; et comment serait-il symbolisé, au moins immédiatement, par un cœur toujours en mouvement et en mouvement varié[1]?

En d'autres termes, comme nous l'avons montré précédemment par des arguments de raison et d'autorité, le cœur est le symbole réel de l'amour qu'il rend sensible, et qui, à tout le moins, se répercute en lui. Or, l'amour créé, sensible et spirituel, et cet amour seul, a dans le cœur humain du Sauveur des retentissements, est rendu *directement* sensible par le cœur. Donc, le cœur n'est directement le symbole *réel* que de l'amour créé. Même ceux qui font intervenir directement la charité incréée en doivent convenir. C'est d'une autre façon qu'ils peuvent reconnaître dans le Cœur du CHRIST le symbole de cette charité. Ils en appellent, par exemple, à une sorte

(1) Le T. R. P. LE DORÉ (dans sa brochure, p. 68-69), parle d'influences, d'actions réciproques que l'amour créé et l'amour incréé auraient l'un sur l'autre; de répercussions de l'amour créé sur l'incréé. Nous croyons n'avoir pas à insister sur cet anthropomorphisme. Celui-ci est d'ailleurs atténué par les explications, malheureusement peu précises, du livre : p. 251, ss.

d'anthropomorphisme, usité dans la sainte Écriture, qui permet de représenter par un cœur la charité même de Dieu. Mais ce symbolisme imaginaire[1], dont la valeur est complètement indépendante du fait de l'Incarnation, n'a rien de commun avec le symbolisme *réel*, qui fait du Cœur de Jésus et de son amour *un seul objet de culte*[2]. Le cœur de la divinité n'existe que sur la toile, comme une simple image, digne seulement d'honneurs relatifs[3]. On ne peut donc faire de l'amour incréé l'objet direct, immédiat du culte du Sacré Cœur, sans rompre avec la notion traditionnelle de ce culte, ou sans introduire dans l'objet une dualité qui détruit l'unité même de la dévotion.

2. *Arguments d'autorité.* — Le plus léger coup d'œil donné aux passages que nous avons précédemment reproduits, ne montre-t-il pas à l'évidence, que presque tous les auteurs qui ont traité de la dévotion au Sacré Cœur mettent à l'avant-plan un amour qui est l'amour créé? Le chanoine Leroy le concédait lui-même : « Le Cœur de chair est celui qui reçoit le plus directement et immédiatement nos hommages, dans *l'attention du dévôt;* l'amour humain les reçoit avec lui et par lui comme étant son symbole naturel[4] ».

L'Église n'en agit-elle pas de même, quand elle nous attache principalement à ces deux témoignages de l'amour du Christ, la douloureuse Passion et l'Eucharistie, qui en est le mémorial? Ne l'oublions pas : le Christ est dans

---

(1) *Imaginaire*, disons-nous, et non métaphorique : le cœur *symbole*, répétons-le, n'est pas un cœur métaphorique. Quand on substitue, dans le langage, le terme *cœur* au terme *volonté*, alors le mot est employé dans un sens métaphorique, mais le cœur n'est pas pris pour symbole.

(2) Démontré auparavant. Voir art. 4.

(3) Sur le culte de l'*image*. Voir Franzelin, *De Verbo incarnato*, t. II, p. 458.

(4) Revue ecclésiastique de Liège, 1906, p. 147.

sa nature humaine l'instituteur des sacrements. Dès lors, si l'Eucharistie, aussi bien que la Passion, dérive d'une charité créée qui est propre au CHRIST, l'amour du CHRIST auquel nous rapportons l'Eucharistie et la Passion sera avant tout et immédiatement l'amour spécial au CHRIST plutôt que la charité commune aux trois Personnes; l'amour qui arrêtera directement notre attention sera l'amour qui est la cause immédiate et particulière de ces deux grands bienfaits, ce sera l'amour qui les achève et fait pour ainsi dire corps avec eux, plutôt qu'un amour qui en est seulement la cause générale et plus éloignée.

Un regard particulier accordé à la Passion, puis à l'Eucharistie, ne fait que renforcer ces considérations.

L'amour dont la passion est toute pénétrée se présente à nos yeux comme un amour souffrant, un amour sacrifié; un amour où nous lisons l'acceptation volontaire de tous les tourments, un amour où nous puisons la plus grande leçon de courage, de générosité; un amour qui nous ferme la bouche, quand, sous le coup de l'épreuve, notre lâche égoïsme nous porterait à récuser l'héroïque immolation du CHRIST, en objectant la puissance et le bonheur d'un Dieu. Tel est l'amour que le CHRIST nous témoigne dans son humanité : tel est seulement cet amour. La charité incréée est essentiellement bienheureuse.

JÉSUS-CHRIST lui-même, du reste, nous a proposé sa volonté de souffrir comme une obéissance à son Père, comme l'acceptation d'un calice présenté par ce Père divin, auquel, par là même, Il rapportait la charité divine, cause de sa passion rédemptrice.

L'amour du CHRIST que la dévotion au Sacré Cœur met expressément en relation avec l'eucharistie, c'est, d'après les termes mêmes de l'Office[1], l'amour qui institue ce

(1) Caritatem Christi patientis et pro generis humani redemptione morientis, atque *in suae mortis commemoratione* instituentis sacramentum corporis et sanguinis sui (6e leçon).

sacrement en souvenir de sa mort; c'est l'amour que contriste le spectacle de nos ingratitudes. Et c'est, dès lors, l'amour du CHRIST auquel nous devons la Passion[1], l'amour qui seul a vraiment pu être contristé : l'amour de la nature humaine.

Apportons, à l'appui de cette seconde remarque, l'avis d'excellents auteurs. La VIe leçon de l'Office reconnaît dans le Sacré Cœur le symbole de la charité du CHRIST souffrant et instituant la sainte Eucharistie. MARQUÈS[2] en conclut, qu'il n'est là question que de la charité créée. « Le Cœur du CHRIST, dit le P. DE SAN[3], symbolise, à proprement parler, la charité créée, celle surtout qui nous donna la Passion et l'Eucharistie. » Plus expressément encore, le P. NILLES[4] s'exprime comme suit : « De même que le CHRIST a souffert pour nous en tant qu'homme, et qu'Il renouvelle comme tel dans l'eucharistie la mémoire de sa passion, de même la passion et l'eucharistie sont les principales démonstrations de la charité qu'Il nous voue dans sa *nature humaine*. » Parmi les actions qui, dans l'humanité du CHRIST, sont un titre à l'adoration, le cardinal FRANZELIN range l'amour duquel l'Église tient l'aliment spirituel des sacrements[5].

Avec quelle assurance de conviction, le P. RAMIÈRE ne produisait-il pas le même argument, en écrivant ces lignes : Pour se convaincre que l'objet propre de la dévotion est l'amour humain et créé du CHRIST, « il suffit de lire attentivement les paroles mêmes du Sauveur, les écrits de sainte MARGUERITE-MARIE, les décrets des Sou-

---

(1) Le Christ a souffert pour nous en tant qu'homme; et c'est comme tel qu'Il renouvelle la mémoire de sa Passion (MARTORELLI et CASTELLE, *Theses*, etc., n. 115.)

(2) *Defensio cultus*, p. 2, n. 18.

(3) *De Verbo incarnato* (lithographie) c. 21.

(4) *Cor Jesu, divini Redemptoris nostri caritatis symbolum*, p. 56.

(5) *De Verbo incarnato*, p. 467.

verains Pontifes, les formules du Missel et du bréviaire, en un mot, tous les documents où nous devons chercher la pensée de Dieu et de son Église au sujet de cette dévotion. Partout on verra que l'amour proposé aux hommes par le bon Maître, sous le symbole de son Cœur, est l'amour souffrant, l'amour qui s'épuise, l'amour qui partage nos épreuves, qui compatit à nos misères, qui gémit de nos infidélités, l'amour enfin qui transforma la vie du Sauveur en un long martyre, et lui fit endurer à Gethsémani une passion plus cruelle encore que celle dont ses bourreaux furent les instruments. Et n'est-ce pas ce que proclame sensiblement l'image bénie sous laquelle il a plu à ce doux Sauveur de nous présenter son amour, cette image d'un Cœur blessé, surmonté d'une croix, couronné d'épines? »

3. *Les traditions liturgiques.* — Aucune fête en l'honneur du Christ, écrit Benoît XIV, ne se rapporte au Fils comme à la seconde personne de la Sainte Trinité; ces fêtes sont toutes des fêtes du Christ, c'est-à-dire du Dieu fait homme, représentant les grâces singulières et les mystères très profonds que le Verbe incarné a opérés pour le salut du genre humain[1]. Ce texte est bien formel. Dans sa partie négative, il tendrait même à exclure de l'objet de la fête la charité incréée, qui appartient au Fils comme à la seconde Personne de la Sainte Trinité; dans ses expressions positives, il mentionne les grâces et les œuvres de l'adorable humanité du Sauveur. Parmi les mystères très profonds que le Verbe incarné a opérés pour le salut du genre humain, le principal, qui les résume tous comme en leur principe, n'est-ce pas celui de l'amour dont Il nous a aimés dans sa nature humaine?

Le Christ Lui-même ne donne-t-Il pas son martyre

(1) *De Beatificatione et canonizatione*, l. IV, p. 2, c. 30, n. 2.

comme preuve suprême d'amour : « Il n'y a pour personne de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis[1] ? » saint PAUL unit également l'amour et les souffrances de JÉSUS dans sa célèbre exclamation : « Il m'a aimé, et Il s'est livré Lui-même pour moi[2]. »

LÉON XIII, à son tour, dans son encyclique *Divinum illud* sur la dévotion au Saint-Esprit, déclare qu'il n'existe pas de fête en l'honneur du Verbe selon sa seule nature divine ; que les honneurs du CHRIST rejaillissent sur la Trinité. Sans nous attarder à discuter la raison du qualificatif *seule*[3], les premières paroles font, à tout le moins, intervenir toujours la charité créée du CHRIST ; les suivantes lui donnent une importance principale. Car l'honneur rendu principalement à la charité incréée, identifiée avec la nature divine n'aurait pas à rejaillir sur la Trinité : il s'adresserait à la Trinité même, comme le vocatif de l'oraison dominicale, *Notre Père*. Du reste, l'encyclique *Divinum illud* enseigne positivement, que la mission extérieure d'une Personne divine est l'unique raison des honneurs propres qu'elle reçoit. La charité créée mais non la charité incréée, fait partie de la mission extérieure de JÉSUS-CHRIST.

Afin d'en parfaire l'argumentation, rappelons, ici encore, que la dévotion et la fête du Sacré Cœur ont le même objet propre[4].

---

(1) Év. S. Jean. 15, 13. Cf. 10, 15.

(2) Ép. aux Galates, 2, 20.

(3) Dans tout honneur rendu au Christ, la nature divine est toujours honorée, en tant que c'est en elle que subsiste le Verbe. De ce point de vue, les fêtes du Christ honorent toujours sa nature divine. Sans le qualificatif *seule*, le langage du Souverain Pontife eût pu sembler incorrect, même quand il s'agit d'une fête se rapportant directement à la nature humaine, celle de la Passion, par exemple.

(4) NILLES, *De rationibus*, etc., t. I, p. 224. Pour mettre le culte de son cœur en harmonie avec les usages liturgiques, ne suffirait-il

4. *Les révélations, occasion de la fête et du culte public.* Dans ces révélations, Notre-Seigneur apparaissant à la Sainte lui découvre son Cœur véritable et lui dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » Sur les lèvres d'un homme, même d'un Homme-Dieu, qu'est-ce à dire? Voilà ce Cœur qui a palpité par l'effet de mon indicible amour; voilà ce Cœur avec lequel j'ai vraiment tant aimé les hommes. L'amour humain de Notre-Seigneur fait réellement ainsi palpiter son Cœur; à cet amour, mais à cet amour seulement, le Cœur a participé. Et cet amour ne serait pas spécialement et principalement signifié par les paroles du Sauveur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes? » Pour le nier, ne faudrait-il pas comme à plaisir s'écarter du sens naturel?

Et si nous poursuivons les citations de la Sainte, quel cœur nous présente-t-elle? Un cœur qui s'est épuisé en aimant; un cœur qui se plaint, un cœur qui souffre de

---

pas de son objet extérieur, le *Cœur véritable de Jésus*, peu importe, ensuite la nature de l'amour auquel ce Cœur sert de symbole? La fête de ce Cœur symbole ne sera-t elle pas nécessairement une fête du Verbe incarné? M. le professeur Van der Meersch nous a intelligemment fait cette objection (Collationes Brugenses, t. xii (1907), p. 516). Nous l'accordons sans peine : la fête du Cœur vivant pris pour symbole serait une fête de Jésus-Homme; mais ce ne serait plus la fête du Sacré Cœur, correspondant à la dévotion telle qu'elle est reçue dans l'Église. Il ne s'agit pas simplement de fêter ou d'honorer un symbole. Sous le symbole du cœur, les fidèles sont pressés par l'Église de célébrer la charité du Christ (Office, 6e leçon). « Sous le nom et le titre du Cœur de Jésus, il s'agit en réalité de la fête de l'amour de Jésus ». (De Gallifet, *Nouvelles observations*, etc. Observation I, citée dans Nilles, *De rationibus*, t. i, p. 336). L'objet principal du culte, dit le P. Foch, « c'est l'amour que nous porte Notre-Seigneur » (*La vie intérieure*, n. 37). Citons encore le P. Bainvel : « L'objet propre de la dévotion, c'est le cœur et l'amour. » (*La dévotion au Cœur de Jésus*, c. iii, p. 34). Si donc cet amour était uniquement ou principalement l'amour divin de Jésus, la fête deviendrait d'autant une fête de la divinité.

l'ingratitude dont son amour est payé. Cet épuisement, cette plainte, cette souffrance : autant de traits qui ne conviennent qu'à l'amour humain. « Voilà ce Cœur, — tel est le langage que la Sainte prête à Jésus, — voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour, et au lieu de reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes. Mais ce qui m'est encore le plus sensible... » — L'auteur des *Sources de la piété* a-t-il tort d'écrire : « Ce Cœur est un cœur de chair, un cœur d'homme. L'amour qu'il représente est bien au fond l'amour humain, puisqu'il souffre[1]. »

Que dire enfin des textes privés et même des textes semi-officiels, tels le mémoire des évêques de Pologne, n. 37, des objections du promoteur de la Foi, qui font expressément du cœur le siège ou le symbole des affections intérieures du Christ, surtout de son amour pour son Père et pour les hommes; donc d'un amour conçu dans la nature humaine?

5. *La place de la fête dans le cycle des fêtes chrétiennes.* Une série de fêtes successives, depuis la Noël jusqu'à la Fête-Dieu, nous donne à goûter les principaux bienfaits de notre cher Rédempteur. La fête du Sacré Cœur vient couronner ce glorieux cycle des fêtes, et nous offrir l'occasion de les honorer, comme dans un centre commun qui les réunit : l'amour d'où tous dérivent.

Or, puisque la volonté humaine du Christ a voulu chacun de ses bienfaits et les a voulus en aimant, n'est-il pas naturel de les rapporter d'abord à ce centre homogène? Dans les mystères de la vie et de la Passion du Sauveur, écrit Franzelin[2], « l'objet complet du culte,

---

(1) *Les sources de la piété.* Complément à la pratique progressive de la confession et de la direction. 2e partie, 2e étude.

(2) *De Verbo Incarnatio*, p. 458, III.

c'est le Verbe *agissant* et *souffrant* dans son humanité ». N'achèverons-nous pas la pensée du célèbre théologien en ajoutant : « Dans le cœur où nous les réunissons comme dans leur lieu d'origine, l'objet au moins immédiatement principal du culte, c'est le Verbe *aimant* dans son humanité » ?

6. *La raison d'être de la dévotion.* Les écrits de la Sainte en font foi. Par cette dévotion Notre-Seigneur veut secouer la torpeur des fidèles, arracher les hommes à leur indifférence, les retirer de l'abîme du péché. De quelle manière? Par le moyen d'un amour qui les touche, les attendrisse et qu'ils soient capables d'émouvoir à leur tour. En somme, ces révélations du Sacré Cœur contiennent une immense démonstration de miséricorde; et il y retentit un grand appel à la pitié : le plus généreux, le meilleur des sentiments humains.

Or, pour émouvoir notre pitié, que faut-il? Un de nos semblables qui souffre. Et quel amour pouvons-nous toucher? Quel amour avons-nous pu affliger; quel amour pouvons-nous maintenant encore consoler et réjouir? L'amour humain du Verbe incarné.

Supprimez cet amour. Il vous reste un amour infini sans doute, mais dont vous ne pouvez saisir la parfaite immobilité; un amour toujours bienheureux, dont la réalité, en ce qui nous concerne, est toute dans des bienfaits extérieurs à celui qui aime. Notre souffrance même, Dieu, dans sa sainteté infinie, en contemple, en approuve la justice. Il ne saurait y compatir.

Afin de se rendre capable de pitié, Il se fait homme; Il souffre Lui-même, et en souffrant, son cœur s'émeut de commisération. Il souffre tant et par amour pour tous, que toute souffrance de chacun de nous trouve un écho dans son cœur, comme le cœur de chacun de nous doit faire écho à ses souffrances; et que notre souffrance commune avec le Christ disparaît, aux yeux de Dieu, comme souf-

france stérile du coupable pour devenir la souffrance régénératrice des fils de Dieu.

Tel est l'amour que nous devons maintenir à l'avant-plan dans la dévotion au Sacré Cœur. Les réflexions que nous venons d'émettre, celles qu'un peu plus loin nous allons emprunter au P. Ramière justifient pleinement notre insistance. On n'enlève pas à une dévotion sa raison d'être; et on ne saurait la laisser dans l'ombre sans nuire grandement à la dévotion au Sacré Cœur et au bien spirituel des fidèles.

2. *La part de l'amour incréé dans la dévotion au Sacré Cœur.*

Tout en mettant dans l'amour humain et créé du Christ l'objet spécial et propre de la dévotion envers son aimable Cœur, le P. Ramière proclamait que l'amour éternel et divin dont brûle Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était nullement étranger à cette dévotion.

Et il en donnait ensuite ces trois belles raisons.

1. C'est par son Cœur et par l'amour humain de son Cœur que Notre-Seigneur « nous révèle avec le plus d'éclat l'amour infini de Dieu pour les hommes. » L'amour, observe-t-il, a trois aspirations souveraines : « il aspire à donner, à s'unir, à se sacrifier... L'Incarnation du Verbe de Dieu est le suprême triomphe de l'amour, précisément parce que, dans ce mystère, Dieu s'est donné pleinement à nous, s'est uni parfaitement avec nous, s'est entièrement sacrifié pour nous. Mais si, dans la personne du Verbe incarné, nous cherchons le point où la donation a été plus complète, l'union plus intime, le sacrifice plus généreux... ce point culminant du mystère, ce nœud de la divine union, ce théâtre privilégié du grand sacrifice, ce centre plus lumineux, plus ardent du foyer de toute lumière et de toute chaleur, c'est le très aimable Cœur de Jésus. Oui, ce qui nous révèle plus que tout le reste l'ineffable mystère

de l'amour de Dieu, c'est qu'il ait pris un Cœur semblable au nôtre, un Cœur passionné pour notre bonheur, compatissant à nos misères et infiniment désireux de partager avec nous toutes ses richesses[1]. »

2. C'est par son Cœur et par l'amour humain de son Cœur, que Notre-Seigneur nous porte de la façon la plus persuasive à rendre à Dieu amour pour amour. L'amour éternel de Dieu est un idéal trop élevé au-dessus de nos conceptions. Dans le Cœur de Jésus et dans son amour humain, nous trouvons, pour pratiquer le grand précepte de l'amour, un modèle à la fois souverainement parfait et parfaitement accessible : l'idéal descend au niveau de notre nature[2].

3. C'est par le Cœur de Jésus et l'amour humain de ce Cœur, que nous recevons plus abondamment les divines influences de l'amour incréé. La vie divine résulte en nous de l'union du Saint-Esprit avec l'âme; « mais si ce divin Esprit nous est donné, ce n'est que par la communication que nous en fait le Cœur de Jésus... Puisque l'humanité du Sauveur est par rapport aux justes ce qu'est le chef pour les membres et le cep de la vigne pour les sarments, on ne saurait douter que la communication qu'elle leur fait de sa vie et de sa sève ne soit de sa part un acte d'amour, et, par conséquent, le résultat de la libre impulsion de son Cœur... Cette continuelle influence qui, suivant le Concile de Trente, vivifie les âmes justifiées, c'est du Cœur de Jésus qu'elle part; oui, ce sont les pulsations du Cœur de Jésus, les élans de son amour humain qui font couler ce fleuve de grâces dans les veines de son Église, comme les pulsations de notre cœur font ruisseler dans nos membres le sang qui les vivifie[3] ». L'amour divin n'est ainsi nullement étranger à la dévotion au Sacré Cœur:

---

(1) Art. cité, p. 275. 279.
(2) Art. cité, p. 280.
(3) Ibidem, p. 281.

nous L'y découvrons, nous L'y aimons, nous en subissons l'influence.

Ces pensées du P. Ramière ne sont ni contestables ni contestées.

Que l'amour incréé, en tant qu'identifié avec la personne du Verbe, soit nécessairement honoré par les hommages dont la personne du Verbe est le sujet d'attribution : ce second point ne saurait non plus être révoqué en doute[1].

Mais la question se pose de savoir, si la charité incréée de Notre-Seigneur constitue partiellement l'objet spécial de la dévotion au Sacré Cœur.

Question libre : la revue des opinions l'a suffisamment montré ; et, le P. Bainvel le reconnaît, aucun texte officiel n'est décisif pour la trancher[2].

La réponse négative qui est bien celle du P. Ramière[3] ne déroge en rien à la dignité et aux droits de la charité incréée, et n'empêche pas de voir dans le Sacré Cœur « la manifestation vivante de l'amour et de l'amabilité de Dieu Lui-même[4]. »

En limitant à la charité créée l'objet *spécial* de la dévotion au Sacré Cœur, on ne nie pas la charité incréée, commune au Verbe avec le Père et le Saint-Esprit ; on ne la soustrait pas de l'objet complet de nos hommages ; mais on n'y voit pas l'*objet spécial* qui occasionne *immédiatement* ces hommages ; on l'adore et on la bénit dans une manifestation distincte d'elle, moins sublime dans son essence, mais plus proche de nous et plus capable de nous toucher ; on assigne à la dévotion un objet propre,

---

(1) Mais nous ne saurions conclure de là que l'amour divin rentre dans l'objet propre ou spécial de la dévotion.

(2) Ouvrage cité, p. 140.

(3) On remarquera que dans son article, le P. Ramière ne parle jamais de la charité incréée comme appropriée au Christ.

(4) Bainvel, *La Dévotion au Sacré Cœur*, p. 14.

analogue à ceux qui ont donné naissance aux autres dévotions envers le Verbe incarné; on fixe nettement notre regard sur une affliction, une amitié parfaitement compréhensible pour nous, parce qu'elle est de forme humaine, comme sur un bienfait de l'amour créé, bienfait de même ordre, mais supérieur par son universalité à l'exemple, à la libéralité, à la souffrance spéciale que nous contemplons dans les autres dévotions à l'humanité du Sauveur.

Néanmoins, nous préférons ménager à l'amour incréé une place, encore à préciser, dans l'objet même de la dévotion au Sacré Cœur.

Nous nous trouvons ainsi d'accord avec la majorité des auteurs qui se sont posé formellement la question. De plus, nous gardons à un ou à deux actes du Saint-Siège le sens qu'ils paraissent avoir à première vue.

Dans l'Office pour la fête du Sacré Cœur, nous l'avons noté, une strophe de l'hymne des Vêpres mentionne expressément l'Amour Créateur comme cause de l'Incarnation. Un décret de la S. Congrégation des Rites, du 6 février 1675, supprimé il est vrai dans la nouvelle collection authentique, renferme, nous l'avons vu également, dans le culte du Sacré Cœur le rappel symbolique de l'amour par lequel le Fils unique de Dieu a pris la nature humaine.

Enfin, les lois du symbolisme permettent cette extension d'objet. Et c'est là le point capital.

Nous l'avons, en effet, établi plus haut l'objet de la dévotion est formé par le Cœur de Jésus joint à l'amour qu'Il symbolise. Tout revient donc à savoir comment et dans quelle mesure le Cœur véritable de Jésus, symbole de sa charité créée, peut l'être également de la charité incréée.

Le *Cœur véritable de* Jésus, disons-nous. En effet, avec le P. Bainvel, nous tenons pour avéré, qu'il n'y a pas de

dévotion au Sacré Cœur, à proprement parler, là où le cœur de chair n'aurait rien à faire[1].

Nous en conclurons aussitôt que seule cette charité incréée qui est appropriée *au Verbe* peut rentrer dans l'objet de la dévotion au Sacré Cœur. Celle-là seule, effectivement, dont nous pouvons dire en un sens spécial qu'elle est « un amour de Jésus-Christ », peut être spécialement signifiée, symbolisée par le vrai Cœur de Jésus-Christ. A tout autre culte d'amour de Dieu, la dévotion au Sacré Cœur, — c'est encore une expression du P. Bainvel, — servirait tout au plus d'à-propos[2].

Mais, dans ces limites, rien ne s'oppose à un élargissement du symbolisme du Cœur de Jésus. Car, vu l'unité de la Personne, tout amour qui peut, en un vrai sens, s'appeler amour de Jésus-Christ, se trouve, à nos yeux, naturellement représenté par son Cœur.

Quelle charité divine se trouve appropriée au Verbe de Dieu? Celle qui nous a donné Jésus. En effet, comme la nature humaine n'a été donnée qu'au Verbe, il nous est naturel de rapporter spécialement au Verbe l'amour éternel de Dieu qui la Lui a donnée pour nous. Aussi spontanément que nous disons : Le Christ a souffert par amour pour nous, nous ajoutons : par amour pour nous, le Christ s'est fait homme. Ne le chantons-nous pas implicitement dans le Credo de la messe, lorsque donnant dès l'abord au Fils de Dieu le nom de Jésus-Christ, qui ne Lui convient que depuis son Incarnation, nous professons croire en Jésus-Christ qui pour nous, pour notre salut, est descendu du ciel, s'est incarné dans le sein de la Vierge, s'est fait homme, a souffert pour nous, et a été enseveli? Le Christ Lui-même n'a-t-Il pas fait cette appropriation dans ces paroles : « J'ai quitté le sein du

(1) Bainvel, *La Dévotion au Sacré Cœur*, p. 135.
(2) Loco citato.

Père, et je suis venu en ce monde; voilà que je quitte le monde et que je vais vers mon Père[1]? » Nous en arrivons ainsi à honorer dans le Sacré Cœur l'amour incréé, cause de l'Incarnation.

Mais, notons-le bien, nous y parvenons par une extension du symbolisme : fondé d'abord sur une participation véritable du cœur à l'amour humain, il s'applique maintenant à un amour auquel le cœur de chair n'est pas vitalement intéressé.

Faut-il aller plus loin, et admettre encore que, dans tous les bienfaits de la vie et de la Passion du Christ, nous honorons un amour créé et un amour incréé de Notre-Seigneur? Le P. Bainvel le pense. Nous opinons dans un autre sens, tout en n'attribuant à ce point qu'une importance secondaire[2]. Aucun texte de l'Écriture[3], aucun usage ecclésiastique, n'approprie, que nous sachions, à un amour divin de Dieu le Fils ces bienfaits déjà rapportés à son amour humain. Et les fidèles, pour nous servir d'un argument cher au P. Bainvel[4], quand ils célèbrent l'amour auquel nous devons la Passion et

---

(1) Év. S. Jean, 16, 28.

(2) Le distingué professeur en appelle à une charité incréée qui mettrait en branle le Cœur de Jésus. Nous avouons peu saisir cette mise en branle, du moins s'il faut la considérer comme constante, de chaque instant, distincte de la mise en branle initiale. L'Écriture met le Sauveur sous la conduite du Saint-Esprit, plutôt que d'une volonté divine appropriée au Verbe. Et on ne peut pas faire de l'amour humain un simple instrument de l'amour divin.

(3) On ne peut alléguer le texte de la première épître de S. Jean, c. III, v. 16. « *In hoc cognovimus caritatem Dei quoniam ipse posuit animam suam pro nobis.* Nous avons reconnu l'amour de Dieu en ce qu'Il a donné sa vie pour nous. » Même ainsi conçu, le texte peut s'entendre de l'amour humain de Notre-Seigneur. Mais le mot *Dieu* n'appartient qu'à une leçon douteuse de la Vulgate latine. Le texte grec donne simplement : « A ce trait, nous avons connu l'amour, que Lui (le Christ) a donné sa vie pour nous. »

(4) P. 135-137.

l'Eucharistie, n'ont pas conscience d'honorer un double amour du CHRIST.

Nous disons donc finalement : Dans la dévotion au Sacré Cœur, dans cette dévotion tout au moins qui est entrée dans le culte public, l'amour qui forme avec le Cœur de JÉSUS un seul objet de culte, c'est, au sens strict, l'amour humain et créé du Sauveur pour les hommes ; et, en un sens plus large, ce même amour humain et l'amour divin, approprié au Verbe, par lequel « le Verbe s'est fait chair[1]. »

Conclusion, en harmonie parfaite avec les documents du Saint-Siège, déjà énoncée par plusieurs auteurs du siècle dernier, et qui se retrouve dans la formule du Cardinal BILLOT : « Dans le Verbe incarné, le cœur est le symbole de la charité incréée qui fit descendre le Verbe sur la terre et de la charité créée qui se manifesta dès le premier instant et Le mena à la croix[2]. »

Le bienfait de l'Incarnation, mentionné dans un décret de 1675 et dans l'hymne de vêpres de l'Office, est passé sous silence dans la 6e leçon de l'Office, et se trouve également effacé dans le développement du culte. Cette mise au second plan nous montre elle-même que l'amour incréé n'intervient qu'au sens large dans l'objet de la dévotion au Sacré Cœur.

Que dirons-nous de la charité incréée qui s'est manifestée dans la création du monde et de l'Ancien Testament?

Malgré les brillantes synthèses oratoires auxquelles ce thème se prête et a donné lieu, nous devons la traiter de complètement étrangère à la dévotion au Sacré Cœur dont nous nous occupons. La création est d'habitude rapportée à Dieu le Père ; d'après PIE VI[3], la substance de la dévo-

(1) Év. S. Jean, 1, 14.
(2) *De Verbo incarnato*, p. 332.
(3) Lettre du 29 juin à l'évêque de Pistoie.

tion consiste à méditer et à vénérer l'immense charité de notre divin *Rédempteur :* il faut donc nous référer à la *rédemption,* non à la création; le cœur, c'est, selon l'hymne de Laudes, le sanctuaire de l'alliance nouvelle, qui commence avec Jésus-Christ. D'après les révélations de sainte Marguerite-Marie, le cœur que Notre-Seigneur désire manifester aux hommes n'est pas antérieur à son Incarnation; et comment le cœur serait-il, même au sens large, le symbole réel d'un amour dont l'effet est antérieur à son existence? « D'autres y voient (dans le Sacré Cœur) écrit le P. Bainvel[1], tout ce qui a rapport à l'amour, et y retrouvent tout Dieu, Lequel, suivant le disciple bien-aimé, est amour. Mais ceux-là sont portés à perdre contact avec le cœur réel, avec le cœur de chair de Jésus. Or, n'oublions pas que, sans ce contact avec le cœur de chair, il n'y a plus de dévotion au Sacré Cœur. »

3. *Questions subsidiaires.*

1. Quelle place notre dévotion au Sacré Cœur réserve-t-elle à *l'amour de Notre-Seigneur pour son Père?*

Les révélations de sainte Marguerite-Marie qui ont amené l'institution de la fête ne parlent pas de l'amour de Notre-Seigneur pour son Père. Dans les documents du Saint-Siège, cités plus haut, seuls les évêques de Pologne y font une discrète allusion. Nous ne ferons donc pas de cet amour l'*objet direct* de la dévotion au Sacré Cœur. Jésus veut nous toucher par l'amour qu'Il a pour nous. Mais en répondant aux avances de notre doux Sauveur, en accomplissant ses désirs, nous nous trouverons engagés à l'imitation de ses vertus. Et aussitôt nous apparaîtra, brillant du plus vif éclat, cette charité envers son Père, qui était la vertu principale de son Cœur. « Que le monde,

---

(1) *La Dévotion au Sacré Cœur*, p. 163.

disait-Il, connaisse que j'aime mon Père[1]. » Comment les amis de son Cœur n'en seraient-ils pas frappés?

2. Y a-t-il un *hommage*, une *forme de service* que nous devions regarder comme propres à la dévotion au Sacré Cœur?

L'unité d'une dévotion se déduit de son *objet formel*. L'amour du Cœur de Jésus envers les hommes peut être ainsi un principe d'unité. Mais cet amour n'est pas nécessairement une dernière note spécifique; il peut caractériser un genre, sous lequel plusieurs dévotions au Cœur de Jésus viennent se ranger comme autant d'espèces.

Il y a place pour un culte d'adoration; pour un culte d'imitation; pour un culte de filiale et joyeuse reconnaissance; pour un culte de généreuse réparation.

La dévotion au Sacré Cœur que nous a léguée la Sainte est-elle indifférente à ces diverses directions?

La réponse doit être négative. Nous devons reconnaître une tendance immédiate et première, une idée dominante, que les révélations de la Sainte, la Messe *Miserebitur* et l'Office du Sacré Cœur s'accordent à mettre en relief : c'est la compassion et la réparation.

Notre dévotion au Sacré Cœur est un appel constant à l'expiation réparatrice. Mgr d'Hulst la définissait fort bien : *la perpétuité de l'heure sainte*[2].

Cette conclusion n'est guère contestée. Déjà le P. de Gallifet traitait de point essentiel, que l'amour dont le divin Cœur est embrasé soit considéré « comme un amour méprisé et offensé par l'ingratitude des hommes ». De là, ajoute-t-il, naissent en nous « deux sentiments également essentiels à la dévotion, savoir : un amour qui répond au sien, et une douleur qui nous porte à réparer les injures qu'Il souffre de la dureté des hommes[3] ».

---

(1) Év. S. Jean, 14, 33.
(2) *Lettres de direction*, IIe part., p. 74, lettre 50.
(3) L. 1, c. iv, p. 43.

Les postulateurs de 1765 ne parlent pas autrement. « Il faut remarquer que le Sacré Cœur doit être regardé ici sous deux aspects : d'abord comme débordant d'amour pour les hommes..., puis, comme cruellement blessé par l'ingratitude des hommes, accablé d'outrages, et par là digne, non seulement de notre amour, mais aussi de notre compassion[1]. »

Les deux principaux bienfaits dont nous rendons grâces au Sacré Cœur corroborent cet enseignement. La passion et l'eucharistie ne nous apparaissent-elles pas comme les deux mystères, où, d'une part, éclate davantage l'excès d'amour de Jésus-Christ, et où, d'autre part, l'affreuse ingratitude des hommes trouve plus d'occasions de se manifester?

3. Pouvons-nous, sans fiction, honorer l'amour de Jésus comme un amour *souffrant?*

Nous le pouvons, en transportant dans le présent ses souffrances passées. Et ce transport lui-même est légitime. Si nous ne sommes pas contemporains des peines du Cœur de Jésus, nous sommes témoins, hélas! peut-être même auteurs des forfaits qui les ont causées; et nous ne disposons que du moment présent pour accomplir le devoir que nous imposent ces douleurs rapprochées de leur cause. De même que toute la tradition chrétienne appelle tour à tour les générations humaines au Calvaire afin d'y pleurer sur une Passion, une mort et une compassion dont les fruits sont actuels pour chacune d'elles, de même la dévotion au Sacré Cœur nous convie à ressentir dans notre cœur les outrages actuels qui ont affligé le Cœur de Jésus. En passant sur la terre, les hommes ont à prendre attitude vis-à-vis d'un Christ perpétuel dans ses effets et son action sur notre monde visible. Ses mérites et ses douleurs dominent l'espace et le temps. Il convient de les honorer

(1) *Memoriale*, n. 34, 38. Nilles, t. I, p. 117. 120.

non seulement à Jérusalem et du vivant d'Auguste Tibère, mais partout et dans tous les temps.

4. *La portée du culte du Sacré Cœur.* A première vue, l'objet de la dévotion semble s'étendre dans la pratique. De toute part, remarque le P. Bainvel, l'idée vivante de la dévotion déborde la formule ; elle va chercher dans le Cœur de Jésus toute la vie intime du Dieu fait homme, tout l'intérieur de Jésus[1].

Ceux-là même qui bornent expressément à l'amour du Christ envers les hommes l'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur, s'attachent également en pratique, à l'amour du Christ envers son Père. Leur piété s'étend à toutes les vertus et excellences du Cœur de Jésus.

Au culte de *réparation*, que nous disions essentiel, se joint bientôt, de notre côté, le culte de l'admiration et de l'imitation.

Du culte plus attaché au cœur, on passe également à la considération plus directe de la personne de Jésus, du moins de Jésus aimant, dont toute la vie morale est imprégnée d'amour.

L'usage a de la sorte prévalu de s'adresser au Cœur de Jésus comme à sa personne elle-même.

Usage légitime, disent déjà les évêques de Pologne, parce que tout ce qui se termine au cœur se termine à la personne[2].

Faut-il, par conséquent, admettre de véritables extensions d'objet?

Il le faudrait, si ces autres points de vue étaient immédiats et comme parallèles. Il ne le faut pas, s'ils

---

(1) *La Dévotion au Sacré Cœur*, p. 112.

(2) Il importe cependant d'interpréter exactement cette manière de s'énoncer. Ainsi, dans les litanies, nous comprendrons les invocations adressées au Cœur de Jésus, comme si l'on disait : *Jésus qui avez un Cœur*. Et ce Cœur doit être pris au sens propre, comme le cœur véritable qui est en même temps symbole de la charité.

demeurent tributaires du premier, qui garde son rang principal et se trouve régulièrement rappelé.

Les choses se passent-elles différemment dans nos affections humaines? Est-il si rare de voir sur un premier sentiment de reconnaissance ou de commisération, se greffer toute espèce de démonstrations d'estime, d'admiration, d'amitié? Toutes pouvaient naître indépendamment de la gratitude et de la compassion primitive; toutes sont en réalité provoquées, renforcées par celles-ci, rendues par elles plus touchantes; et elles continuent toutes de subir son influence.

De même le saint et noble sentiment de la pitié nous ouvre le Cœur de Jésus; mais cette porte d'entrée nous livre passage dans tout son intérieur.

Cependant, des exercices appropriés, tels que les actes d'amende honorable, les communions réparatrices, nous font constamment ressouvenir de l'idée dominante qui « *informe* » la dévotion au Sacré Cœur.

L'objet ne change pas non plus, parce que l'attention semble plus directement attirée par la personne même de Jésus. Ne l'écrivions-nous pas au début de cette dissertation: nous disons indifféremment que nous honorons spécialement un roi à cause de son cœur, et que nous célébrons la bonté, le cœur de ce roi?

Que le cœur lui-même paraisse peu à peu comme se fondre dans la personne, il n'y a là rien qui doive nous surprendre ou nous déconcerter. Accoutumés à suivre un chemin qui mène à un but, celui-ci retient seul notre attention; on dirait que nous perdons de vue la voie que néanmoins nous continuons à parcourir.

L'objet spécial de la dévotion demeure donc identique, il ne s'étend pas; mais il laisse voir plus en entier son champ d'influence; il ne s'affaiblit pas, mais la facilité de son action nous rend celle-ci moins sensible.

Tout en précisant l'objet propre de la dévotion, nous

pouvons, dans les exercices pratiques, mettre en relief l'amour du CHRIST pour son Père, pour sa Mère, pour l'Église ; et l'amour qu'excite la dévotion au Sacré Cœur, loin d'être un simple amour d'espérance, devient bien vite la charité la plus pure et la plus élevée.

Écoutons là-dessus le P. DE FRANCIOSI : « C'est par son Cœur et par l'amour humain de son Cœur, que JÉSUS remplit de la manière la plus parfaite les trois fonctions de nous révéler l'amour infini de Dieu pour les hommes, de nous apprendre toutes les vertus qui se résument dans cet amour, et de nous communiquer la vie divine ; c'est par là surtout qu'Il est pour nous, la voie, la vérité et la vie. De la sorte, le culte de l'amour humain dont Il brûle, aura pour conséquence infaillible la possession plus parfaite du divin amour. Et de même, si son amour pour nous est l'objet spécial du culte qu'Il désire voir rendre à son Cœur, la communication de *son amour pour son Père* est le fruit principal que ce culte doit produire dans nos cœurs. »

5. *Diverses dévotions* au Sacré Cœur de JÉSUS.

Dès l'abord nous avons observé, que bien des routes excellentes peuvent nous frayer l'accès au Cœur de JÉSUS, et que la dévotion au Sacré Cœur peut revêtir des significations diverses. Des travaux aussi intéressants qu'utiles passent en revue les personnages vertueux et les saints dont la piété s'est fixée sur le Sacré Cœur. L'on fait ainsi l'histoire du culte du Sacré Cœur, plutôt que celle de notre dévotion.

Assurément, toute institution est préparée dans des créations précédentes : il n'est pas d'Ordre religieux qui ne soit pas comme esquissé avant de naître. Néanmoins l'histoire de chaque Ordre ne remonte pas au-delà de sa fondation. De même, les conceptions de sainte MARGUERITE-MARIE se ressentent de dévotions précédentes ; nous ne chercherons pas cependant à faire remonter plus haut qu'elle dans l'antiquité, une dévotion que Notre-Seigneur

nous présente « comme un dernier effort de son amour, qui voulait favoriser les chrétiens en ces derniers siècles[1] ».

Ou, si l'on aime mieux, nous rangerons dans une sorte de préhistoire les hommages enflammés rendus auparavant à l'amour ou au Cœur de Jésus.

Il est également vrai que les fondements de la dévotion sont révélés avec le christianisme; et nous pouvons dire que dès la dernière Cène, elle a sa raison d'être. Dès lors l'amour excessif de Notre-Seigneur ne se trouve-t-il pas aux prises avec l'oubli et la plus noire ingratitude? Mais toute préparée qu'elle paraisse, elle demeure comme cachée dans le sein de Dieu, jusqu'au moment où Jésus, par la voix d'une humble religieuse, propose « aux chrétiens un objet et un moyen si propre pour les engager à L'aimer[2] ».

Nous sommes à même maintenant de nous représenter plus exactement la variété de formes que peut prendre la dévotion qui gardera le nom commun de dévotion au Cœur de Jésus.

Tout en conservant au *Cœur de Jésus* sa signification propre, on peut tendre immédiatement à l'adoration, à la glorification, à l'imitation du Cœur de Jésus, comme à l'amour réparateur : ces tendances distingueront autant de dévotions du Cœur de Jésus.

La signification qu'on attachera au mot Cœur, si elle varie, diversifiera davantage encore les dévotions au Sacré Cœur. Suivant, en effet, que vous le prenez au sens littéral ou au sens métaphorique, vous changez l'objet matériel de la dévotion et par conséquent la dévotion elle-même[3].

---

(1) *Vie et Œuvres*, II, 275.

(2) *Vie et Œuvres*, II, 275.

(3) La dévotion au Cœur de Jésus, telle que l'entend le B. Eudes, est beaucoup plus étendue d'objet; la signification du mot *cœur* y

L'on peut, par la voie ascendante, monter du Cœur de Jésus au cœur de Dieu, s'attacher à un Dieu visible[1] pour être entraîné à l'amour des choses invisibles ; et l'on peut aussi de l'amour de Dieu, du Cœur de Dieu, descendre au Cœur de Jésus. L'on rapporte alors toute l'œuvre de Dieu à son amour ; et on reconnaît dans le Sacré Cœur la plus sublime expression, la plus parfaite image de cet amour. L'amour du Cœur de Jésus n'est alors qu'un des bienfaits de l'amour de Dieu[2].

ARTICLE VI

Coup d'œil d'ensemble.

Résumé. L'objet complet de la dévotion au Sacré Cœur, c'est-à-dire, la Personne honorée avec la raison particulière des hommages qui Lui sont rendus, c'est le Dieu-Verbe fait homme, nous montrant dans son Cœur blessé un amour dévoué jusqu'à la mort et payé d'une noire ingratitude : cette ingratitude L'afflige profondément ; et Il demande d'être consolé par un amour réparateur.

L'objet *spécial* de la dévotion, c'est le Cœur du Christ, avec la charité qu'Il symbolise.

Ce Cœur symbolise au sens strict l'amour qui seul peut être affligé et seul consolé : l'amour créé et humain. Mais amour humain d'un Dieu, cet amour est adorable et de valeur strictement infinie.

Et cet amour est considéré dans deux grands bienfaits : la passion, surtout la passion intérieure de Notre-Seigneur et la sainte Eucharistie.

---

est également moins précise, puisqu'il parle de trois cœurs de Jésus qui ne sont qu'un cœur : « le Cœur divin, le Cœur spirituel, le très saint Cœur de son corps déifié ». Voir Bainvel, p. 399.

(1) Préface de la Nativité.

(2) Sainte Thérèse adopte cette marche dans une lettre à l'évêque d'Osma (éd. Poussielgue, 1900. l. 361[a]).

Outre cette charitée créée, le Cœur symbolise également, dans un sens plus large, la charité incréée qui fit descendre le Verbe sur la terre.

L'amour symbolisé par le Cœur de Jésus démontre à son tour la charité incréée commune au Père, au Fils et au Saint-Esprit, à laquelle, par le culte du Sacré Cœur nous rendons finalement hommage.

Sublimes sont les démonstrations d'amour contenues dans la croix et l'eucharistie; plus sublime, la charité qui les inspire. Et quand cette charité est conçue à la façon humaine et qu'elle se trouve d'autre part divinisée par la personne qui porte en elle le foyer, ces inspirations créées d'un Dieu ont des attraits irrésistibles pour nous emporter jusqu'à Dieu et à son amour infini. Le Cœur du Christ est le gage suprême de l'amour éternel de Dieu.

Telle est la dévotion au Sacré Cœur. Saint Paul en a donné la formule quand il a dit : « Il m'a aimé et Il s'est livré Lui-même[1] ». C'est sur cet amour que la dévotion au Sacré Cœur appelle notre pensée et notre reconnaissance.

Reconnaissance ! Hélas ! je regarde autour de moi : quel triste spectacle d'ingratitude ! Et l'appel à l'amour devient l'appel à la compassion affectueuse et expiatoire.

Expiation dont l'idée peut remplir notre vie, dicter nos sentiments, animer tous nos actes. Notre-Seigneur nous en a demandé trois manifestations spéciales : La Fête du Sacré Cœur; l'adoration du jeudi au vendredi; la communion réparatrice.

Ce sont là les éléments que l'analyse découvre dans la dévotion officielle de l'Église, qui est aussi la dévotion contemporaine au Sacré Cœur. Elle existait avec ces caractères, quand mourut la Sainte. Nous nous sommes efforcés de maintenir cette conception, que le P. Bainvel

---

(1) Ép. aux Galates, 2, 20.

déclare à bon droit « très précise et très large[1] ». Très précise, pour émouvoir et nettement orienter vers le grand but de l'amour réciproque et réparateur ; très large aussi, au point de nous conduire dans tout l'intérieur du Sauveur, et d'englober logiquement l'imitation et toutes les formes d'hommages ; bref, au point de donner tout l'homme à tout Jésus.

Diffusion de la dévotion. Dieu Lui-même qui conduit les événements et prend à cœur l'exaltation d'un Fils humilié et devenu obéissant jusqu'à la mort[2], atteste les richesses de la dévotion par l'admirable diffusion d'un culte contredit, combattu et calomnié.

La grande apparition date de 1675. Dès 1726, les suppliques adressées au Pape par des rois, des évêques, l'Institut des Visitandines, témoignent d'un essor déjà universel. Moins de cent ans après les révélations, la requête des évêques polonais, qui va aboutir le 25 janvier 1765 à l'institution de la fête du Sacré Cœur, peut signaler près de onze mille confréries érigées dans les diverses parties du monde ; invoquer les approbations des évêques, l'accord des Ordres religieux, la propagation de la dévotion parmi le peuple de tous les pays. Pie IX, en 1856, étend la fête à l'Église universelle.

Au second centenaire de la grande apparition, 525 évêques supplient le Pape de l'Immaculée Conception de consacrer au Sacré Cœur la ville de Rome et le monde ; de faire prononcer cette consécration dans tout l'univers ; et d'en prescrire le renouvellement annuel. Pie IX se contente pour lors d'approuver une formule de consécration, et d'encourager à la réciter, par une exhortation et des indulgences. L'élan spontané des fidèles réalise une manifestation des plus grandioses que l'histoire ait enre-

(1) *La Dévotion au Sacré Cœur*, p. 433.
(2) Ép. aux Philipp., 2, 8.

gistrées. Le 16 juin 1875 fut, pour le Sacré Cœur, un jour d'inoubliable triomphe.

Nous fera-t-on grief, de rappeler ici que, déjà quelques années auparavant, le 8 décembre 1868, la Belgique s'était, à la voix de ses évêques, spécialement consacrée au Sacré Cœur, et qu'à l'issue de la grande guerre, après cinquante ans révolus, elle a, en présence de son Roi, renouvelé cet acte dans l'enthousiasme confiant de la victoire?

Cependant, à la fin du XIXe siècle, le 25 mai 1899, par son encyclique *Annum sacrum*, Léon XIII, voulant porter à leur comble les honneurs rendus au Cœur de Jésus, enjoignit pour le 11 juin la consécration au Sacré Cœur, non pas seulement du monde catholique, mais du genre humain tout entier. Le successeur de saint Pierre, parlant à la face du globe habité, proclame cette royauté universelle du Christ que, sous les huées des Juifs, le Christ s'était reconnue devant Pilate, et dont la réalisation forme actuellement la suprême espérance des cieux actuels et de la terre présente.

Un peu auparavant, le Saint-Siège, par l'organe de la S. Congrégation des Rites, avait officiellement approuvé les litanies du Sacré Cœur.

Le 8 août 1906, Pie X accorda à la célébration du mois du Sacré Cœur de précieuses indulgences, parmi lesquelles une plénière *toties quoties*, analogue à celle de la Portioncule.

Enfin, par un décret du 22 août 1906, le même Pape ordonna que, chaque année, dans toutes les églises paroissiales, et toutes les autres où la fête du Sacré Cœur se célèbre, on renouvellerait la consécration du genre humain.

Et après le déchaînement d'une guerre mondiale, il fut donné à la piété de Benoit XV, de canoniser sainte Marguerite-Marie, et de promouvoir la consécration des familles au Cœur du Prince de la paix.

Tous les vœux formulés en 1875 étaient accomplis et même dépassés, à l'exception d'un seul, qui tendait à l'élévation de la fête au rite double de première classe avec *octave* comme fête patronale de toute l'Église[1].

Voyant ainsi flotter partout la bannière du Sacré Cœur, Léon XIII faisait retentir par le monde ce cri d'émerveillement et d'espérance : « Voici qu'aujourd'hui s'offre à tous les regards un autre signe, un autre présage divin : le Cœur de Jésus, surmonté de la croix, brillant d'un radieux éclat parmi les flammes qui l'entourent. C'est en Lui que doivent se placer toutes les espérances ; c'est de Lui qu'il faut demander et attendre le salut. »

Cette conduite providentielle suffit bien à nous remplir de confiance, à nous mettre sous les yeux le prix inestimable de la dévotion, pour chaque âme en particulier, comme pour l'avenir de l'Église et du monde.

Mais la divine bonté se complaît à nous voir humblement rechercher les raisons intimes de ses décrets infiniment sages.

Efforçons-nous donc de comprendre la valeur insigne de la dévotion au Sacré Cœur ; d'en mettre en relief l'excellence, les avantages et l'opportunité.

L'excellence. Par sa portée, elle s'étend à tous les mystères de la Foi, à la sainte Trinité, dont elle nous rappelle les trois personnes, l'amour immanent et les œuvres extérieures ; à l'Incarnation, dont elle médite le principe et le terme : un Dieu fait homme ; au dogme du péché, dont elle suit l'œuvre fatale dans le cœur de l'Agneau qui va l'effacer ; à celui de la rédemption par la croix, dont elle contemple le drame dans l'âme du Prêtre-Victime ; au mystère de l'Eucharistie, autour duquel elle se concentre, et par lui à tous les sacrements ; aux mys-

(1) Elle est actuellement de rite double de première classe, mais sans octave.

tères de la grâce en nous, dont elle nous découvre la source. Déjà Bossuet avait écrit : « En ce Cœur (de Jésus) est l'abrégé de tous les mystères du christianisme : mystères de charité dont l'origine est au cœur ; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour ; toutes les palpitations, tous les battements de ce Cœur, c'est la charité qui les produit[1] ».

Qu'est-ce que le vrai christianisme ? C'est la religion de Jésus, c'est la religion de l'amour. Le culte du Sacré Cœur nous dit sans cesse Jésus et amour. On peut donc y voir le résumé et comme l'essence même de la religion chrétienne.

De plus en plus, dans l'Église catholique, le culte du Sacré Cœur est la forme qu'adopte le culte de Jésus-Christ. Et comme l'amour cherche mille manières de se prouver, la dévotion au Sacré Cœur s'ingénie à donner davantage les hommes à Jésus. Et avec quel succès ! En 1882, un jeune religieux émet l'idée d'une consécration des familles au Sacré Cœur. Dès 1889, plus de deux millions de familles s'étaient vouées au Cœur de Jésus !

Aux yeux et dans l'âme des fidèles, le Sacré Cœur et Jésus-Christ tendent à se confondre. Léon XIII a pu déclarer que la dévotion au Sacré Cœur était une note de la vraie Église : elle sert à la distinguer des Eglises séparées et des sectes.

Avantages de la dévotion. Voyons ensuite combien ce culte si excellent seconde le plan divin de la révélation progressive du Verbe envoyé par le Père. Jésus-Christ doit être prêché d'abord aux Juifs comme le Messie attendu. Bientôt il s'agit d'en faire adorer partout la divinité. Mais celle-ci risque d'éclipser la nature humaine. On ne peut méconnaître l'infinie grandeur de Dieu : on doutera des prodiges de sa miséricorde. Que d'hérésies et

(1) *Panégyrique de S. Jean, apôtre*, 3e point.

d'erreurs autour de la double nature subsistant dans la seule personne du CHRIST! Quand la vérité a prévalu, que les dogmes ont été proclamés, il faut encore en vivre et faire vivre. Il faut faire valoir JÉSUS-CHRIST dans la société et dans l'âme chrétienne.

Que remarquons-nous? Après peu de siècles de christianisme, un oubli pratique de JÉSUS-CHRIST, et comme un retour à la piété rigide de l'Ancien Testament. Dans le haut moyen-âge, le saint sacrement se voit relégué dans un coin perdu du temple : on ne vient pas l'adorer, on ne s'en nourrit guère. JULIENNE DE CORNILLON précède alors sainte MARGUERITE-MARIE. Elle est chargée d'obtenir la Fête-Dieu. Et le grand docteur saint THOMAS se fait le chantre du Dieu de l'autel.

Le protestantisme compromet ensuite l'œuvre de restauration. Au sein même du catholicisme, une réaction rigoriste retourne à l'esprit de la loi antique.

On dirait que le démon pousse l'homme à refuser les honneurs dus à l'humanité du Verbe. Forcé par l'évidence, le croyant protestant ou janséniste se résigne à adorer la divinité; il lui répugne d'adorer un homme; il en coûte plus encore à son orgueil de se servir de cet homme et de passer par les moyens de sanctification que sont les sacrements.

Tout en achevant de nous faire connaître JÉSUS-CHRIST, et en nous ménageant l'entrée dans le sanctuaire intétérieur de son âme, la dévotion nous pousse par la communion fréquente, à puiser dans les sacrements l'eau vive qui jaillit jusque dans la vie éternelle. Elle fut l'éloquente réponse de la piété vraiment catholique à ces écoles suspectes ou hérétiques qui insistaient sur les sévérités du Juge jusqu'à mettre en oubli la bonté du Sauveur.

Ecoutez ce jugement d'un livre dédié tout entier à la glorification du CHRIST. « L'Église catholique affirmant avec beaucoup de force et sans concession aucune le dogme de la divinité « métaphysique » du Fils de Dieu,

l'on dit parfois qu'un des périls dont elle doit le plus soigneusement se garder, c'est le péril du docétisme... Pratiquement, puisque la réalité de la nature humaine du Sauveur est dogmatiquement fixée depuis Chalcédoine, ce qu'on devra craindre c'est de ne pas prendre assez à la lettre, de ne pas « réaliser » selon leur pleine valeur les enseignements de l'Écriture touchant les faiblesses qu'Il a prises pour nous. Or, il est incontestable, que la dévotion au Sacré Cœur a puissamment agi dans ce sens antidocétiste ; elle a conservé ou réveillé chez les catholiques une puissante idée de Jésus Homme, de Jésus faible, de Jésus souffrant. On peut méditer la crucifixion de la chair du Christ et rester, pour ainsi dire, docète par l'âme, parce qu'on n'entre pas dans le mystère de la passion de son cœur. Marguerite-Marie et ses disciples n'ont pas de plus chère contemplation que celle des douleurs intérieures du Maître, et non seulement de son épouvante et de son ennui, mais encore de son inexplicable contrariété à Dieu, lorsqu'Il est devant Lui, froissé, opprimé, abîmé dans sa juste fureur, chargé des péchés des hommes. Ainsi cette dévotion récente, qu'on a accusée d'amollir et de féminiser le christianisme, ramène aux mystères les plus forts du Nouveau Testament, ceux de l'expiation du péché par les souffrances de l'Homme-Dieu. Rien, sans doute, depuis deux siècles, n'a tant contribué à exciter dans les cercles pieux l'intelligence et l'amour de l'humanité du Sauveur. Notez qu'ici l'amour de Jésus est présenté dans un *symbole* parfaitement compréhensible, et donc sous une forme vraiment populaire... Olier, Bérulle, Condren, ont eu une grande intelligence et un grand goût du Verbe fait chair, du mystère de son abaissement. Mais ils ne le mettent pas à la portée du peuple comme Marguerite-Marie[1]. »

---

(1) *Christus*, p. 931. 932, Art. des PP. Brou et Rousselot.

Opportunité de la dévotion. Les lignes que nous venons de citer insinuent des avantages qui nous convainquent également de l'opportunité spéciale et croissante de la dévotion au Sacré Cœur.

Observons l'évolution des tendances sociales. Les hommes résistent de plus en plus à la contrainte, à l'autorité, à l'inégalité. Moins accessibles à la terreur, ils prétendent être amenés au devoir par des motifs plus nobles que la crainte ou l'intérêt. La vertu désintéressée les séduit, les éblouit. Ils refusent aussi de croire le Maître sur parole ; ils veulent raisonner par eux-mêmes, être strictement persuadés.

La distinction des classes sociales les révolte quand elle ne s'explique pas par le bienfait. Un égoïsme plébéien exclusif s'oppose à l'égoïsme jouisseur des plus riches. Et comme il est celui du grand nombre, que n'avons-nous pas, dans notre monde contemporain, à redouter de ses excès?

Comparez maintenant à ces tendances, l'influence de la dévotion au Sacré Cœur. Elle veut entraîner les hommes, non pas par la crainte, mais par l'amour. Elle en appelle au sentiment le plus pur du cœur humain : la compassion, la pitié.

Elle met ensuite Jésus-Christ à la portée du peuple. L'amour de Dieu ne nous touche que lorsque nous lui donnons les traits de l'amour humain. Mais ce serait pure fiction, sans le Cœur de Jésus-Christ. Or, le goût des fictions semble passé. On réclame du réel. Le peuple auquel vous prêchez l'amour de Dieu, la sympathie qu'Il nous porte, la peine que Lui causent nos offenses, le plaisir qu'Il ressent à nous voir vertueux, nous demandera : Dieu a-t-il un corps, pour sentir comme nous? Et sur notre réponse forcément négative, il conclura avec la hardiesse de ce temps : Ces sentiments sont donc imaginaires comme le corps lui-même ; cet amour de Dieu, je ne le saisis pas.

Maintenant, n'hésitons pas, en parlant ou en écrivant,

à rapprocher du peuple JÉSUS-CHRIST et son amour. « C'est comme Dieu fait homme qu'il montre sa bonté et conquiert l'amour. Or, comme nous devons Le servir et nous attacher à Lui bien plus par amour que par crainte, n'oublions pas sans doute qu'Il est Dieu, mais fixons tout particulièrement nos regards sur sa très aimable humanité [1]. » N'est-ce pas entrer dans les desseins de Notre-Seigneur Lui-même, qui a voulu nous attirer à son Cœur, pour nous rendre plus sensibles la délicatesse et l'immensité de son amour? Mettons donc clairement sous les yeux des fidèles, un cœur qui bat réellement, qui éprouve des émotions semblables à celles qu'ils éprouvent eux-mêmes dans leurs meilleurs moments; qui, s'il ne peut plus souffrir, peut vraiment encore être consolé par eux, jouir de leur affection [2]; un cœur plus sensible que n'importe quel autre cœur aux influences de tous les sentiments de l'âme; un cœur qui aime les hommes à l'excès, d'un amour de même forme que celui dont ils peuvent le payer de retour. Identifiée avec la nature divine, la charité est trop au-dessus de toute conception, pour aisément nous émouvoir. Humaine dans sa forme, divine dans la personne qui la possède, elle est digne de tout hommage et très capable de nous toucher. L'amour du Cœur de JÉSUS, comme JÉSUS-CHRIST tout entier, est alors la voie excellente, indispensable, encore humaine et déjà divine, qui nous élève au Père, c'est-à-dire à l'adorable Trinité. Nous honorons le Cœur vivant de JÉSUS, pour y trouver l'amour qu'il symbolise et nous élever par ce dernier jusqu'à l'amour de la sainte Trinité,

---

(1) RAMIÈRE, *Messager*, t. XIV (1868), p. 277.

(2) En écrivant ces lignes, nous revivons l'impression que cette simple remarque fit sur un prêtre adonné au saint ministère, le regretté P. J. B. PAQUET. « Nous pouvons causer vraiment de la joie à Notre-Seigneur! Quelle découverte! Que de fruits j'en attends! Quelle ressource pour toucher les cœurs! »

dont cet amour lui-même est un suprême bienfait.

A l'école du même Maître, venu pour servir et non pour être servi, ceux qui dominent les autres, les privilégiés d'ici-bas, apprendront à être riches ou puissants comme Lui l'était; ils apprécieront le bonheur de se dévouer plus que celui de faire étalage de faste ou de puissance; et les humbles, à leur tour, rapprochés de ce Cœur, réapprendront à aimer.

L'ère de la paix sociale sera, de la sorte, inaugurée. Et pourquoi pas celle de la paix internationale?

Depuis avril 1904, au sommet des Andes, entre le Chili et la République Argentine, se dresse une statue monumentale du Christ Rédempteur. Elle s'y dresse pour rappeler et confirmer à jamais le baiser de réconciliation définitive que les deux peuples voisins, trop longtemps rivaux ennemis, se sont donné là, tandis qu'on immolait l'hostie pacifique[1]. N'est-ce pas pour nous un symbole instructif et réconfortant? Ne nous enseigne-t-il pas, ne nous laisse-t-il pas entrevoir de quelle manière le monde moderne réalisera enfin ses longues aspirations vers une paix stable, fondée sur l'amitié universelle, sur la fraternité des hommes et des nations? Recueillons ces annonces presque prophétiques de Léon XIII : « L'on s'est égaré, il faut reprendre la voie; les ténèbres se sont épaissies dans les intelligences; il faut que la lumière de la vérité dissipe cette obscurité; la mort nous envahit; il faut s'attacher à la vie. Alors enfin, il sera loisible de guérir tant de blessures; alors le droit refleurira; on pourra espérer lui voir reprendre son ancienne autorité; la paix sera rétablie avec ses charmes, ses avantages; le glaive, les armes tomberont des mains, lorsque tous accepteront avec joie l'empire du Christ, lorsque tous Lui obéiront

(1) Jorge Fernandez Pradel. *Le Chili après cent ans d'indépendance*. Paris, 1912, p. 44.

et que « toute langue confessera que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est dans la gloire de son Père. (Ép. aux Philipp. 2, 11)[1]. »

La plus grande erreur qui de nos jours s'oppose à la Foi, l'erreur panthéiste, attire les esprits à contempler, à sonder l'immense Nature, tous les côtés apparents du grand Tout impersonnel dont ils font partie.

Ils en chantent les merveilles, et trouvent parfois des accents magnifiques pour en célébrer la beauté et la grandeur. Mais, au bout de leurs louanges, un besoin de leur cœur les laisse pleins d'angoisse. Au soir de leur existence, ils n'aperçoivent comme TAINE, qu'une belle déesse, qui n'a l'air ni bon ni méchant, et qui, de sa robe traînante, balaye et renverse en passant les frêles édifices de leurs vies[2]. Et ce cri leur échappe :

« Dis-moi, Nature, ô toi, notre éternelle mère,

. . . . . .

» Dis, n'as-tu rien pour nous d'affectueux, de tendre?
» Tu sembles une mère et n'en as pas l'accent :
» ..... Nul cœur ne bat-il donc dans ton immensité?

. . . . . .

» Nous vois-tu seulement? Sais-tu que sur la terre
» Il est un être étrange auquel vivre et jouir
» Ne suffiront jamais, qui veut aussi comprendre;
» Dont l'âme a tressailli d'un immense désir;
» Dont le cœur veut aimer et qui cherche à te tendre
» Ses deux bras, tout surpris de ne point te trouver[3]. »

Eh bien! Dieu, le vrai Dieu, a mis ce désir dans nos cœurs pour y répondre. Il s'est formé un cœur humain;

---

(1) Lettre encyclique du 25 mai 1899 sur la consécration du genre humain au Sacré Cœur.

(2) Entretien de TAINE malade avec Mgr D'HULST. Voy. BAUDRILLART, *Vie de Mgr d'Hulst*, t. II, p. 504.

(3) GUYAU. *Vers d'un philosophe*. Paris, 1906.

Il lui a donné les proportions du monde, pour qu'elles deviennent celles de son amour divin. La philosophie distingue une nature naturée, passive, faite ; et une autre nature naturante, agissante : le Verbe de Dieu.

Ce Verbe s'est fait chair afin d'aimer tout ce qu'il a fait.

Hommes, ne vous plaignez jamais d'être délaissés : vous savez vers qui tendre les bras, à qui donner votre cœur.

Nous est-il permis, à cette place, de formuler humblement un vœu que nous estimons utile aux progrès de notre chère dévotion au Sacré Cœur?

Gardons-la précise et concrète, et dirigeons-la vers l'eucharistie.

Gardons-la précise, simple, éloignée de tout raffinement, pour qu'elle demeure à la portée de tous et continue d'émouvoir les fibres sensibles de nos âmes. Le vague, qui semblerait l'agrandir, pourrait la perdre.

Destinée, non pas seulement à une élite intellectuelle, mais au peuple catholique tout entier, elle doit garder les propriétés d'une dévotion vraiment populaire. Il est superflu de faire observer combien cette considération du sujet de la dévotion nous invite à mettre en évidence l'amour humain de Notre-Seigneur, et tout ce qui ménage à nos facultés supérieures le concours de notre sensibilité.

Rendons la dévotion au Sacré Cœur de plus en plus eucharistique : c'est dans l'eucharistie que Jésus habite réellement parmi nous avec son Cœur débordant d'amour ; tournons les regards des hommes vers le tabernacle beaucoup plus que vers une image : l'image ne vit pas ; Jésus vit sur l'autel. C'est sur l'autel qu'il est apparu à la Sainte ; c'est de là qu'Il vient se donner à nous en nourriture, avec une prodigalité de nature à nous bouleverser, si nous n'étions rassurés par les invitations pressantes de son Vicaire, le Souverain Pontife romain.

Tout ce que nous avons à apprendre dans la vie se

résume à recevoir la vie du CHRIST; à la développer en nous : craindre Dieu et observer ses commandements, c'est là le tout de l'homme[1]; et le tout du chrétien, c'est de communier à JÉSUS-CHRIST.

ARTICLE VII

De la dévotion au Saint-Sacrement de l'autel rapprochée de la dévotion au Sacré Cœur[2].

La dévotion au Saint-Sacrement, dont notre plan nous amène à donner un court aperçu, honore *directement* le corps de JÉSUS-CHRIST, comme en témoigne le nom latin de la fête, *Solennité du Corps du Seigneur*. Dans la sainte Eucharistie, le corps se trouve seul présent en vertu des paroles; l'âme et la divinité s'y trouvent par concomitance, et comme inséparables du corps glorieux du Sauveur.

Grâce à ce sacrement, JÉSUS est *présent* parmi nous; *s'immole* pour nous; et son corps devient la *nourriture* spirituelle de nos âmes, le gage de notre immortalité. Ce triple bienfait de la *présence*, de l'*immolation* et de la *donation en nourriture*, constitue la raison spéciale des honneurs que nous y rendons au CHRIST.

A ces motifs, directement puisés dans la considération d'une munificence infinie, s'ajoutent ceux que suggère la vue de notre ingratitude envers l'auteur de ces bienfaits suréminents.

Si nous rapprochons cette dévotion de la dévotion au Sacré Cœur, nous trouvons que, d'une part, la dévotion au Saint-Sacrement honore le corps tout entier, dont la

---

(1) Eccl. 12, 13.

(2) Voir là dessus le sermon de BOURDALOUE, que signale déjà le P. DE GALLIFET, dans son ouvrage sur le Sacré Cœur.

dévotion au Sacré Cœur honore une partie ; que, d'autre part, la présence réelle, l'immolation, la donation célébrées dans le culte du Saint-Sacrement constituent ensemble l'un des deux grands bienfaits que la dévotion au Sacré Cœur rapporte à l'amour de Jésus-Christ. Même l'autre bienfait, la Passion, n'est pas étranger à la dévotion au Saint-Sacrement ; car ce sacrement est le mémorial de la passion du Sauveur : l'heure de son institution la rappelle ; il se parfait au cours du sacrifice qui continue celui de la croix ; il fut symbolisé par le sang qui s'échappa du côté ouvert de Notre-Seigneur ; et la séparation mystique du corps et du sang du Sauveur sur nos autels, représente la passion et la mort du Christ.

On comprend donc que l'on ait hésité et varié sur la question de savoir si l'objet des deux dévotions était assez distinct pour admettre la mémoire simultanée de l'une et de l'autre dans l'office et la messe. La solution négative a prévalu. Aux yeux de la Sacrée Congrégation des Rites, dans le Saint-Sacrement et dans le Sacré Cœur, non seulement nous honorons la même personne, mais encore nous célébrons le même mystère. Voilà pourquoi toute commémoraison du Saint-Sacrement est exclue de la messe du Sacré Cœur et inversement[1].

---

(1) *Collectio Decretorum authenticorum*, n. 3924, décret du 3 juillet 1896, ad IV. Est-ce nous tromper que de voir les idées émises au cours de ce travail confirmées par cette direction, qui contredit plusieurs auteurs et des avis précédents? La Congrégation des Rites, en tranchant de la sorte la question des commémoraisons, s'en tient à l'objet de la fête tel qu'il est décrit dans la vie leçon de l'office; et nous n'avions pas tort de chercher là surtout la pensée actuelle du Saint-Siège. C'est à la condition de voir dans le culte du Sacré Cœur le culte de la charité du Christ souffrant et instituant la sainte Eucharistie en mémoire même de sa mort, que l'on peut considérer, comme quasi identiques d'objet, la fête du Cœur véritable, symbole de cette charité, et la fête du sacrement qui est le mémorial de la Passion.

Que si l'on demandait pourquoi, la veille de la fête du Sacré Cœur, les vêpres sont de l'octave du Saint-Sacrement plutôt que de la fête du lendemain, la réponse la plus simple et la meilleure nous paraît être celle-ci : la fête du Saint-Sacrement est primaire et privilégiée, tandis que la fête du Sacré Cœur est une fête secondaire de Notre-Seigneur[1].

Dès l'origine, du reste, la fête du Sacré Cœur a été regardée comme une prolongation de la Fête-Dieu ; et la date en est intentionnellement placée après l'octave de cette solennité, afin de porter notre attention sur les injures et les outrages que Notre-Seigneur souffre dans le sacrement de son amour. La fête du Sacré Cœur revêt un caractère expiatoire, qui en fait, notamment, une réparation publique des négligences commises au cours des solennités de la Fête-Dieu.

ARTICLE VIII

De la dévotion au Saint-Esprit comparée à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

Une autre dévotion sublime s'inspire, elle aussi, d'un amour divin, la dévotion au Saint-Esprit. Efforçons-nous d'en proposer, en peu de mots, la notion précise.

La mission du Verbe auprès des hommes a donné naissance à la dévotion spéciale à Jésus-Christ. La mission du Saint-Esprit auprès des hommes fait éclore la dévotion au Saint-Esprit. Mais une différence est digne d'être relevée. Jésus-Christ se manifeste aimable, adorable, dans une humanité qui est vraiment sienne, hypostatiquement unie à sa personne ; le Saint-Esprit apparaît aimable,

---

(1) L'avis raisonné reproduit au t. IV, p. 248, 249 de la *Collectio*, ajoute une seconde raison qui nous paraît plus subtile et moins claire.

adorable, dans des bienfaits extérieurs à sa personne, communs aux trois personnes divines et simplement attribués à la troisième. La personne directement honorée dans la dévotion au Saint-Esprit est la troisième personne de la sainte Trinité, comme la personne du Verbe reçoit directement les honneurs que fait rendre la dévotion au Sacré Cœur ; indirectement, c'est, dans un cas comme dans l'autre, la sainte Trinité tout entière. Mais, dans la dévotion au Saint-Esprit, les honneurs n'atteignent pas une nature ou une qualité propre au Saint-Esprit, comme dans la dévotion au Sacré Cœur les hommages s'adressent, en même temps qu'à la personne, au Cœur et à la charité propres du Verbe incarné. Tous les bienfaits de l'amour divin, c'est-à-dire tous les bienfaits divins : la création, la vocation surnaturelle, la sanctification, l'incarnation même, donnent à cette dévotion au Saint-Esprit sa raison d'être, comme l'action et la passion amoureuse du Verbe incarné motivent le culte du Sacré Cœur ; mais nous considérons surtout cette mission du Saint-Esprit qui achève et couronne la mission du Verbe incarné, en nous octroyant, soit par une opération intérieure immédiate, soit par le canal des sacrements, la grâce et la gloire méritées par Jésus-Christ ; et de même, dans le culte du Sacré Cœur, bien que nous célébrions toute la rédemption, tout le Verbe incarné, nous honorons spécialement la Passion et l'Eucharistie.

Le Saint-Esprit est non seulement un avec le Père et le Fils, mais de plus Il procède du Père et du Fils ; nous saisissons donc aisément comment le culte et la gloire rendus au Saint-Esprit sont rendus à la fois au Père, au Fils, et au Saint-Esprit. L'attribution de l'amour divin et de ses œuvres à une personne, si elle convient parfaitement à notre nature, ne détourne en rien nos hommages du terme où ils doivent tous aboutir, qui est la divinité tout entière, principe et fin de toutes choses.

ARTICLE IX

De la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus.

Prise en elle-même, l'expression *Cœur eucharistique de Jésus* est susceptible d'une double interprétation.

Elle peut signifier *Cœur de Jésus, présent dans la sainte Eucharistie*, comme le Cœur agonisant de Jésus s'entend du Cœur que je considère à ce moment de la passion amoureuse; et elle peut signifier également : *Cœur de Jésus*, à qui nous sommes redevables de l'Eucharistie.

L'une et l'autre acception ont été en usage; ni l'une ni l'autre n'ont été rejetées de cette dévotion assez récemment approuvée [1], et fort encouragée depuis l'établissement, dans l'église de Saint-Joachim, à Rome, de l'archiconfrérie du Cœur eucharistique [2]. A la première se rapporte notamment cette invocation indulgenciée : « Loué, adoré, aimé et remercié soit à tous les moments le Cœur eucharistique de Jésus, dans tous les tabernacles du monde, jusqu'à la consommation des siècles [3]. » C'est cette acception [4] encore que semble avoir en vue le décret du Saint-Office, du 3 juin 1891 : « Le culte du Cœur eucharistique de Jésus n'est pas plus parfait que le culte envers l'Eucharistie elle-même, et ne diffère pas du culte envers le Sacré Cœur de Jésus. »

En effet, puisqu'il n'y a qu'un seul Cœur de Jésus, glorieux dans le ciel, glorieux, bien que caché, dans le

---

(1) La dévotion est née en France, vers le milieu du siècle dernier.

(2) Cette église est desservie par les Révérends Pères Rédemptoristes.

(3) *100 jours* d'indulgence, une fois le jour.

(4) Voir, sur la dévotion au Cœur eucharistique, entendue dans ce sens, Blot, *Le Cœur eucharistique ou le Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrement*. 2 vol. Paris, Poussielgue, 1872.

tabernacle; puisque, dans l'Eucharistie, le Cœur ne possède aucun sentiment, aucune action propres à l'état spécial qu'il y conserve pour nous, il est clair que cette dévotion ne se distingue pas effectivement de la dévotion au Sacré Cœur. Elle cherche le Cœur là où il est réellement, dans la sainte Eucharistie, en portant plus particulièrement le regard sur cet immense bienfait du don permanent de lui-même, que nous y fait Jésus-Christ.

Actuellement, la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus s'entend plutôt d'une *spéciale vénération rendue à cet acte de suprême dilection par lequel le Cœur très aimant de Jésus institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie.* Les mots soulignés sont empruntés au bref pontifical du 16 février 1903, qui a érigé l'archiconfrérie du Cœur eucharistique. La dévotion est expliquée de la même manière dans une plaquette publiée à Rome en italien et en français[1]. Elle honore, y lisons-nous, « *l'amour de* Jésus-Christ *désirant instituer l'Eucharistie pour rester avec nous, nous donner son corps en nourriture et son sang en breuvage, s'immoler sur l'autel d'une manière non sanglante, et fonder ainsi l'unité de l'Église.* »

Nos préférences vont à cette explication facile à saisir et éloignée de tout raffinement. Le tout consiste alors à considérer plus particulièrement l'une des deux grandes preuves d'amour que le culte du Sacré Cœur s'attache à mettre en relief. Nous nous sentirons portés de la sorte à nous rendre plus souvent et avec plus de ferveur vers le tabernacle, où sainte Marguerite-Marie se plaisait à adorer le divin Cœur.

Le 9 novembre 1921, Benoît XV institua la fête du Cœur eucharistique de Jésus, et approuva une Messe

---

(1) *Explication dogmatique sur le culte au Cœur eucharistique de Jésus.* Rome, Propagande, 1905.

propre, qui honore dans la sainte Eucharistie une invention ineffable du Cœur de Jésus. Cette fête, fixée au jeudi après l'octave de la Fête-Dieu, a pour but également d'augmenter, dans les fidèles, l'ardeur pour la sainte communion et la participation à la charité du Christ. (V. *Acta Ap. Sedis,* 1921, p. 545.)

CONCLUSION

Le Sacré Cœur et les hommes.

De ce trône de gloire où Il daigne, au milieu des clartés et des jouissances divines, nous garder, à nous, pauvres mortels, un cœur plein du plus tendre et du plus généreux amour, Notre-Seigneur distingue deux grandes catégories parmi ces hommes qu'Il désire tous sauver, parmi ces chrétiens eux-mêmes sur lesquels a coulé l'onde purifiante, jaillissant de son côté sacré.

Les uns, éloignés de Lui par l'ignorance et le péché, ou simplement trop attachés aux créatures et aux satisfactions présentes, vivent à son égard dans une froide indifférence ou dans une lâche tiédeur.

Les autres sont déjà gagnés à son amour.

Aux premiers Il rappelle son amoureuse souffrance et l'Eucharistie, qui demeure le touchant mémorial de sa mort; et Il leur dit : N'allez pas croire que j'aie cessé de vous aimer. Voyez mon cœur, il vous donne encore maintenant l'Eucharistie; observez ses battements : ils vous disent que je suis, maintenant encore, prêt à mourir pour vous.

Et par la réunion dans son cœur, dans l'amour de son cœur, des mystères qui résument la rédemption, Il veut vaincre l'insensibilité égoïste de ces hommes, expulser leur lâcheté, les convertir à la ferveur et à l'amour.

Les fervents, que son cœur a déjà conquis, se rangent

à ses côtés pour déplorer l'ingratitude des hommes, leur propre ingratitude passée. La vue des souffrances de leur bon Maître, la communication quotidienne de son corps immolé les excitent à compatir, à expier, à réparer.

Conformes à Lui dans la souffrance expiatoire, ils désirent étendre leur ressemblance à tout le reste de leur vie. Ils pratiquent excellemment le conseil de l'Apôtre, d'avoir les mêmes sentiments que Jésus-Christ. « Rendez mon cœur semblable au vôtre » : c'est leur continuel désir.

Et Jésus les exauce. Et disposant dans son cœur des ascensions graduelles pour ses amis, Il les fait monter jusqu'au faîte de son amour pour son Père, de son ineffable union avec Lui.

Les amis choisis de son cœur sont conviés ainsi, en des degrés divers, aux vertus les plus sublimes, à la charité la plus pure, aux contemplations les plus élevées, que nous admirons dans un saint François de Sales, un bienheureux Eudes, une sainte Marguerite-Marie.

Telle est, pour nous, la dévotion au Sacré Cœur. On le voit, rien n'en est exclu : aucune considération qui ait trait à ce Cœur ; aucune des invocations des litanies ; aucun sentiment qui puisse Lui plaire ; aucune pratique capable de L'honorer. Mais avant de louer et d'imiter, il faut connaître et aimer ; l'amour visible de l'homme nous doit révéler l'invisible amour de Dieu. A la base de tous les progrès nous mettons le souvenir vivant de la Passion et de l'Eucharistie, comme à la base de la sainteté se trouvent les mystères qui ont opéré notre salut. La dévotion au Sacré Cœur convertit, puis sanctifie. Elle convertit par son objet propre, en faisant entendre et résonner partout l'inoubliable parole : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ».

APPENDICE

La dévotion au Saint Cœur de Marie.[1]

Les fidèles ont coutume d'unir Jésus et Marie dans les démonstrations de leur piété. Il n'est pas rare que les prières, les offrandes, les consécrations au Sacré Cœur se terminent par une invocation à la Vierge, à son Cœur si aimant et si pur. Nous avons nous-même inséré dans le premier volume une belle prière au Cœur de Marie. La concordance à maintenir entre les deux parties de cet ouvrage nous conseille dès lors de ne pas omettre d'exposer dans la partie doctrinale un culte que la partie pratique recommande.

Nul ne s'étonnera donc de trouver à cette place quelques lignes d'explication sur la dévotion au Saint Cœur de Marie. D'ailleurs, si toute comparaison éclaircit les concepts, nous pouvons espérer de cet examen quelque clarté nouvelle pour la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

L'ardente et tendre piété du bienheureux Eudes Mézerai, le fondateur de la *Société de Jésus et de Marie*, introduisit dans l'Église la dévotion publique au Cœur très pur de la Mère de Dieu. Dès 1646, la fête de ce saint Cœur est solennellement célébrée au sein de sa Congrégation. Et le Bienheureux a écrit son principal ouvrage en l'honneur du *Cœur admirable de la Très Sainte Mère de Dieu*[2]. C'est dans le Cœur de Marie qu'il avait comme découvert le Cœur de Jésus ; et il se plut toujours à voir dans les Cœurs de Jésus et de Marie deux Cœurs fondus

---

(1) V. Dictionnaire de Vacant au mot *Cœur de Marie*, l'article du P. Bainvel ; voir aussi *Le Saint Cœur de Marie*, par le P. J. Lintelo. Bruxelles, 1917.

(2) Voir, pour le développement du culte, nos méditations sur la sainte Vierge.

ensemble jusqu'à n'en faire plus qu'un. Aussi parlait-il au singulier du Cœur de Jésus et de Marie.

Le Cœur de Marie fut d'abord présenté aux fidèles comme rayonnant d'une virginité immaculée, pure de tout égoïsme, de toute attache créée. Le titre même de la fête en témoigne : l'Eglise l'appelle *la fête du Cœur très pur de Marie.*

Cette pureté privilégiée valut à Marie les ineffables complaisances de la très sainte Trinité. Fille bien-aimée de Dieu le Père, Temple de prédilection pour le Saint-Esprit; Marie attira en elle le Verbe divin. C'est en son sein, que Dieu le Fils épousa notre nature ; c'est de son sein qu'Il prit la chair à laquelle Il s'unit. Le Cœur très pur de Marie devient, suivant l'expression du P. Eudes, *le Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu.*

C'est bien, en effet, un culte spécial d'admiration qui naît et croît dans notre cœur, en présence de ce chef-d'œuvre divin.

Mais la Mère de Dieu est aussi la Mère des hommes. *Mère de miséricorde*, chante l'Église dans son *Salve Regina,* tant que nous l'implorons comme des exilés, de malheureux enfants d'Ève. La dévotion se porte ainsi vers le Cœur de Marie comme vers le cœur d'une mère compatissante, que touchent nos misères; que touche surtout notre infirmité principale, celle dont toutes les autres sont dérivées : la misère morale du péché. Le Cœur immaculé de Marie nous inspire, à ce titre, une indicible confiance, avant tout pour obtenir la conversion des pécheurs.

Combien Marie justifie cette confiance : c'est ce que racontent éloquemment les annales de l'archiconfrérie érigée à Paris en l'église de Notre-Dame des Victoires.

Jusque-là prise à part, comme distincte et un peu isolée de la dévotion au Cœur de Jésus, la dévotion au très saint Cœur de Marie s'en rapproche par son troisième

point de vue, celui des *profondes ressemblances* de ces deux Cœurs. Nous honorons le Cœur de Marie comme le cœur le plus conforme à celui de Jésus : le Cœur de Marie devient alors notre modèle.

Ce triple aspect sous lequel nous considérons le Cœur de Marie fait apparaître une triple excellence, propre à ce Cœur.

La pureté de Marie suppose une rédemption privilégiée, préservatrice du péché originel. Réclamée par la dignité de Mère de Dieu, cette pureté est également moins accidentelle que ne l'est notre pureté imparfaite, ou que ne l'eût été la pureté intégrale d'un homme quelconque dans l'état de justice originelle.

Sa maternité spirituelle lui inspire pour chacun de nous cette affection toute spéciale qu'une mère porte à ses enfants. Son cœur est fait aux proportions de cet amour : Marie, comme Mère des hommes, s'intéresse à tout le genre humain.

L'intensité de son affection est telle qu'elle pourrait être si son regard avait pu, dès ici-bas[1], connaître distinctement chacun de ses enfants. Au ciel maintenant, dans la lumière de la gloire, son regard suit chacun de nous et ne nous quitte pas un instant. Nul cœur de pure créature ne sait nous aimer comme Marie nous aime.

Nul cœur, non plus, ne peut, comme le Cœur de Marie, ressembler à celui de Jésus. Pensons-y : Jésus accepta un cœur physiquement modelé sur celui de Marie. Son tempérament humain lui-même était puisé dans celui de sa Mère. Il l'était plus totalement même que les autres enfants ne sont constitués d'après leur filiation maternelle ; puisque Jésus n'eut pas de père parmi les hommes.

---

(1) Dieu aurait pu donner à Marie une vue distincte sur tout le genre humain. L'a-t-Il fait ? Nous n'avons pas qualité pour sonder le mystère de l'âme maternelle de Marie.

En revanche, Marie reçut du Cœur de Jésus une vraie plénitude de grâces et de dons spirituels. Et, disciple docile de son divin Fils, elle grava dans son Cœur tous les traits du Cœur de Jésus, comme, au témoignage de l'Évangile, elle y grava toutes les paroles tombées de ses lèvres. Durant des mois, depuis l'incarnation jusqu'à la nativité, ces deux cœurs mêlèrent leurs battements ; la communauté des sentiments ne prit jamais fin. Unis dans les joies et dans les peines, ils sont même l'un et l'autre transpercés : l'un réellement par le coup de lance qui l'ouvrit; l'autre par le glaive mystique que prédit Siméon[1]. L'assimilation de ces deux cœurs est unique par sa perfection et par son genre : l'échange réciproque des biens. Aucun autre cœur ne fut autant que celui de Marie semblable au Cœur de Jésus. Aucun autre ne put Lui donner, avant de recevoir.

Par cette troisième excellence, Marie, parfaite imitatrice de Jésus, devient, disions-nous, le modèle de notre dévotion au Sacré Cœur. Elle réalisa dans la perfection notre constante prière : Cœur sacré de Jésus, rendez notre cœur semblable au vôtre !

Telle est cette belle et grande dévotion au très saint Cœur de Marie. Sous le symbole du cœur physique de Marie, elle nous fait honorer assidûment, par des actes intérieurs et extérieurs, son parfait amour envers Dieu, sa ressemblance avec Jésus-Christ, sa charité envers nous tous, plus spécialement en tant qu'infortunés et pécheurs.

Nulle pure créature n'a aimé Dieu comme la Mère de Dieu ; nulle ne nous a autant aimés que cette Mère des hommes ; nulle n'a porté compassion aux pécheurs comme cette co-rédemptrice ; nulle n'a plus ressemblé par l'amour à Jésus-Christ comme disciple et chrétienne.

La dévotion au Cœur de Marie puise là ses trois grands motifs d'être.

---

(1) La médaille miraculeuse représente ainsi au revers les deux cœurs sous une grande initiale, M.

Une belle prière indulgenciée, reprise dans notre premier volume, les rappelle tous les trois à son début, dans l'ordre même où nous les avons présentés : « O Cœur de Marie, Cœur de la Mère de Dieu et de notre Mère, Cœur très semblable au Cœur de Jésus, dont vous êtes une image incomparablement parfaite! »

S'adressant à la Mère de Dieu, le culte du Cœur de Marie est un culte d'hyperdulie; celui du Cœur de Jésus est un culte d'adoration.

Les genres de culte diffèrent donc essentiellement. Ils se distinguent en outre par des nuances, dans la manière dont elles prennent le cœur pour objet.

Sans exclure le cœur physique de Marie comme partie effective, la dévotion au saint Cœur de Marie nous paraît s'arrêter moins à ce cœur physique, et vénérer plus directement le fond intime de la sainte Vierge. C'est que ce Cœur n'a pas été réellement transpercé par la lance; et que la dévotion ne se rattache à aucune vision où Marie aurait elle-même représenté son amour par son Cœur.

Le concept est également plus large, dès l'abord. Il est moins spécial que celui de la dévotion officielle au Cœur de Jésus. Nous considérons directement le Cœur de Marie dans ses relations à Dieu, à Jésus-Christ, à tous les hommes, et surtout aux pécheurs. Tandis que dans le Cœur de Jésus, nous honorons immédiatement son amour envers les hommes.

Remarquons finalement que la dévotion au saint Cœur de Marie ne saurait être confondue avec la dévotion à Notre-Dame du Sacré Cœur. Cette autre touchante dévotion ne s'adresse pas au cœur physique de Marie, mais elle fait appel au crédit illimité dont jouit la sainte Vierge auprès de son divin Fils, à sa puissance sur le cœur de ce Fils. Les grâces qui ont béni cette dévotion ont valu à Notre-Dame du Sacré Cœur le titre expressif de patronne des causes désespérées.

CHAPITRE II

LA GRANDE PROMESSE DU SACRÉ CŒUR
AUTORITÉ. SIGNIFICATION. USAGE

ARTICLE I

L'autorité de la Grande Promesse.

1. Au mois de mai de l'an 1688[1], sainte MARGUERITE-MARIE écrivait à la Mère de SAUMAISE :

« Un jour de vendredi, pendant la sainte communion, Il (le Sauveur) dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : *Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois, tout de suite, la grâce finale de la pénitence ; ils ne mourront point en sa disgrâce, ni sans recevoir les sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier moment*[2]. »

Ces paroles énoncent l'insigne faveur que l'on s'est accordé depuis à nommer la *Grande Promesse.*

Elles ne sont pas prises directement sur l'autographe, mais sur une transcription. En effet, la correspondance entre la Sainte et la Mère DE SAUMAISE, qui se conservait au monastère de la Visitation de Dijon, a disparu depuis la Révolution française. Heureusement, les mains qui

---

(1) « Cette date n'est pas certaine. Les ANNALES DU MONASTÈRE DE DIJON (p. 146) citent un fragment de cette lettre et la donnent comme postérieure au mois de février 1689... Un ancien manuscrit de la Visitation de Paray... fixe à la même lettre la date du 13 octobre 1687 ou 1689, le dernier chiffre est illisible. » A. HAMOND : *Le texte de la Grande Promesse.* (ÉTUDES, 20 juin 1903, t. 95, p. 854.)

(2) *Vie et Œuvres,* t. 2, p. 159 (195, 2e éd.)

ont copié les écrits de la Sainte, si elles se sont permis des retouches de style et des abréviations, n'ont jamais « modifié ni une idée essentielle ni un fait bien net : jamais on n'a rien ajouté au texte primitif [1]. »

Nous possédons d'ailleurs trois versions différentes[2]. Variant un peu pour la forme, elles se confirment mutuellement pour le fond.

Voici la version où M. A. Hamond reconnaît le mieux la manière de la Sainte, et qui lui paraît par conséquent se rapprocher le plus du texte original.

« Et un jour de vendredi, pendant la sainte communion, il fut dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : « Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois de suite la grâce de la pénitence finale, ne mourant point en sa disgrâce ni sans recevoir leurs sacrements [,] se rendant leur asile assuré en ce dernier moment. »

La Grande Promesse est également rappelée par Mgr Languet, dans son fidèle récit des faits et des grâces singulières qui ont rempli l'existence de la servante privilégiée du Sacré Cœur[3]. Mgr Languet ne reçut aucun démenti. Jusqu'en 1789, le manuscrit de la Sainte fut visible pour tout le monde.

Le doute n'est donc pas possible ; pour tout ce qui est essentiel dans la Promesse, nous possédons un témoignage authentique de la Sainte[4].

Empressons-nous d'écarter la seule objection qui pour-

---

(1) A. Hamond, art. cité.

(2) L'une d'elles se trouve dans la Vie écrite par les contemporaines, *Vie et Œuvres*, t. I, p. 241 (318, 2e éd.)

(3) *Vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie*, etc., p. 241, édit. de 1729.

(4) Voir, dans la note (1) de la page 136, eencore une preuve de cette assertion.

rait s'élever contre la valeur des expressions dubitatives : *il me semble, si je ne me trompe.*

Ces atténuations ne sont qu'apparentes. Elles ne démontrent aucune hésitation de la Sainte, mais sa parfaite obéissance. Sa Supérieure, la Mère de Greyfié, nous apprend dans un mémoire écrit en décembre 1690, deux mois avant la mort de la Sainte[1], qu'elle lui avait donné pour direction « de ne point parler des grâces extraordinaires qu'elle recevait, qu'en termes douteux, comme *il me semble*, ou *il m'a semblé*, ou, *si je ne me trompe;* et de ne s'y point fier avec tant de fermeté qu'elle ne fût prête à s'en départir, sous le jugement des personnes qui lui seraient supérieures ou qui auraient droit d'en faire examen. Elle m'a paru, ajouta-t-elle, toujours très fidèle à cet avis[2]. »

Nous pouvons donc lire le texte en supprimant ces restrictions, et tenir pour acquis que la Sainte affirme le fait de la Grande Promesse aussi formellement que les autres révélations du Sacré Cœur.

Le témoignage est authentique ; mais quelle est son autorité?

2. Il ne saurait évidemment être question de transformer les lettres de la Sainte en textes inspirés, proposant des dogmes nouveaux à la foi catholique. Nous ne devons, nous ne pouvons même pas leur accorder l'assentiment suprême réservé à la parole de Dieu[3]. Des révélations particulières peuvent sans doute être providentiellement ordonnées au bien général du peuple chrétien ; mais même en ce cas elles ne sauraient être crues de foi divine. Les communications faites aux Saints dans l'intimité de la

---

(1) Ce mémoire vaut une déposition faite sous serment.

(2) *Vie et Œuvres,* t. I, p. 130.

(3) Voy. Benoît XIV, *De canonizatione*, etc., l. 2, c. 32, n. 11 l. 3, c. 53, n. 15.

prière ne sont point une parole nouvelle que Dieu adresse au monde ; et leur caractère divin ne repose pas sur des preuves capables de fonder la certitude de la foi.

Assurément, les témoins privilégiés qui, au sortir d'un ineffable commerce avec le Très-Haut, nous rapportent les merveilles de sa tendresse, méritent tout notre respect. Leur sincérité et leur bonne foi sont à l'abri du soupçon. Mais eux-mêmes, tout les premiers, ils protestent qu'ils ne sont pas infaillibles ; c'est comme en tremblant, et après de multiples précautions, qu'ils se décident à une divulgation modeste des divins secrets ; ils se déclarent toujours disposés à répudier leurs propres assertions, si l'Église les jugeait en quelque point répréhensibles. De plus, l'expérience a prouvé que les révélations des Saints sont parfois mélangées d'erreurs qui ne compromettent en rien la plus éminente vertu.

Vis-à-vis des révélations et des extases, la prudence nous impose donc une attitude qui ne connaît ni les dédains téméraires ni les enthousiasmes irréfléchis. La raison examine les fondements qui les établissent, et les accepte dans la mesure des garanties qu'elle leur a trouvées.

L'approbation que l'Église donne aux écrits des Saints, les honneurs qu'elle décerne à leur mérite, ne modifient point cette attitude. La canonisation prouve l'intégrité de la personne ; le jugement approbatif atteste seulement que rien dans les œuvres ne blesse la foi, les mœurs, la piété.

Quelle certitude avons-nous en somme des révélations particulières ?

Non pas celle que donne l'autorité divine, ni celle qui résulte de l'évidence ; mais cette assurance morale que fait naître le récit d'un témoin digne de foi ; cette simple adhésion que nous accordons à des probabilités sérieuses qui ne sont infirmées par aucune raison contraire.

Ce genre comporte évidemment plusieurs degrés. Le

caractère du Saint, sa réserve habituelle, les examens auxquels ses communications furent soumises renforcent la valeur de son témoignage. La netteté, la précision de la formule prévient le danger des altérations qui vicient parfois la traduction humaine d'une vision d'en haut. Le rôle providentiel surtout, échu dans l'Église à certaines révélations, l'heureuse influence exercée par elles, sont une excellente confirmation de leur réalité. Le bien aime à s'appuyer sur le vrai. Et l'on conçoit difficilement qu'une utilité générale et durable soit liée à un faux point de départ. Les constantes merveilles des pèlerinages de Lourdes, les fruits de pénitence et de salut produits dans les âmes, n'accroissent-ils pas, chaque jour, notre persuasion, que le commencement même fut marqué d'une empreinte surnaturelle?

3. Il nous reste donc à rechercher, si les promesses du Sacré Cœur ne sont pas, elles aussi, entourées de garanties particulières.

Aucun catholique ne révoque en doute la mission confiée par Notre-Seigneur à Sainte Marguerite-Marie, d'appeler l'attention du monde chrétien sur les trésors cachés dans son divin Cœur. Toute l'histoire de cette dévotion, les contrariétés qu'elle eut à subir de la part de l'hérésie, puis le spectacle extraordinaire de sa diffusion et de ses fruits ; les approbations authentiques qu'elle reçut de l'Église, l'initiative prise par S. S. Léon XIII d'une consécration générale du monde au Sacré Cœur, et enfin l'impulsion définitive qui entraîne la catholicité entière vers ce centre d'amour, prouvent à la fois le bon plaisir que Dieu prend à ce culte et l'authenticité des révélations qui en furent l'occasion[1].

---

(1) Nous employons ce terme à dessein. Les *motifs* d'honorer le Sacré Cœur sont puisés aux sources mêmes de la Foi. Celle-ci nous dévoile toutes les richesses contenues dans le Cœur de l'Homme-

Or, les promesses font partie de ces révélations ; elles sont pour la dévotion au Sacré Cœur un attrait de plus et un stimulant capable de supprimer les dernières hésitations. « Afin d'augmenter l'empressement des hommes à correspondre aux vœux si surprenants et si ardents de son amour, Jésus les invite, les attire tous à soi, par l'espoir de promesses magnifiques. » Ainsi s'exprime S. S. Léon XIII, dans la Constitution *Benignae*, du 28 juin 1889. L'on sait d'ailleurs quelle lenteur mit la Sainte à assumer une mission dont elle s'estimait indigne ; avec quelle humble docilité, elle accepta la direction de ses Supérieures et le contrôle de plusieurs hommes éminents en doctrine et en sainteté.

N'avons-nous pas là les meilleures raisons d'adhérer avec une simple confiance à la vérité de ces promesses prises dans leur ensemble ?

Parmi celles-ci, nulle n'est nette et précise comme la Grande Promesse du Sacré Cœur. Lors du procès de béatification, elle a été soumise au jugement des théologiens romains[1]. Elle apparaît encore spécialement liée à la dévotion des premiers vendredis, qui a reçu du Saint-Père de si beaux privilèges et de si hautes recommandations[2].

Si donc la magnificence du privilège peut nous rendre

Dieu. Mais à l'*occasion* des révélations de sainte Marguerite-Marie ces richesses furent prêchées au monde et divulguées davantage.

(1) Ce point est très intéressant à relever. A Rome, chez les Visitandines, on garde le manuscrit de la traduction italienne authentique, des écrits de la Sainte, présentés au procès de béatification. La Grande Promesse s'y lit, fortement marginée : preuve manifeste qu'elle n'a pas passé par surprise, mais après mûr examen. (M. Charrier, l'auteur de la vie du V. P. de la Colombière, a vérifié ce point en 1895. Nous devons le renseignement à l'obligeance de M. A. Hamond, l'auteur de la récente vie de sainte Marguerite-Marie.)

(2) Voyez plus haut la lettre circulaire du Cardinal Préfet des Rites adressée aux Évêques, au nom e Sa Sainteté, le 21 juillet 1899.

plus difficiles, la valeur du témoignage répond à la grandeur de l'objet.

La promesse a des titres voulus pour être admise par nous, non pas comme une vérité absolument irréfragable, mais comme un de ces faits moralement établis, que l'esprit accepte sans anxiété et sans doute positif.

D'ailleurs, toute insistance est maintenant superflue, puisque le texte de la Grande Promesse a été intégralement inséré dans la Bulle de canonisation de sainte MARGUERITE-MARIE. Voy. *Litterae decretales : « Ecclesiae consuetudo »*, 13 mai 1920. *Acta Ap. Sedis*, 2 nov. 1920 (tom. 12) p. 502. 503.

ARTICLE II

La signification de la Grande Promesse.

Fixés désormais sur la valeur historique de la Grande Promesse, nous avons maintenant à en aborder l'explication.

Le texte se divise naturellement en deux parties, dont la première s'arrête aux mots *la grâce finale de la pénitence*. Cette partie est évidemment la principale, et nous nous y attacherons davantage.

Nous tâcherons ensuite d'éclaircir en peu de mots les paroles suivantes, d'où se tirent parfois des difficultés et des objections.

I

Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois tout de suite, la grâce finale de la pénitence[1].

---

(1) Publication de Paray-le-Monial, *Vie et Œuvres*, t. 1, *Vie par les Contemporaines*, p. 191 ; t. 2, *lettre 82*, p. 159.

Ce texte a donné lieu à trois genres d'interprétations.

Les uns ont concentré toute leur attention sur la pratique recommandée. Neuf communions mensuelles, en l'honneur du Cœur miséricordieux de Jésus, dictées par l'ardent désir de vivre en son amour et de mourir en sa grâce, avec tous les efforts, tous les sacrifices qu'elles imposent, et les autres actes de piété qui en sont l'accompagnement nécessaire ou naturel, voilà bien assez pour rompre avec de mauvaises habitudes, réduire les passions, créer une volonté forte et libre, et faire descendre des grâces abondantes dans une âme toute disposée à une généreuse coopération. Quelle cure spirituelle! Que ne promet-elle pas pour l'avenir, et même pour l'heure décisive de la mort!

Pour vraies que soient ces considérations, elles ne sauraient évidemment être acceptées comme une explication suffisante de la promesse. Ne le remarque-t-on pas? Celle-ci disparaît. Notre-Seigneur, après avoir conseillé l'exercice, a tout dit; sa promesse n'y ajoute aucune efficacité nouvelle; sans vertu assignable, elle n'a qu'un rôle apparent et se trouve virtuellement annulée.

D'autres, comme effrayés de l'immensité de la faveur, semblent éprouver le besoin de l'atténuer. Ils recourent à cette fin, à des sous-entendus. Assurément, observent-ils, Notre-Seigneur ne demande, en termes exprès, que neuf communions. Mais Il suppose tacitement qu'aucun péché postérieur ne fasse démériter de Lui, et surtout, qu'aucune présomption ne rende indigne du privilège. Non seulement pendant la neuvaine des communions, mais même après l'avoir accomplie dans les meilleures dispositions, le fidèle risque toujours, suivant eux, de perdre par sa fragilité ou une témérité imprévue le fruit de ses efforts antérieurs. Si Notre-Seigneur est prêt de son côté à accorder une grâce de pénitence finale, Il ne la promet pas efficace pour tous ceux qui auront fait les premiers

vendredis : Il ne leur donne aucune assurance contre eux-mêmes.

Qu'est-ce à dire, pour parler net? C'est que, indépendamment de la manière de pratiquer la neuvaine des communions, l'effet de la promesse est subordonné à des conditions nouvelles, non exprimées par la Sainte. C'est que les communions du premier vendredi me vaudront des secours plus abondants pour bien vivre et persévérer, sans qu'ils doivent être ceux-là mêmes avec lesquels Dieu sait qu'en réalité je vivrai bien ou finirai par me convertir. Les chances de salut sont augmentées, mais rien de plus.

Qui ne voit l'opposition littérale de ce langage avec celui de la Sainte? Là où elle dit « *A tous ceux* qui communieront... la grâce finale de la pénitence » ces interprètes en exceptent un grand nombre; quand, pour confirmer son dire, elle ajoute : « Ils ne mourront point en ma disgrâce », eux introduisent ce complément : « Ils ne mourront point en ma disgrâce, *si, bien entendu, ils ne l'ont pas encourue pendant leur vie. Mais sont-ils tombés, fût-ce par faiblesse humaine, ils peuvent sans doute fonder sur leurs communions du premier vendredi un espoir plus grand de conversion sincère, mais ils n'ont plus aucune assurance.* »

Qui ne voit aussi, qu'une conclusion aussi modeste cadre peu avec la magnificence des expressions? Ce résultat dépasse-t-il encore les fruits naturellement attendus d'un si long entraînement à la ferveur? Faut-il parler, à ce propos, *d'une excessive miséricorde et d'un triomphe de l'amour?* Et la promesse, si elle n'est pas entièrement supprimée, ne disparaît-elle pas comme spéciale, puisque des grâces abondantes sont promises à tant d'autres formes de la piété, surtout envers le Sacré Cœur?

On conviendra qu'il faut des raisons péremptoires pour commander tant de réserve. Lesquelles apporte-t-on?

On invoque, d'une part, l'argument d'analogie, et,

d'autre part, la double nécessité de ne pas compromettre la doctrine de l'Église sur l'incertitude du salut, et de ne pas favoriser de téméraires présomptions.

* * *

Pesons d'abord l'argument d'analogie.

La sainte Écriture, observe-t-on, promet en divers endroits, la justification, la vie éternelle, à la foi, à l'espérance, à la réception de la sainte Eucharistie, voire à l'aumône, et cependant, des passages subséquents le prouvent, d'autres conditions sont en outre requises. Puis, d'après une opinion accréditée, le salut est garanti à ceux qui porteraient le scapulaire du Mont-Carmel. L'on s'accorde cependant pour exclure de cette faveur ceux-là qui s'en feraient un titre pour prévariquer. Les mêmes règles ne valent-elles pas ici?

En ce qui concerne la sainte Écriture, nous serions en droit de nier l'analogie. Les livres inspirés nous révèlent l'économie générale du salut. Toute louange, toute recommandation d'une disposition ou d'une œuvre y est destinée seulement à faire ressortir la place que, parmi d'autres, elle tient dans cette économie, et nullement à nous apprendre une valeur nouvelle qu'elle peut devoir à une promesse particulière.

Ensuite, les diverses parties de la sainte Écriture se complètent, et forment avec la tradition un tout harmonieux, un seul corps de doctrine. De ce que telle condition n'est pas relatée dans un passage, il ne s'ensuit pas qu'à proprement parler on puisse la traiter de sous-entendue, lorsqu'elle se trouve exprimée ailleurs, dans quelqu'un des Livres saints. Au contraire, le texte de la promesse, tel qu'il est rapporté par la Sainte, est censé complet par lui-même.

En troisième lieu, est-il même vrai que certains passages de l'Écriture semblent attribuer une causalité

totale et exclusive à des influences partielles? Cette apparence n'est-elle pas due plutôt à des citations tronquées, à de mauvaises traductions? Ainsi, pour reprendre les exemples donnés, l'Apôtre[1] ne dit pas que l'homme est justifié par la foi, mais : « Nous concluons (des raisonnements faits plus haut) que l'homme est justifié par la foi *sans les œuvres de la loi.* » Il s'agit donc là d'une simple déduction dont la portée est la suivante : « Pour sauver l'homme, la foi ne requiert pas les observances de la loi ancienne ». La foi n'y est nullement présentée comme suffisante pour la justification. Si l'on traduit *Spe salvi facti sumus*[2] par : « L'espérance nous sauve, » on commet un gros contresens. Il faut dire : « Nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance ». Car l'Apôtre entend expliquer par là, comment, tout en étant rachetés, nous soupirons encore avec la création entière, et languissons dans l'attente des effets de l'adoption divine. Si, dans sa première épître[3], saint Jean s'écrie : « Quiconque confesse que Jésus est Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui-même en Dieu, » il ajoute au verset suivant : « Dieu est charité, et quiconque demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. » N'est-ce pas dire, que, si la foi véritable établit entre Dieu et nous une première union, celle-ci s'achève par la charité? Il ne faut pas oublier d'ailleurs, que cette épître est dirigée contre des hérétiques qui niaient la divinité du Christ ou son Incarnation, et que ces paroles sont l'antithèse de ces autres : « Tout esprit qui détruit Jésus-Christ[4] n'est pas de Dieu. » Elles répondent dès lors à cette expression,

(1) *Épître aux Romains,* 3, 28. Nous prenons les textes cités par Bellarmin, *Controv. Du sacrement de Pénitence*, l. 2, c. 7, n. 12, et qu'on invoque d'ordinaire.

(2) *Ép. aux Romains,* 8, 24.

(3) 4, 15.

(4) Par l'une ou l'autre de ces erreurs, 4. 3.

répétée plus d'une fois : « Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ a pris une chair véritable, celui-là est de Dieu[1]... Quiconque croit que Jésus est le Christ, celui-là est né de Dieu[2] ». Bien clair encore est le passage de Tobie sur l'aumône[3] : « L'aumône délivre de la mort, c'est elle qui efface les péchés, » pourvu qu'on prenne la peine de lire les mots suivants : « et fait trouver la miséricorde et la vie éternelle ». Que peut signifier ce texte, sinon ceci : Les bonnes œuvres, dont l'aumône est le type, font trouver miséricorde ; et la miséricorde fait descendre la grâce qui assure la vie éternelle?

Que dirons-nous enfin de la magnifique assurance de Notre-Seigneur relative à l'Eucharistie : « Celui qui mange ce pain vivra éternellement[4] »? Rien n'empêche de lui conserver son sens naturel. Notre-Seigneur nous y enseigne la vertu propre de sa chair divine : elle est, pour ceux qui s'en repaissent, un principe de résurrection et de vie éternelle. Ils ne mourront pas pour toujours; ils vivront éternellement. Nulle part Il ne nous dit : *Qui manducavit semel*, celui qui a une fois goûté cet aliment, celui qui l'a reçu *autant* de fois aura la vie éternelle; mais Il dit : *Qui manducat*, c'est-à-dire, celui qui fait de ce pain sa nourriture; celui qui s'en nourrit suivant les règles établies par Lui-même et par son Église. Exigeons-nous davantage pour assurer à cette promesse son plein effet?

Cette réponse nous suggère celle qu'il nous faut donner à l'objection empruntée à la Vierge du Carmel. Remarquons d'abord qu'aucun texte authentique, aucune relation démontrée fidèle ne nous fournit une formule dont nous puissions peser les expressions. Acceptons, faute de mieux, les termes cités par Benoît XIV. Les promesses du

---

(1) 4, 2.
(2) 5, 1.
(3) 12, 9.
(4) S. Jean, 6, 55.

scapulaire, requièrent, *d'après leur teneur même*, que la mort nous trouve revêtus des livrées de Marie. « *In hoc moriens aeternum non patietur incendium*[1]. Qui meurt avec cet insigne sera préservé des flammes éternelles. » Marie d'ailleurs, c'est bien évident, entend récompenser la pieuse confiance qu'on place en son intercession en revêtant son insigne; et elle ne promet rien au téméraire qui, usant du scapulaire comme d'un talisman, prétendrait s'en faire un titre pour pécher sans crainte et sans remords. Il cesserait de satisfaire à la condition requise pour les faveurs du scapulaire celui qui s'abandonnerait à la présomption, tout comme manquerait à la condition prescrite par le Sacré Cœur, celui qui, par une semblable témérité, vicierait quelqu'une des neuf communions. Les auteurs peuvent donc à bon droit, pour le scapulaire, exiger l'absence de la présomption jusqu'à la mort : ils ne font que demander jusqu'à la fin une condition que jusqu'à la fin on savait devoir être accomplie. Mais la persévérance jusqu'à la mort dans cette même disposition négative ne peut figurer parmi les conditions du privilège du Sacré Cœur, sans faire violence au texte de la Sainte. D'après les termes employés par celle-ci, la promesse de Notre-Seigneur n'est subordonnée à aucune pratique *de durée indéfinie*. Longtemps même avant la mort, il peut être pleinement satisfait à toutes les conditions. Voilà ce qui fait la spécialité et l'excellence de la Grande Promesse.

Restent encore, pour appuyer les restrictions, des scrupules et des soucis éminemment respectables dans leur objet. Loin de nous la pensée de déserter la doctrine traditionnelle de l'Église ou d'ouvrir la voie aux témérités ! Mais il ne sera pas malaisé de montrer que la suppression des restrictions n'entraîne pas ces graves inconvénients. Nous le ferons en justifiant la troisième interprétation.

---

(1) Cf. Benoît XIV, *De festis Christi et B. V. Mariae*, l. 2, c 6, n. 8.

* * *

Auparavant, prévenons un malentendu. Nul ne songe à substituer les neuf communions à la justice intérieure nécessaire au salut. La question n'est pas de savoir si quelqu'un qui, même à l'heure de la mort, refuserait de se convertir serait sauvé par l'infaillible effet de la dévotion des premiers vendredis. Personne ne dit cela; personne ne le pense. Mais ceux qui conservent à la Grande Promesse toute sa valeur nient cette hypothèse. Et ils raisonnent comme il suit : La grâce de Dieu peut-elle triompher de la faiblesse comme de l'obstination humaine? Est-elle capable d'empêcher la présomption future et à plus forte raison l'endurcissement dans ce péché? Évidemment.

— Pouvons-nous, sans la grâce de Dieu, persévérer dans la justice? La foi nous dit que non. — Dieu, qui donne à tous des grâces pleinement suffisantes, peut-Il accorder à quelqu'un celles qu'Il sait devoir être efficaces, c'est-à-dire suivies des actes salutaires et de la pénitence finale? Sans aucun doute. — Peut-Il cela en vertu d'une promesse, absolue ou conditionnelle? C'est bien certain. — Par conséquent, la Grande Promesse peut contenir cette garantie, tout comme la promesse divine d'assister à un triomphe de l'Église nous garantirait jusque-là contre les accidents mortels.

Cette remarque faite, peu de mots suffisent pour exposer et défendre la troisième interprétation.

Quel est le sens littéral de ce qu'on appelle « la Grande Promesse? » Ceux qui communieront neuf premiers vendredis de suite avec les dispositions voulues auront tous la grâce de la persévérance finale. Et, par conséquent, les fidèles qui, de bon cœur, s'efforcent de réaliser cette condition sont moralement assurés de leur salut.

L'on nous accordera aisément que, suivant les règles

générales d'interprétation, le sens littéral doit être retenu, sauf preuve du contraire. Or, y a-t-il rien qui, en l'espèce, s'oppose à cette acception? Non, à notre avis, ni la crainte des abus, ni la définition du concile de Trente sur l'incertitude du salut. En effet, celui qui ferait les neuf premiers vendredis avec l'intention de négliger ensuite ses devoirs se mettrait évidemment lui-même hors des conditions requises, qui demandent neuf bonnes communions. La mauvaise volonté ne pourrait donc venir qu'après cette neuvaine. Outre que de ferventes communions, continuées pendant près d'un an, disposent peu l'âme aux abus de la présomption, Dieu saura précisément par sa grâce empêcher qu'on y tombe, ou du moins qu'on y persévère.

N'en agit-Il pas ainsi avec ceux auxquels Il révèle leur prédestination? Ceux-ci cessent-ils de devoir mériter jusqu'au bout la récompense éternelle? Et la certitude, même absolue, qu'ils peuvent avoir de leur salut, supprime-t-elle chez eux la condition de « *viator*, » c'est-à-dire de voyageur qui n'est pas au terme de son pèlerinage terrestre?

Quant à l'incertitude du salut proclamée par le concile de Trente[1], elle est pleinement sauvegardée. Car la réalité même de la révélation faite à la Sainte, l'exactitude des termes dans lesquels elle rapporte la promesse, la vérification par nous de la condition requise, tout cela ne nous est connu qu'avec cette certitude morale qui laisse assez de chances d'erreur pour nous faire toujours opérer notre salut avec crainte et tremblement.

En résumé, des trois explications possibles, l'une annule la promesse, la seconde lui enlève sa spécialité, la troisième seule, en restant fidèle au sens naturel des termes, conserve à la promesse l'immense portée qu'elle a dans le

---

(1) *Sess.* 6, ch. 16. Le concile y fulmine l'anathème contre celu qui, en dehors d'une révélation particulière, prétendrait avoir *la certitude absolue et infaillible* de sa persévérance finale.

texte de la Sainte. Aussi Notre-Seigneur en parle-t-Il comme d'*un excès de sa miséricorde, d'un triomphe de son amour tout-puissant.* Et ce magnifique langage, le luxe d'expressions dont se sert la Sainte pour célébrer la grandeur du privilège, nous paraissent un argument décisif pour adopter cette troisième interprétation, et, dans cette heure sombre de l'histoire, laisser aux amis du Sacré Cœur toute la joie de la plus douce et de la plus légitime espérance. *Spe gaudentes*[1].

* * *

D'accord avec nous pour conserver aux termes de la promesse toute leur valeur, un auteur très estimable arrive par une autre voie à en restreindre singulièrement la portée et les effets. Quelle condition, se demande le R. P. Smit[2], se trouve exigée? A prendre les mots au pied de la lettre, Notre-Seigneur ne requiert que neuf communions faites matériellement neuf premiers vendredis de suite. Cependant, nous en convenons tous, des communions sacrilèges ne satisfont pas à la condition. Or, de même que le bon sens catholique conçoit qu'il faut des communions en état de grâce, il saisit également que ces communions doivent être offertes au Sacré Cœur, que ce doivent être des communions de réparation, puisque le culte du Sacré Cœur est avant tout un culte de réparation. Mais qui dit *réparation*, dit des dispositions opposées à cette froide indifférence, à cette tiédeur, dont Notre-Seigneur se plaint à la Sainte. Dès lors, il est raisonnable de penser que Notre-Seigneur subordonne le plein effet de ses promesses à des communions qui Lui soient parfaitement agréables. Il faut donc des commuuions *ferventes.*

Impossible d'ailleurs de préciser le degré de ferveur

(1) Ép. aux Romains, 12, 12.

(2) Voyez le messager hollandais Maandrozen, *ter eere van Jesus Heilig Hart* (décembre 1904 à janvier 1905, et février 1906).

nécessaire. Seulement Notre-Seigneur est en droit d'exiger beaucoup de ferveur pour être pleinement satisfait d'une communion réparatrice.

Ceux donc qui offrent au Cœur de Jésus une série ininterrompue de neuf communions réparatrices faites, le premier vendredi, avec toute la ferveur nécessaire, possèdent, dans ces communions, un gage certain de persévérance. Des communions bonnes mais ferventes ne contiendront pas cette pleine garantie ; elles constitueront néanmoins un exercice spécialement efficace pour obtenir la grâce suprême de la persévérance finale.

Nous croyons avoir fidèlement résumé le raisonnement du P. Smit, fondé tout entier sur ce principe : Rien ne nous autorise à croire que la portée de la promesse dépasse cette signification des mots qui, aux yeux d'un catholique, paraîtra naturelle.

Ce principe est acceptable ; mais, malgré toute l'estime que nous professons pour des études mûries comme celles du R. P. Smit, nous croyons devoir en contester, au moins partiellement, l'application.

Volontiers nous concédons que l'exercice des neuf communions doit être pratiqué en l'honneur du Cœur de Jésus et intentionnellement mis en relation avec la Grande Promesse ; tout prêtre habitué à célébrer dignement sa messe quotidienne ne satisfait donc pas de ce seul chef à la condition. Notre-Seigneur récompense ceux qui remplissent formellement son désir. Si les communions ne sont influencées par ses promesses, comment y verra-t-Il ce recours affectueux, confiant, filial, que son divin Cœur sollicite et se plaît à rémunérer.

Tout bon catholique concevra cela sans peine. Mais peu de catholiques comprendront qu'on aille plus loin encore, qu'on scrute la notion de réparation pour en tirer la nécessité d'une ferveur peu commune, et que la garantie promise à « *tous ceux* qui communieraient neuf premiers

vendredis de suite » devienne, en fait, le privilège de quelques âmes d'élite? La plupart ne reconnaîtront pas là une faveur qui nous est annoncée comme *un excès de miséricorde, un triomphe d'un amour tout-puissant.* L'interprétation leur paraîtra entachée de subtilité théologique, et due à cette peur singulière que l'homme éprouve parfois à admettre une bonté infinie.

Nous ne saurions donc nous ranger à l'avis du R. P. Smit. Celui-ci ne peut, du reste, nous reprocher aucun manque de logique.

Si, pour les faveurs du scapulaire, nous demandons que l'on porte avec dévotion l'habit de la sainte Vierge, nous ne réclamons pas une dévotion parfaite ou extraordinaire. Nous voulons seulement qu'en portant cet habit on offre à Marie un hommage qui lui plaît, comme l'hommage d'une bonne communion plaît nécessairement au Cœur qui nous a donné la sainte Eucharistie en nourriture[1].

II

Ils ne mourront point en sa disgrâce, ni sans recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier moment.

Dans cette phrase, complémentaire de la Grande Promesse, les mots : *ni sans recevoir leurs sacrements,* paraissent, au premier aspect, garantir la réception effective des derniers sacrements. Combien cependant de saints prêtres ou de religieux sont enlevés par une mort soudaine ! Tout dévoués au Sacré Cœur, ils avaient, mieux que personne, rempli la condition. La vérité de la Promesse en deviendrait-elle suspecte ; ou serait-ce un indice de restrictions sous-entendues?

---

(1) L'objection que le P. Smit emprunte aux conditions nécessaires pour la pleine efficacité de la prière, etc., a été prévenue plus haut.

Nullement. Ces faits indéniables achèvent de nous éclairer sur le sens de ces paroles; ils confirment une interprétation déjà suggérée par le contexte. Notre-Seigneur ne promet point la réception des derniers sacrements d'une manière absolue, mais Il s'engage seulement à fournir l'occasion de les recevoir à ceux qui en auraient besoin pour rentrer en grâce avec Lui.

Observons d'abord combien diffèrent d'objet la grâce de la pénitence finale et celle des derniers sacrements. La première concerne un bien absolu, indispensable; la seconde un bien relatif, d'ordinaire fort à souhaiter, mais qu'une grâce meilleure peut toujours compenser. La réception effective des sacrements n'est pas un gage infaillible de salut; la confession suppose une certaine présence d'esprit et possession de soi-même qui devient parfois une source d'inquiétudes. Bref, il est peu probable que la réception des derniers sacrements fasse l'objet d'une promesse aussi absolue que la mort dans l'amitié de Dieu.

Interrogeons maintenant le *contexte*[1].

Etudions la manière dont procède la Sainte. La promesse a pour objet direct la grâce de la pénitence finale. « Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois, tout de suite, *la grâce finale de la pénitence.* » Voilà, en définitive, une première expression ou formule de la promesse. Elle est complète, mais très concise. La seconde ne sera-t-elle pas, tout naturellement, explica-

(1) Dans une édition précédente, nous avions insisté sur l'expression *leurs sacrements,* comme étant moins catégorique et moins générale que *les sacrements*. Nous croyons nous être trompé. Depuis lors, nous avons appris que *recevoir ses sacrements* était, du temps de la Sainte, une locution courante en Bourgogne et ailleurs; on la trouve encore aujourd'hui dans plusieurs provinces.

tive[1]? « Ils ne mourront point en sa disgrâce, ni sans recevoir leurs sacrements. » Ces mots ne détaillent-ils pas plus explicitement le contenu de la proposition précédente ? A l'heure de la mort, on peut se trouver en état de grâce ou avoir besoin d'y rentrer. Nul n'y rentre sans le vœu du sacrement de Pénitence; et la réception effective, soit de ce sacrement, soit de l'Extrême-Onction, soit même de l'Eucharistie, peut pour beaucoup revêtir le caractère d'une nécessité.

Voilà donc tout ce que, d'après nous, Notre-Seigneur entend dire : « Ils ne mourront point en ma disgrâce, et recevront à cet effet les sacrements voulus ». Et qu'on n'objecte point la particule *ni*, qui paraît annoncer une faveur distincte de la précédente. Même dans les textes de droit, il arrive parfois qu'il faille prendre *aut* (ou bien) pour *et* (et), et réciproquement. Il n'y a pas lieu de se montrer ici plus difficile. Nous suppléerons donc sans peine un *par conséquent*, et nous comprendrons ainsi la phrase : « Ils ne mourront point en ma disgrâce, ni, *par conséquent*, sans recevoir leurs sacrements. » La mort soudaine des zélateurs du Cœur de Jésus n'a plus rien alors qui nous surprenne. Et, d'autre part, les attentions providentielles qui ménagent souvent à ces personnes une occasion inespérée de recevoir les sacrements démontrent plutôt que Notre-Seigneur donne plus qu'Il n'a promis, qu'Il se plaît d'ordinaire à assurer les sacrements, même quand ils sont simplement utiles.

Les derniers mots enfin, « mon divin Cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier moment, » en rappelant toute l'attention sur le salut éternel, nous semblent montrer encore que, dans la pensée de sainte Marguerite-

(1) Il se peut même que, sans la tenir de Notre-Seigneur, la Sainte ait ajouté de bonne foi cette explication comme une conséquence découlant naturellement de la promesse qui lui avait été faite.

Marie, la mention des sacrements n'est qu'accessoire, et qu'il s'agit surtout, sinon exclusivement, de donner aux privilégiés de la Grande Promesse l'assurance morale de leur salut éternel.

ARTICLE III

L'usage de la Grande Promesse.

Nous conservons donc aux termes de la Grande Promesse la valeur naturelle que leur attribue le langage. Ni le texte ni le contexte ne fournissent un autre sens; et l'orthodoxie la plus scrupuleuse ne nous oblige aucunement à restreindre la portée des expressions. Ce sens nous est dès lors imposé, si nous ne voulons arbitrairement remplacer l'interprétation par la divination et la conjecture.

Assurément, les atténuations des timides sont dictées par de louables intentions, mais la peur du vrai nous a toujours paru une piètre défense du bien. Ce procédé dispense parfois de recherches laborieuses, mais il n'est qu'un expédient toujours précaire et souvent périlleux. Demandons plutôt à la vérité elle-même des armes d'une trempe meilleure. Souvent il suffira de la faire apparaître sous son jour réel. La vérité ne nuit que mal entendue ou maladroitement présentée.

Nous sommes ainsi naturellement amenés, après un examen qui portait sur le fond de la cause, à nous préoccuper de la forme et du revêtement. Jusqu'à quel point convient-il de publier et de recommander un privilège aussi magnifique? Telle est la question que nous voudrions examiner dans ce dernier paragraphe. Elle intéresse principalement ceux qui sont chargés de la formation ou de la conduite des âmes. Mais ce que nous devons prêcher aux autres, nous avons à le tenir pour nous-mêmes. La manière dont nous présentons la Grande

Promesse doit correspondre à celle dont nous l'envisageons. L'usage public de la prédication trace les règles de l'usage privé. Notre investigation pourra donc, pensons-nous, profiter aux fidèles en général : en nous renseignant sur l'intention qui inspire de semblables faveurs, nous apprenons la façon d'en jouir saintement et de nous en servir pour le plus grand bien de nos âmes. Voilà pourquoi nous avons intitulé ce paragraphe : *Usage de la Grande Promesse.*

* * *

Et d'abord, est-il opportun de prêcher au peuple cette merveille de la miséricorde divine? Oui, répondrons-nous sans hésiter, car cette prédication est conforme aux vœux de Notre-Seigneur Lui-même. Après les appels répétés de S. S. Léon XIII, après la consécration solennelle du monde entier au Sacré-Cœur, qui donc oserait faire de la dévotion au Cœur de Jésus-Christ l'apanage de quelques âmes privilégiées? Or, les leçons mêmes du Bréviaire en font foi : les promesses sont appelées à servir de stimulant à cette dévotion. « Jésus, y lisons-nous, apparut à la Sainte; Il lui ordonna de faire rendre à son Cœur un culte public, que de grandes grâces viendraient récompenser[1]. » Et la sainte qui nous a transmis les promesses, que nous apprend-elle sur les intentions du Sauveur? C'est aux hommes engagés dans la voie de la perdition que Notre-Seigneur veut manifester son Cœur, avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'il contient[2]. Parmi ces trésors, ne devons-nous pas comprendre avant tout une faveur annoncée en ces

(1) Office de Sainte Marguerite-Marie, 5e leçon. Voyez plus haut, p. 7, les paroles de S. S. Léon XIII, empruntées à sa Constitution *Benignae.*

(2) Quatrième lettre, du 3 nov. 1689, au P. Croiset. *Lettres inédites,* Toulouse, 1890, p. 141.

termes : « Je te promets, *dans l'excessive miséricorde de mon Cœur...* » Bien plus, comme pour faire ressortir l'intimité du lien mutuel, la Sainte n'énonce guère les promesses, notamment celle-ci, sans insister d'abord sur le plaisir que prend Notre-Seigneur d'être aimé, connu et honoré de ses créatures[1]. Déjà même la seule généralité

(1) Citons, pour plus de précision et d'intérêt. « L'ardent désir qu'Il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de la perdition... Lui avait fait former ce dessein de manifester son Cœur aux hommes avec tous les trésors d'amour... Tous ceux qui voudraient Lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui serait en leur pouvoir, Il les enrichirait avec abondance et profusion de ces divins trésors du Cœur de Dieu. » 4e Lettre, citée. — « Il lui (à la Sainte) a donc fait connaître derechef le grand plaisir qu'Il prend d'être honoré de ses créatures, et il lui sembla qu'alors Il lui promit « que tous ceux qui seraient dévoués à ce sacré Cœur ne périraient jamais ». 2e Lettre, du 24 août 1685, à la mère DE SAUMAISE. (*Vie et Œuvres*, t. 2, p. 64 ou 101, 2e éd.) — « Il m'a confirmé que le plaisir qu'Il prend d'être aimé, connu et honoré de ses créatures est si grand, que, si je ne me trompe (formule imposée par la Supérieure), Il m'a promis que tous ceux qui Lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais » (vient alors une série de promesses définies.) 33e (34) L. à la Mère GREYFIÉ, 1685. (*Vie et Œuvres,* t. 2, p. 68 ou 105.) — « L'ardent désir qu'Il a de les répandre (ses grâces) dans les âmes et les cœurs bien disposés... Lui fait désirer d'être connu, aimé et glorifié de ses créatures... Un jour de vendredi... « suit la Grande Promesse ». L. 82 (83) à la mère DE SAUMAISE. (*Vie et Œuvres,* t. 2, p. 159 ou 195.) — « Si l'on savait, combien cette dévotion est agréable à JÉSUS-CHRIST, il n'est pas un chrétien..., qui ne la pratiquât d'abord » (puis les promesses pour les divers états.) L. à son Directeur. (*Vie et Œuvres*, l. 2, p. 285 ou 334.) — « C'est ce qui Lui donne un si ardent désir d'être connu, aimé et honoré des hommes, dans les cœurs desquels Il a tant de désir d'établir par ce moyen l'empire de son pur amour, qu'Il promet de grandes récompenses à tous ceux qui s'emploieront à Le faire régner... Il fait connaître ce désir être si excessif, qu'Il promet que tous ceux qui se consacreront et dévoueront à Lui, pour Lui donner ce plaisir que de Lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera à leur pouvoir, suivant les moyens qu'Il leur en donnera, Il ne les laissera jamais périr. » L. 2 au

des expressions de la Grande Promesse : *tous ceux;* la mention d'une réconciliation finale par les sacrements, qui paraît s'adresser à d'autres âmes que les ferventes, manifestent suffisamment l'intention de mettre cette faveur à la disposition de tous.

Certes, la Sainte, choisie la toute première pour l'apostolat de cette dévotion, n'eût pas enveloppé cette promesse de mystère, elle qui s'écriait : « Que ne puis-je raconter tout ce que je sais de cette aimable dévotion au Sacré Cœur de Jésus, et découvrir à *toute la terre tous les trésors de grâces* que Jésus-Christ renferme dans ce Cœur adorable et qu'Il a dessein de répandre avec profusion sur tous ceux qui la pratiqueront. Je vous conjure, Mon Révérend Père, n'oubliez rien pour l'inspirer à tout le monde[1]. » Lettre à son Directeur. (*Vie et Œuvres*, t. 2, p. 285 ou 334, 2e éd.).

Nous ne voudrons pas être plus sages, mieux avisés que Notre-Seigneur ou sa servante; et rassurés désormais sur l'opportunité de la publication, nous examinerons seulement la bonne manière et le style réclamés par le sujet.

Les amis du Sacré Cœur tomberont aisément d'accord sur cette formule : La Grande Promesse doit être prêchée

---

P. Croiset, 10 août 1680. (*Vie et Œuvres*, 2e éd., t. 2, p. 243.) — « L'adorable Cœur de Jésus veut établir dans tous les cœurs le règne de son amour... et Il me semble qu'Il en a un si grand désir, qu'Il promet de grandes récompenses à tous ceux qui s'y emploieront. » L. 116, à Sœur Jeanne-Madeleine Joly, 10 avril 1690 (*Vie et Œuvres*, t. 2, p. 241 ou 291.)

Nous avons fait les citations dans l'ordre et d'après le texte du R. P. de Franciosi, *Promesses de N.-S. J.-C.*, etc. Montreuil-sur-Mer, 1895.

(1) Dans son intéressant article des Études (t. 95, p. 857), le P. A. Hamond nous apprend que bien avant la seconde partie du XIXe siècle, la pratique des neuf premiers vendredis était, dès 1714, en honneur au monastère de Moulins.

dans le même esprit dans lequel elle fut faite. Et cet esprit lui-même, comment le découvrir? Apparemment, en recherchant les raisons préposées à cette immense libéralité.

Tout impuissants que nous soyons à pénétrer les conseils du Très-Haut, nous pouvons suivre cependant le rayon dont Lui-même daigne nous illuminer. Les principes généraux révélés à notre raison et à notre foi, des indices positifs qui accompagnent les œuvres divines, nous permettent d'écarter certaines fins, d'en assigner d'autres qui, sans épuiser une sagesse infinie, suffisent à rendre celle-ci admirable à nos yeux.

1. En cette vie, où il nous faut croire, Dieu ne manifeste rien pour satisfaire notre curiosité. PIERRE s'inquiète de JEAN : « Seigneur, qu'adviendra-t-il de celui-ci? » — « Que t'importe? Contente-toi de me suivre[1]. » A la question théorique et vaine[2] sur le nombre des élus, Notre-Seigneur répond par un conseil tout pratique : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite[3]. — A quand le second avènement du Messie? Les disciples cherchent en vain à le savoir. Il n'est donné à nul homme de connaître le jour[4]. Toutes ces questions sont écartées comme indifférentes à la grande chose qu'il nous intéresse d'apprendre : notre rôle, notre devoir. Nous sommes donc bien en droit de conclure, que le but de la Grande Promesse ne saurait être non plus de donner à beaucoup comme la révélation anticipée de leur béatitude à venir.

2. La Grande Promesse ne peut tendre davantage à renverser l'économie de l'Évangile ni même à la contrarier, à la déranger. « Tout royaume divisé périra[5]... Le

(1) S. Jean, 21, 22.
(2) Cfr FONCK, S. J. *Die Parabeln des Herrn*, p. 623.
(3) S. Luc, 13, 23.
(4) S. Matth., 24, 36.
(5) S. Luc, 11, 17.

ciel et la terre passeront; mes paroles ne passeront pas[1]. » Les lois du salut demeurent telles qu'elles sont établies dans le code de la loi nouvelle. « Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements[2] ». Les œuvres qu'inspire la foi et qu'informe la charité sont et restent pour l'adulte ses seuls titres à obtenir la couronne des élus. Après, comme avant la neuvaine des communions, cette vérité demeure entière.

3. Qui nous contestera encore que le divin Maître n'entend pas favoriser le relâchement? Loin de là! Écoutez donc comme Il se plaint de la froideur des hommes, et comme Il brûle d'obtenir d'eux les hommages plus parfaits « d'une libre, amoureuse et franche volonté[3] » !

La Grande Promesse n'est donc, dans l'esprit de Notre-Seigneur, ni un aliment de la curiosité, ni un complément de l'Évangile, ni un prétexte de relâchement. Mais quelle fin positive lui est assignée?

1. Nous l'avons vu surabondamment dans les emprunts faits plus haut aux écrits de sainte MARGUERITE-MARIE : la Grande Promesse partage avec les autres promesses la destinée commune d'exciter à la dévotion au Sacré Cœur. Jusque-là le Bon Maître condescend à notre faiblesse, qu'Il daigne ajouter à ses propres attraits l'appât de splendides récompenses!

2. Ensuite, parmi les honneurs qui lui sont spécialement agréables, Notre-Seigneur a plus d'une fois indiqué la communion eucharistique et notamment la communion réparatrice du premier vendredi. Neuf communions faites de suite à pareil jour sont bien capables d'inculquer cette

---

(1) S. Marc, 13, 31.

(2) S. Matth., 19, 17.

(3) Lettre 44 de la Sainte à sœur MARIE-MADELEINE DES ESCURES, 21 juin 1606 : *Vie et Œuvres*, t. 2, p. 121.

excellente habitude. L'invitation à communier neuf fois est donc une invitation à communier toujours.

3. Notre-Seigneur prétend aussi, par la dévotion à son Cœur, étendre davantage le règne de son amour. Fruit de l'amour divin en tant qu'homme, Rédempteur par amour, Il ne désire rien tant que d'être servi par amour. Jamais Il ne lui manqua des âmes choisies, pour s'écrier, émues, avec saint PAUL : « Il m'a aimé et s'est livré Lui-même pour moi[1] », et se sentir, à l'exemple du saint Apôtre, pressées de l'aiguillon de cet amour : « La charité du CHRIST nous presse[2] ». Mais ce motif d'amour, qui est le dernier mot de la sagesse, devrait plus universellement guider les chrétiens. Notre-Seigneur les y convie de la même voix dont Il les appelle à se grouper autour de son Cœur. Il prétend ruiner l'empire de Satan, « pour nous mettre dans la douce liberté de l'empire de son amour[3] ». Et combien à propos! Les temps étaient proches, où le bras séculier cesserait de protéger l'Église : aucune contrainte extérieure ne retiendrait plus ni le prêtre dans les obligations sacrées de son ministère, ni le religieux dans la tâche ardue de son perfectionnement spirituel, ni le simple chrétien dans la soumission aux lois de Dieu et de l'Église. Du dehors viendraient même plutôt de multiples sollicitations à forfaire. L'indécision des esprits, l'énervement des caractères, la confusion amenée par d'incessantes controverses, et même peut-être l'adoucissement des mœurs, allaient diminuer l'horreur du péché et affaiblir l'impression des menaces futures, pourtant si justement redoutables. Quel danger, si l'on n'aime! Le motif de l'amour n'est donc pas seulement le plus parfait, il est

---

(1) Ép. aux Galates, 2, 20.

(2) Ép. 2 aux Corinthiens, 5, 14.

(3) Lettre 4 de la Sainte au P. CROISET, 3 nov. 1689, *Lettres inédites*. Toulouse, 1800, p. 141.

encore le plus approprié à la nécessité du temps présent. Or, certes, toute assurance du salut, toute sécurité morale, est bien propre à développer l'esprit d'amour dans les âmes de bonne volonté. En éloignant de leur vue ses armes vengeresses, Dieu ne leur fait-Il pas goûter davantage la douce liberté des enfants d'adoption, la suavité de son empire paternel?

4. N'hésitons pas enfin à attribuer au Cœur de Jésus la délicate attention de rassurer les âmes timorées à l'excès. Hélas! ceux-là tremblent le moins qui ont le plus sujet de trembler! Les communions du premier vendredi, avec la promesse qui s'y trouve jointe, sont offertes aux fervents comme un moyen de dissiper leurs terreurs.

Nous pouvons, semble-t-il à présent, aborder directement la question principale que nous nous sommes posée.

* * *

1. Pour commencer, ici encore, par la partie négative, nous ne saurions d'abord nous élever avec assez de force contre un genre de prédication où la pratique des neuf vendredis prendrait l'air d'une monnaie avec laquelle on achète le paradis. Quelle méprise déplorable, de confondre l'effet propre de la grâce et celui de l'œuvre salutaire qui en est le fruit, moyennant notre coopération ! « Ce que je suis, je le dois à la grâce de Dieu, disait saint Paul, mais sa grâce ne fut point stérile en moi[1]. « La prière de Monique obtint du ciel la conversion d'Augustin ; et l'on peut dire, en ce sens, qu'Augustin fut sauvé par les pieuses supplications de sa sainte Mère. Pourtant, la cause immédiate de sa sanctification fut la grâce intérieure librement acceptée par lui, et sa sainteté a consisté dans la grâce sanctifiante qui ornait son âme et les actes des vertus plongées en elle comme dans une terre admira-

(1) I Ép. aux Corinthiens, 15, 10.

blement féconde. De même, les promesses faites pour exciter au bien ne remplacent jamais les œuvres qui sont l'essence de ce bien. La Grande Promesse vaut une grâce miséricordieuse, mais les bonnes actions qu'elle pousse à accomplir méritent seules l'éternelle récompense. Non plus qu'Il ne dira à AUGUSTIN : « Réjouis-toi, serviteur bon et fidèle, car ta mère a prié pour toi, » Notre-Seigneur, en jugeant les vivants et les morts, ne s'adressera à personne en ces termes : « Réjouis-toi, serviteur bon et fidèle, car tu as communié neuf premiers vendredis de suite..., car tu as porté le scapulaire ». Mais Il dira : « Réjouis-toi, car j'avais faim et tu m'as donné à manger, j'avais soif et tu m'as donné à boire[1] ». En d'autres termes, les mérites acquis par la grâce de Dieu sont seuls couronnés ; et, dans ces mérites, la pratique des neuf vendredis et le port des livrées de la sainte Vierge figurent simplement eux-mêmes comme de bonnes actions, une confiance, un hommage méritoires, exprimés à Notre-Seigneur en sa Personne ou dans sa Mère.

Ces distinctions peuvent paraître délicates. Raison de plus, pour peser nos expressions et éviter celles qui risquent d'être travesties en dispense d'effort et de labeur. Ne disons jamais en termes équivalents : « Voyez comme il en coûte de se faire une position ici-bas. Pour sauver votre âme, pour obtenir un bonheur sans fin, Notre-Seigneur vous demande une seule heure pendant neuf mois. » Loin de là, Notre-Seigneur nous demande la vie entière, mais Il accepte la fervente pratique des neuf vendredis comme une prière efficace pour avoir la grâce de Lui dédier cette vie en effet.

Arrière, bien plus encore, toute comparaison avec les travaux des hommes apostoliques et les rigueurs des pénitents, comme si nous n'avions pas, suivant un texte

(1) S. Matth., 25, 35 et suiv.

célèbre, à nous lever de la table sainte, forts comme des lions, rendus terribles à Satan, et tout pénétrés envers notre Chef d'un amour qui nous entraîne sur ses pas à une vie sainte et mortifiée.

De tels rapprochements sentiraient une réclame plus digne de la foire que de la chaire, et il y aurait bien à craindre que leur premier effet ne fût de faire manquer aux conditions mêmes de la Grande Promesse : la volonté de persévérer et la résolution d'une vie foncièrement chrétienne.

En général d'ailleurs, il importe beaucoup de ne pas s'abuser sur le rôle des pratiques extérieures. L'âme y peut puiser un secours, et le prochain un sujet d'édification. Plusieurs furent choisies par le Christ pour être les signes et les canaux de sa grâce : le mépris des sacrements serait sacrilège. D'autres nous sont imposées par la sainte Église : en les négligeant à dessein, nous serions coupables d'orgueilleuse révolte. Et ce serait encore une forme d'orgueil, que de dédaigner les pieuses coutumes qui font partie des mœurs chrétiennes. Mais il y a loin de cette simple accommodation à des usages louables et d'une exactitude dictée par les soins d'une piété sincère, à une exécution machinale et à un culte superstitieux d'observances mesquines, strictement définies pour le nombre et la façon. Le Saint-Siège a dû fréquemment réprouver ces prières à accomplir suivant un rit déterminé, tel nombre de fois, ni plus ni moins, pour obtenir infailliblement certaines grâces même temporelles. L'on a fait des additions d'indulgences dont le moindre inconvénient est leur manque d'exactitude ; et ces faveurs, octroyées comme accessoires de bonnes œuvres, sont devenues l'objet principal des préoccupations d'une certaine piété. Que de fois, l'on s'est moins soucié de faire bien que de faire beaucoup, à l'encontre du conseil de Notre-Seigneur, qui nous avertissait de ne pas estimer nos prières d'après le nombre de

paroles qui y étaient prononcées[1]; et des calculs étroits et égoïstes ont défloré souvent des pratiques recommandables. Les sacrements mêmes n'échappent pas toujours à cette demi-profanation. Dans le peuple, chez les bonnes gens, la simplicité excuse aisément une certaine étroitesse d'idées et des pratiques un peu mesquines; mais la complicité de ceux qui les guident serait moins pardonnable. Notre-Seigneur nous demanderait compte d'avoir rapetissé sa religion, fondée sur la justice et l'adoration en esprit, aux proportions d'un formalisme peu édifiant, qui rappelle ces éléments vides dont Il voulut nous affranchir[2]. De nos jours d'ailleurs, cette imprudente naïveté, cette façon trop matérielle d'entendre le christianisme n'est-elle pas même une occasion de scandale? Ne risque-t-elle pas de renforcer la barrière des préjugés qui empêchent des âmes sincères de revenir ou de se convertir à cette religion de vérité et d'amour dont le besoin les tourmente?

Gardons-nous donc bien de faire passer la pratique des neuf vendredis pour une voie également sûre et commode d'aller au ciel, comme si Notre-Seigneur se ravisait et rétractait sa déclaration : « Celui qui veut me suivre, qu'il se renonce lui-même[3] » !

2. Nous ajouterons encore, qu'il convient peu, à notre sens, de prêcher isolément la Grande Promesse. Elle n'est pas faite pour elle-même, mais elle fut proposée par Notre-Seigneur comme un encouragement à la communion réparatrice du premier vendredi, qui, elle-même, est une forme de la dévotion au Sacré Cœur. Suivons le plan que nous trace sainte Marguerite-Marie. Parlons de l'amour de Jésus-Christ, de son désir d'être aimé; proclamons les devoirs que cet amour nous impose, les conseils qu'il nous

(1) S. Math., 6, 7.
(2) Ép. aux Galates, 4, 39.
(3) S. Matth., 16, 24.

suggère ; et laissons enchâssé dans cet ensemble le magnifique joyau de cet unique privilège.

3. Il ne faut d'ailleurs pas oublier, en parlant au peuple, de rappeler cette vérité développée au commencement : nous ne pouvons attacher qu'une foi humaine aux révélations de la Sainte, dont les assurances appartiennent dès lors au même ordre humain. Les fidèles ne doivent pas être exposés à confondre les paroles que les saints nous rapportent de leurs extases avec celles que Jésus-Christ prononça pour être consignées dans l'Évangile et faire partie du dépôt de la foi. Cette prudente réserve n'empêche nullement de reconnaître, comme nous l'avons fait, une spéciale valeur aux promesses transmises par la Sainte, liées qu'elles sont à une dévotion dont le caractère providentiel est évident à tous les regards.

4. Après avoir prudemment évité les méprises, assurons aux fidèles le bienfait même de la Grande Promesse, en insistant sur les dispositions avec lesquelles ils doivent s'approcher de la sainte table et sur la nécessité d'écarter toute arrière-pensée de présomption téméraire ou d'abandon du service de Dieu.

Disons-le bien haut : cette promesse est destinée à rassurer ceux qu'émeut douloureusement leur propre fragilité ; qui, avec saint Bernard, constatent humblement que, dans la suprême affaire de leur salut, ils peuvent moins compter sur eux-mêmes que sur Dieu ; et qui se trouvent ainsi amenés, par le désir même de servir Dieu, à chercher dans cette pratique une garantie contre leur inconstance. A ceux-là est donnée l'assurance morale d'une grâce qui préviendra, ou tout au moins qui surmontera en temps utile les défaillances et même les rébellions possibles de la volonté.

* * *

Nous croirions tromper de légitimes attentes, si nous n'indiquions pas rapidement quels fruits la sage prédica-

tion de la Grande Promesse est appelée à produire.

Cette faveur, bien présentée, engage puissamment à la communion mensuelle, et elle fait germer dans les âmes des sentiments délicats de confiance, de gratitude et de réparation à l'égard de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pour beaucoup, surtout pour les jeunes gens, cette nécessité d'une conversion mensuelle sera le principe d'une lutte plus sérieuse, plus décidée contre la tentation, le péché, la mauvaise habitude. Soutenue pendant neuf mois, à quelles victoires cette lutte ne peut-elle pas conduire? Les adversaires qu'effraie la prédication de la Grande Promesse nous paraissent trop perdre de vue toute l'influence qu'un effort prolongé exerce sur la trempe morale des hommes.

Ne l'oublions d'ailleurs pas, la vertu est aimable, et la paix avec Dieu a des charmes non soupçonnés du pécheur. Faire ressentir, ne fût-ce que quelques instants, ces joies plus nobles à des âmes longtemps dominées par la passion, c'est éveiller, c'est fortifier les appétits supérieurs, c'est préparer un affranchissement définitif.

Mais dans des cœurs mieux disposés, où Dieu habite toujours par sa grâce, — et, parmi ceux qui pratiquent le premier vendredi, c'est le grand nombre, — la Grande Promesse, en calmant des terreurs exagérées, versera une impulsion plus généreuse, un élan plus noble vers tout bien. L'esprit de charité dominera leur activité, tandis que, dans leur fond intime, ils goûteront le sentiment délicieux de la paix divine[1], la joie de l'Esprit-Saint destinée aux enfants de Dieu[2].

Nous tenons au surplus à le déclarer : dans une pratique assez longue, nous n'avons rencontré personne pour qui les neuf vendredis aient été une occasion de témérité

(1) Ép. aux Galates, 4, 7.
(2) Ép. aux Romains, 14, 17.

présompteuse. D'autres témoignages sont venus confirmer le nôtre. Des abus, qu'on ne les suppose pas *a priori!* Que si l'on en a constaté, prévalent-ils sur les avantages? et quelle institution s'est trouvée à l'abri des profanations humaines?

Prêchons sagement la Grande Promesse; peu de place sera laissée aux abus; et nous pourrons avec confiance chanter éternellement les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo*[1].

NOTE RELATIVE

A LA ONZIÈME PROMESSE

Une promesse, citée souvent la onzième, se formule dans les termes suivants : « Les noms de ceux qui propageront cette dévotion au Sacré Cœur, seront inscrits dans mon Cœur, et je ne permettrai pas qu'ils en soient jamais effacés ».

Dans cette promesse, le Cœur de Jésus est comparé au *Livre de vie*. L'inscription dans ce livre, c'est l'état de grâce. On y demeure inscrit tandis qu'on persévère dans l'amitié de Dieu. La promesse ne concerne donc rien moins qu'une confirmation dans la grâce.

D'autre part, comme aucun terme n'est assigné à la durée du zèle requis comme condition, nous croyons devoir subordonner l'effet de la promesse à un zèle persévérant.

Voici comment nous ferions la paraphrase de la promesse. « Ceux qui s'emploient à propager la dévotion au Sacré Cœur et ne cessent pas de s'y employer, s'assurent une prédilection du Cœur de Jésus, laquelle se traduit par des grâces spéciales pour acquérir, s'il est besoin, l'amitié de Dieu, et la conserver jusqu'à la mort. »

---

(1) Ps. 88, 2.

SECTION II

Partie liturgique.

CHAPITRE I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La dévotion au Sacré Cœur doit être privée et publique, individuelle et sociale. Elle réclame tout l'homme. Or, l'homme a sa vie cachée et sa vie extérieure : il est un tout comme personne, et il fait partie du genre humain. Si elle n'était *privée* et *individuelle*, elle ne saurait correspondre aux invitations particulières de la Providence, qui, dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel, diversifie les personnes et leur donne une physionomie propre; et à l'homme qui sait que Dieu le travaille intérieurement, il est si naturel d'avoir de l'initiative religieuse, que l'absence de cette activité fonderait le soupçon d'une religion apparente, purement extérieure, incapable de réchauffer le cœur et de sanctifier la volonté. Si la piété n'était *sociale*, il manquerait à la dévotion privée l'appui pour tous si utile et pour beaucoup presque indispensable de l'action commune; et le culte du Sacré Cœur ne préparerait pas au Roi Jésus le trône glorieux qui lui est destiné : n'a-t-Il pas reçu toutes les nations en héritage?

Entre la société publique et l'individu se place la société domestique, la famille. La société publique se dédouble en société civile et société religieuse, la Sainte Église.

La consécration des familles au Sacré Cœur, l'intronisation du Sacré Cœur au foyer domestique, assurent déjà

à la grande dévotion de notre âge une forme demi-sociale.

Il faut ensuite que la bannière du Sacré Cœur soit comme un étendard levé sur toutes les nations. Le jour de ces hommages universels ne semble pas proche : Dieu s'en réserve le secret. Et c'est merveille que, dans l'apostasie générale des nations, le XIXe siècle ait pu voir un Chef d'État martyr consacrer au Sacré Cœur une république américaine, et un Parlement de la noble France, Lui vouer le majestueux monument de Montmartre ; c'est merveille encore que, dans ces premières années du XXe siècle, au centre géographique de l'Espagne, un roi se soit dédié avec son peuple au Sacré Cœur.

Mais il appartient à la société religieuse de donner à la dévotion au Sacré Cœur son expression sociale la plus haute et la plus complète.

L'Église catholique rassemble ses fidèles pour des manifestations grandioses. Les chrétiens du monde entier furent convoqués par le Pape Léon XIII à consacrer le genre humain au Sacré Cœur ; et l'acte rédigé à cette fin rappelle les titres de Jésus-Christ à la royauté universelle.

Chaque année, sur l'ordre du grand et saint Pape Pie X, cette consécration se renouvelle dans toutes les églises paroissiales et dans les autres où la fête se célèbre. (S. R. C. décret du 22 août 1906.)

Les cortèges triomphants des Congrès eucharistiques ne sont-ils pas d'incomparables manifestations sociales en l'honneur du Cœur de Jésus, qui s'y trouve glorifié dans le principal bienfait de son amour? Puis, le culte social ne devient-il pas permanent, ininterrompu, dans ces palais royaux que sont les basiliques élevées en l'honneur du Cœur de Jésus sur les hauteurs qui dominent les capitales?

C'est un devoir pour notre piété de pénétrer la signification de ces démonstrations publiques, d'y participer pleinement avec nos ressources, notre corps, notre intel-

ligence et notre volonté ; de travailler à leur pérennité au milieu de l'instabilité de toutes les choses humaines.

Lorsque nous visitons les sanctuaires du Sacré Cœur, veillons à ce qu'au langage muet et inconscient de la pierre correspondent les accents vivants et convaincus de notre âme. Le désir profond de notre cœur doit se traduire en prière confiante, afin que la basilique devienne pour la nation tout entière, un centre de ralliement autour du Christ retrouvé et établi dans ses droits.

Mais, pour belles et salutaires qu'elles puissent être, ces manifestations sociales, d'origine ecclésiastique, le cèdent pourtant à la forme sociale de culte que l'Église tient de son divin Fondateur. *Le saint sacrifice de la messe*, voilà, par excellence, le culte social. Institué directement par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour être chaque jour et en tout lieu offert au sein de son Église, le saint sacrifice de la messe est le rendez-vous solennel du Chef de l'Église et de son corps mystique, représenté par le prêtre que députe l'Église et par les fidèles participants.

C'est donc là que la dévotion au Sacré Cœur trouvera le plus parfaitement sa pratique sociale.

Essayons de préciser comment.

La Messe se distingue nettement en deux grandes parties : la principale et essentielle, qui est l'œuvre de Jésus-Christ, et la partie complémentaire ajoutée peu à peu par l'Église.

Le sacrifice essentiel a reçu lui-même de l'Église un revêtement liturgique pour le rendre plus visible à nos yeux et plus impressionnant à nos cœurs. Ce complément ecclésiastique ne varie guère : l'Église n'y a souci que de renouveler symboliquement le sacrifice réel et toujours agréé de la Croix.

Jésus-Christ, prêtre principal et victime dans son Humanité, s'y offre par les mains du ministre de l'Église à Dieu le Père, c'est-à-dire, à la Très Sainte Trinité.

Bien que l'unité de la Personne du CHRIST nous permette de dire en toute vérité que le sacrifice est offert à JÉSUS-CHRIST, comme il l'est au Père et au Saint-Esprit, cette expression rigoureusement exacte, violerait cependant les règles de l'appropriation (expliquées plus haut), c'est-à-dire, qu'elle contredirait la manière dont nous concevons l'oblation du sacrifice. Et nous nous servirions d'un langage à tout le moins inusité, en disant que la messe est officiellement offerte au Sacré Cœur. Le CHRIST nous demande d'honorer son Cœur, de réparer les ingratitudes des hommes : il paraîtrait assez singulier de Lui répondre, au moins directement, en Lui offrant ses propres hommages et ses réparations.

Mais le CHRIST s'est mis à notre disposition pour être offert par son Église et par ses fidèles à toutes leurs intentions. Après l'humble aveu de notre insuffisance, nous est-il interdit de puiser dans ces trésors, devenus nôtres, pour payer même l'immense dette que l'humanité a contractée par son ingratitude envers l'amour de son Sauveur? M'est-il défendu de dire au CHRIST : Je n'ai rien que je ne tienne de Vous. Souffrez que je Vous offre vos propres dons; j'ai beaucoup à réparer; je fournirai ma petite part. Mais la trouvant si petite, je Vous offre vos propres réparations!

Et de la sorte, la sainte Messe, comme nous pouvons l'offrir à Dieu en l'honneur de ses saints, peut être secondairement offerte par nous en esprit de réparation pour les injures dont se plaint notre doux Sauveur.

Puis, offrir le CHRIST comme une victime immolée, c'est nous reconnaître pécheurs, et développer ces sentiments de componction qui imprègnent toute la dévotion au Sacré Cœur.

A l'offrande de la Victime principale nous ajoutons nos humbles dons : le pain et le vin, qui sont présentés au prêtre pour devenir le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST, et

être de la sorte, excellemment *sacrifiés*, *rendus sacrés (sacrificare = sacrum facere)*.

Et ces dons, qui symbolisent la communauté des fidèles unis dans la charité, représentent par leur transsubstantiation, notre passage dans le CHRIST, notre transformation en Lui.

Les fidèles qui participent consciemment à la messe se voient ainsi divinement pressés d'avoir les mêmes sentiments que le CHRIST, de s'offrir en victimes avec Lui, et d'exercer de cette façon, en l'honneur du Sacré Cœur, le culte le plus désiré de JÉSUS, le culte auquel, d'après l'apôtre, nous sommes prédestinés : celui de l'imitation, de la conformation.

Puis, le sacrifice se parachève dans la communion. Et ici l'occasion est donnée aux fidèles, après l'offrande du sacrifice expiatoire, d'accomplir dans les meilleures dispositions, l'acte expressément demandé par Notre-Seigneur, la communion réparatrice.

La dévotion au Sacré Cœur s'insère ainsi dans la partie principale de la Messe.

Dans la partie variable et purement ecclésiastique, l'Église adapte ses sentiments à la diversité des circonstances. Après la profession d'humilité et d'allégresse spirituelle du début de la cérémonie, elle honore les saints et fait comprendre les notes propres de leurs vertus et de leur mérite par les textes qu'elle emprunte aux deux Testaments et par ses oraisons. Elle met pareillement en évidence la portée des mystères qu'elle solennise.

Ici la Messe, toujours offerte à Dieu comme sacrifice, apparaît plus spécialement célébrée en l'honneur d'un mystère ou des saints. Ici les textes liturgiques, dans leur mystérieuse éloquence, nous feront entrer dans l'intelligence de la dévotion au Sacré Cœur. Ici encore, les intentions spéciales du prêtre et des fidèles peuvent formellement s'identifier avec les désirs du Sacré Cœur.

Or, depuis Léon XIII, nous sommes particulièrement conviés, le premier vendredi de chaque mois, à prendre intimement part à la Messe du Sacré Cœur.

Voulons-nous cultiver notre dévotion sociale? Il importe de connaître la signification des parties propres de cette Messe.

La paraphrase, largement entendue, qui va suivre, a pour but de faciliter cette intelligence et l'utilisation des richesses que la liturgie met à notre disposition.

CHAPITRE II

MESSES DU SACRÉ CŒUR

I. Paraphrase de la Messe « Miserebitur[1] ».

Observations préliminaires. — La Liturgie se sert souvent des textes sacrés dans un sens approprié à la solennité du jour, et par là-même moins précis. Faite, non seulement pour éclairer l'intelligence, mais aussi pour émouvoir la volonté et y produire des affections et des sentiments, elle a ce trait commun avec la musique sacrée de parler aux différentes âmes un langage du moins accidentellement différent. Autant d'âmes, autant, peut-on dire, de paraphrases des textes liturgiques. Aussi ne proposons-nous la nôtre qu'à titre exemplatif.

L'INTROÏT

Le début de l'Introït est emprunté à Jérémie, à cette lamentation où le prophète, tantôt en son nom propre, tantôt en celui du Christ, dépeint ses infortunes, ses misères,

(1) Le texte latin et la traduction française de cette Messe, se trouvent déjà au t. I, p. 403 ss.

les persécutions qui l'accablent, puis s'élève à l'espérance en un Dieu qui ne saurait indéfiniment punir (℣. 36).

L'Église exprime l'assurance que lui donne la pitié de son Dieu, fondée sur la miséricorde de ce même Seigneur. *Miserebitur secundum multitudinem miserationum suarum!* Il aura pitié selon la multitude de ses miséricordes (℣. 32).

Elle aperçoit les noms de ses enfants inscrits dans le cœur de son Seigneur : « Car Il n'a pas dédaigné ni rejeté de son cœur les enfants des hommes » (℣. 33).

Cette pensée est suggérée par la traduction française. Littéralement, il faut dire, d'après l'hébreu : « Car c'est à contre-cœur que Dieu humilie et rejette les fils des hommes. »

L'assurance toutefois est subordonnée à la condition, si instamment requise par Notre-Seigneur : l'espérance en Lui : « Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en Lui, à l'âme qui Le cherche » (℣. 25).

Il n'y a pas d'autre nom sauveur que celui de Jésus (Act. 4, 12); l'âme qui Le cherche, Le trouvera (S. Matth., 7, 8).

Le sentiment de gratitude qu'enfante cette sécurité s'exprime par un double alleluia, quand la liturgie du temps ne s'oppose pas à cette expression d'allégresse.

Recourant ensuite au Psalmiste, l'Église proclame qu'elle chantera à jamais ces miséricordes auxquelles elle doit son salut : « Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur; je les chanterai de génération en génération » (Ps. 88, ℣. 2).

Mais que ces bontés divines et nos actions de grâces rendent « gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement et maintenant et toujours et dans la suite des siècles. Ainsi soit-il. »

Et après cette glorification de la sainte Trinité, l'Église reprend avec une confiance plus entière, les versets, déjà récités, de Jérémie.

LA COLLECTE OU PREMIÈRE ORAISON

La collecte s'inspire du sentiment que la dévotion au Sacré Cœur fait jaillir de notre âme. Dévots du Sacré Cœur, nous croyons à l'amour que Dieu nous porta, et parce que nous y croyons, le Cœur de Jésus fait notre gloire. Misérables et coupables par nous-mêmes, nous nous consolons par les dignes hommages que le Cœur de Jésus rend à son Père, et par les complaisances du Père pour son Fils unique fait Homme. Et tout cela est à nous par notre union avec ce divin Cœur. Voilà ce qui nous donne sujet de nous glorifier. « Dieu Tout-Puissant, nous Vous prions de nous accorder, à nous qui mettons notre gloire dans le très saint Cœur de votre Fils bien-aimé. »

Ensuite, nous commémorons, ou plutôt, nous célébrons les principaux bienfaits de l'amour que nous porte ce Fils bien-aimé; et tout spécialement, suivant la leçon de l'Office, nous nous attachons à l'Eucharistie et à la Passion. « Et célébrons les principaux bienfaits de son amour pour nous. »

Mais ces bienfaits eux-mêmes sont des avances que nous devons faire fructifier; ils nous procurent un avant-goût de ce que Dieu prépare à ceux qui veulent L'aimer; ils nous initient à cette vie divine qui se consomme dans la vision béatifique du ciel. Nous savourerons la joie complète de ces bienfaits, quand, ressuscités avec Jésus-Christ, nous aurons cueilli ce fruit de gloire, de charité et de bonheur. Voilà pourquoi nous supplions le Dieu Tout-Puissant, par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, d'ajouter à la joie d'avoir reçu ces inestimables faveurs, celle d'en avoir profité pour notre salut. « De nous réjouir également et de les avoir reçus et d'en avoir recueilli les fruits. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, étant Dieu, vit et règne avec Vous dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

L'ÉPÎTRE TIRÉE D'ISAÏE, *c. 2.*

Dans le livre du grand prophète, ce chant lyrique[1] suit les magnifiques prédictions de libération et de victoire définitive que le règne Messianique vaudra au peuple élu. Et il exprime admirablement les transports de l'âme ravie de la paix et de la félicité infinies qui ont succédé à tant de misères, à tant d'anxiétés, à tant d'humiliations, à tant de maux. C'est d'abord la surprise émerveillée de qui se reconnaît indigne d'une telle consolation. Puis, c'est la confiance imperturbable dans le ferme appui trouvé en Dieu. De l'âme reconnaissante s'échappe alors la louange du bienfaiteur. Et un ardent désir s'allume en elle de s'approprier les grâces offertes; bien plus, de publier partout le nom et les bontés de ce Dieu Sauveur. Et cette ambition apostolique s'achève dans l'exultation du pur amour qui jouit de la grandeur du Saint d'Israël.

Cette gradation magnifique de sentiments est présentée sous la forme d'une exhortation mutuelle que s'adressent les heureux habitants de Sion : tantôt au singulier[2], car ils sont un seul peuple; tantôt au pluriel, car ils sont la foule des élus.

Aucun passage ne pouvait mieux convenir à la Messe par laquelle le peuple chrétien exalte l'amour de son Roi Jésus, tout en confessant ses fautes et ses oublis.

Puisque, dans ces six versets, le véritable Israël s'excite lui-même à la confiance, à la gratitude, à l'apostolat, au pur amour, nous pouvons, dans notre paraphrase, nous exprimer à la première personne. Nous nous servirons surtout de la traduction du R. P. Condamin.

---

(1) Il n'est pas sûr que les six vers du cantique soient d'Isaïe lui-même. Cf. Condamin, *Isaïe*, I, p. 88.

(2) L'épître omet les premiers mots du chapitre : « Et tu diras en ce jour-là ».

Pour peu que nous les pénétrions, combien les accents du prophète nous seront profitables, nous aideront à établir notre âme dans sa vraie situation vis-à-vis du Sacré Cœur!

« Voilà donc, ô mon Seigneur, que ta juste colère s'est convertie en bénédiction miséricordieuse; je méritais d'être frappé; et tu m'as consolé[1]. A moi, de te confesser, et de te louer! *Confitebor tibi Domine!*

« Te voilà, mon Dieu Sauveur; je veux donc vivre en esprit de confiance; et puisque tu es ma force, je bannirai toute peur. Oui, tu es mon salut, tu es aussi l'objet de mes louanges.

« Les fontaines de vie jaillissent abondantes : elles coulent pour nous. Empressons-nous; hâtons-nous d'y puiser dans l'allégresse. »

Qu'elle est entraînante, l'invitation de notre Dieu Sauveur : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il se désaltère[2]? »

Que faire en retour de tant de grâces? O mon âme, reconnaître Jahvé, tu le dois; mais cela ne peut suffire. Tu ne peux refouler en toi-même ta gratitude. « Publions parmi les peuples les inventions de son amour[3]; proclamons combien son nom est sublime : *Mementote quoniam excelsum est nomen ejus.*

« Chantons Jahvé! Car Il a fait de grandes choses : qu'on le sache par toute la terre.

« Habitants de Sion, de la montagne sainte où le trône de David est dressé pour toujours[4], exultez, jubilez : car

---

(1) Le tour hébraïque permet les deux interprétations. Voy. KNABENBAUER, à cet endroit.

(2) A la fête des tabernacles, en mémoire de l'onde qui jaillit dans le désert pour abreuver les Israélites, on répandait sur l'autel de l'eau puisée à la fontaine de Siloë, et l'on chantait solennellement ce verset d'ISAÏE. Et c'est alors que JÉSUS prononça ces paroles. Voy. encore Apoc. I, 7, 17.

(3) Littéralement : ses œuvres.

(4) Michée, 4. 7.

Il est grand au milieu de vous, le Saint d'Israël. » — Puisez, dans la grandeur même de la gloire de votre Dieu, le motif suprême de votre jubilation. Nous vous rendons grâce, Seigneur, pour l'immensité de votre gloire !

LE GRADUEL

I. *Au temps ordinaire de l'année.*

Les trois passages qui composent le Graduel nous parlent éloquemment de la douleur, de l'amour et des attraits du Cœur de Jésus.

Le premier, emprunté aux lamentations de Jérémie (I, 12), commémore la Passion du Sauveur. « O vous tous qui passez par le chemin, réfléchissez et voyez, s'il est douleur, pareille à ma douleur. » Et aux souffrances physiques de l'horrible supplice de la croix, nous ajouterons l'immense douleur morale que l'ingratitude des hommes fit alors éprouver au Cœur de Jésus.

Le second transcrit ces lignes mystérieuses où saint Jean, l'apôtre de la charité, nous rappelle l'excès de l'amour que Jésus porte aux siens. Double excès : la Passion et l'Eucharistie. « Comme Il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, Il les aima jusqu'à l'excès. » Oh ! quel motif de joie surnaturelle : « Alleluia, Alleluia. »

Dans le troisième, nous entendons Jésus qui nous révèle les notes propres de son caractère, et promet à ceux qui s'attachent à Lui le bien par excellence d'ici-bas, ce bien après lequel tous soupirent, mais, le plus souvent, en vain : le repos de nos âmes. « Faites-en l'expérience : je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez la paix de vos âmes. » « Alleluia. »

---

(1) On sait que depuis la Septuagésime, au Graduel s'ajoute ce qu'on appelle un trait (tractus), et que, durant le temps pascal, le Graduel est remplacé par deux alleluia et par deux versets, suivis chacun d'un alleluia.

II. *Depuis la Septuagésime.*

L'Église se prépare aux jours de deuil. Le joyeux alleluia est remplacé dans l'office par une simple louange du CHRIST. Le Graduel est tout à la douleur.

Il débute par le verset du Psaume prophétique (Ps. 68, ℣. 21) qui exprime mieux qu'aucun autre passage, la plainte du Sacré Cœur. « Mon cœur n'a en perspective que l'insulte et la misère; j'ai attendu quelqu'un pour partager ma peine, et il n'y a eu personne; j'ai cherché un consolateur, et je n'en ai pas trouvé. »

Puis, dans le trait suivant, les ignominies de la Croix sont évoquées (Ps. 21, ℣. 7). « Quant à moi, me voici foulé aux pieds comme un ver de terre; je ne suis plus un homme, moi, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient ouvrent la bouche pour ricaner; ils m'insultent en hochant la tête. »

Le ℣. 15 décrit l'état lamentable où le Sauveur se trouve réduit : « J'ai été répandu comme l'eau; tous mes os sont disloqués; et dans l'extrémité de son angoisse, mon Cœur est comme de la cire fondue au sein de mes entrailles. »

III. *Au temps pascal.*

Il n'y a plus place désormais que pour l'allégresse. Toute affliction s'est transformée en joie; les plaintes du Cœur de JÉSUS ont purifié et sanctifié les âmes réparatrices; et la compassion donne droit à une part de gloire et de bonheur.

Deux Alleluia remplacent le Graduel. C'est par les accents d'un Psaume de délivrance que l'Église va traduire son sentiment (Ps. 21, ℣. 3 et 4). « Seigneur, mon Dieu, je Vous ai invoqué; et Vous m'avez guéri; Vous avez tiré mon âme de l'enfer. Alleluia. (℣. 12). Mon deuil, Vous l'avez changé en allégresse; Vous avez déchiré mon cilice, pour me revêtir de joie. Alleluia, Alleluia. »

L'ÉVANGILE

Le choix de l'évangile ne pouvait être douteux. Quelques versets de la Passion selon saint Jean nous racontent le coup de lance qui nous ouvrit le Sacré Cœur, et le sang, figure de l'Eucharistie, qui s'en échappa avec l'eau. Nous avons donc là devant nous, la Croix de Jésus, l'Eucharistie de Jésus, et la plaie béante qui saignait dans le cœur des apparitions de Jésus à sainte Marguerite-Marie.

Les versets précédents, en racontant comment le brisement des os fut épargné à Jésus, évoquent la figure de l'Agneau pascal dont les os devaient demeurer intacts dans le festin symbolique de la Cène.

Et au verset final, saint Jean, en insistant sur la vérité des faits, nous en signale l'importance.

Gravissons donc en esprit la colline sacrée du Calvaire. La foule en est descendue. Auprès de la croix, nous ne trouvons que Marie, la Mère de Jésus, quelques saintes femmes, et le disciple fidèle.

« En ce temps-là : comme on était à la veille du grand sabbat de la Pâque, les Juifs, pour empêcher que les corps ne demeurassent sur la croix pendant ce sabbat, prièrent Pilate de faire rompre les jambes aux crucifiés et de les détacher. Des soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes du premier et celles de l'autre qui avait été crucifié avec Lui. »

O Sauveur du monde, vais-je assister à une nouvelle profanation de votre personne? Mon oreille va-t-elle entendre les coups secs du marteau s'abattant sur votre corps sacré?

Cette douleur nous est épargnée. C'était prédit; la prophétie doit s'accomplir. Mais un soldat transperce de sa lance votre côté. Suprême injure, ou plutôt, suprême bienfait! Voici l'eau régénératrice du baptême; le sang enivrant de l'Eucharistie! et dans votre cœur entr'ouvert j'ai trouvé mon refuge.

« Mais comme ils vinrent à Jésus, Le voyant déjà mort, ils ne Lui rompirent pas les jambes; mais un des soldats Lui ouvrit le côté avec sa lance; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu en rend témoignage; et son témoignage est vrai. »

L'OFFERTOIRE

L'Offertoire nous excite à une perpétuelle reconnaissance envers le Sacré Cœur. Le psaume 102, un des plus suaves du Psautier, nous prête en ses versets 2-5 ses accents inspirés. « O mon âme, bénis le Seigneur; prends garde d'oublier un seul des bienfaits de Celui qui remplit tes désirs en te comblant de biens. Alleluia. »

LA SECRÈTE

Par la Secrète, nous demandons que, touché par l'holocauste de ses propres dons, le Seigneur soit notre rempart, et allume en nos cœurs sa divine charité, pour nous disposer avec plus de ferveur à l'offrande du sacrifice. « Couvrez-nous, Seigneur, de votre protection, tandis que nous Vous offrons vos holocaustes; et pour que la préparation de nos cœurs soit plus fervente, allumez-y les flammes de votre divine charité. Vous qui, étant Dieu, régnez avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LA PRÉFACE

La préface est celle de la croix, dans laquelle nous énonçons la raison spéciale d'actions de grâces que nous puisons dans la Croix rédemptrice et triomphante de Jésus : triomphe qui est en même temps une glorieuse et magnifique revanche sur le démon séducteur de nos premiers parents. « Qu'il est digne et juste, qu'il est équitable et salutaire, de Vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Père Tout-Puissant, Dieu éternel,

qui avez mis dans le bois de la croix le salut du genre humain, afin de faire ressortir la vie de la source même de la mort, et de terrasser par le bois celui qui par le bois triomphait[1]; et tout cela par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Par Lui les Anges louent votre Majesté, les Dominations L'adorent, les Puissances La révèrent en tremblant; les Cieux et les Vertus des cieux et les bienheureux Séraphins s'unissent pour La célébrer dans un commun transport. Daignez, nous Vous en supplions, permettre à nos voix de se joindre à ces voix, pour Vous dire, dans une humble confession : Saint, Saint, Saint, etc. »

LA COMMUNION

Nous voici au moment de la communion réparatrice[2]. Il faut que les touchantes raisons en soient présentes à nos cœurs. Aussi l'Église nous fait-elle répéter le Graduel de la Septuagésime : « Mon cœur n'a en perspective que l'insulte et la misère; j'ai attendu quelqu'un pour partager ma peine, et il n'y a eu personne; j'ai cherché un consolateur et je n'en ai pas trouvé. »

LA POSTCOMMUNION

Le monde et Jésus-Christ : deux ennemis irréconciliables. L'attachement définitif à Jésus-Christ, ce fruit que nous voulons retirer du saint sacrifice, réclame le détachement du monde. Voilà pourquoi, dans la Postcommunion ou l'oraison finale, l'Église, au nom même des délices pacifiantes que nous venons de goûter et des sacrements salutaires qui viennent de nous restaurer,

---

(1) Rappelons-nous la scène du péché originel, comme elle est décrite dans la Genèse.

(2) Par la communion réparatrice, les affiliés à l'*Apostolat de la Prière* peuvent, chaque jour, aux conditions ordinaires, gagner une indulgence plénière. (Cf. I, p. 468.)

supplie le Seigneur Jésus de remplir nos âmes d'une aversion croissante pour l'orgueilleuse vanité du monde, qui contredit à son humble douceur. « Refaits par une nourriture dont la suavité est pacifiante et par les sacrements de salut, nous Vous supplions, ô Seigneur, notre Dieu, Vous qui êtes doux et humble de cœur, de nous purifier des taches du péché et de nous inspirer une horreur toujours plus grande pour les vanités orgueilleuses du siècle. Vous qui, étant Dieu, vivez et régnez avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

II. Messe pour la fête du Cœur Eucharistique de Jésus.

La récente concession d'une Messe en l'honneur du Cœur Eucharistique de Jésus nous engage à en reproduire, à cette place, le texte avec une traduction.

INTROIT

S. Jean, 13, 1. Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme Il avait aimé les siens qui étaient en ce monde, Il les aima jusqu'à la fin. Alleluia, alleluia.

Ps. 97, 1. Entonnez en l'honneur du Seigneur un cantique nouveau, car ses œuvres sont merveilleuses. Gloire au Père, etc.

INTROITUS

Joann. 13, 1. Sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem : cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Alleluia, alleluia.

Ps. 97, 1. Cantate Domino canticum novum : quia mirabilia fecit. ℣. Gloria Patri.

COLLECTE

Seigneur Jésus-Christ, qui, dans les riches effusions de votre amour pour les hommes, avez institué le sacrement de l'Eucharistie, donnez-nous, nous vous en prions, la

ORATIO

Domine Jesu Christe, qui divitias amoris tui erga homines effundens, Eucharistiæ Sacramentum condidisti : da nobis, quaesumus ; ut amantissimum

(1) Pour les textes du Nouveau Testament, nous nous contentons d'ordinaire de reproduire la traduction de l'abbé Glaire.

Cor tuum diligere, et tanto Sacramento digne semper uti valeamus : Qui vivis.

grâce d'aimer votre Cœur si aimant et de faire toujours un digne usage d'un aussi grand Sacrement. Vous qui vivez, etc.

EPISTOLA

Ephes. 3, 8-19. Fratres : Mihi omnium sanctorum minimo data est gratia haec, in gentibus evangelizare investigabiles divitias Christi, et illuminare omnes, quae sit dispensatio sacramenti absconditi a saeculis in Deo, qui omnia creavit ; ut innotescat principatibus et potestatibus in caelestibus per ecclesiam, multiformis sapientia Dei, secundum praefinitionem saeculorum, quam fecit in Christo Jesu Domino nostro : in quo habemus fiduciam, et accessum in confidentia per fidem ejus. Propter quod peto ne deficiatis in tribulationibus meis pro vobis ; quae est gloria vestra.

ÉPÎTRE

Éphes. 3, 8-19. Frères, à moi, le moindre des saints, a été donnée cette grâce d'annoncer parmi les gentils les richesses incompréhensibles du Christ et d'éclairer tous les hommes touchant la dispensation du mystère caché, dès l'origine des siècles, en Dieu qui a créé toutes choses ; afin que les principautés et les puissances qui sont dans les cieux connussent par l'Église la sagesse multiforme de Dieu, selon le décret éternel qu'il a accompli dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, en qui nous avons la liberté et l'accès (auprès de Dieu), avec confiance par la foi en Lui. Aussi je vous demande de ne pas vous laisser abattre à cause de mes tribulations pour vous, car c'est votre gloire.

Hujus rei gratia flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in caelis et in terra nominatur, ut det vobis secundum divitias gloriae suae, virtute corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem, Christum habitare per fidem in cordibus vestris : in caritate radicati et fundati, ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quae sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum : scire etiam supereminentem scientiae cari-

C'est pour cela que je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité tire son nom au ciel et sur la terre, afin qu'Il vous accorde, selon les richesses de sa gloire, que vous soyez puissamment fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur ; que le Christ habite par la foi dans vos cœurs, et qu'enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la hauteur et la profondeur : et con-

naître aussi la charité du Christ qui surpasse toute science, afin que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu.

GRADUEL

Isaie, 12, 6. Exultez, jubilez, habitants de Sion, car Il est grand parmi vous, le Saint d'Israël. ℣. *Is. 12, 4.* Publiez ses œuvres parmi les nations.

Alleluia, alleluia. ℣. *Zach. 9, 17.* Qui dira sa bonté; qui célébrera sa beauté? Il est le froment des élus, le vin qui donne leur force aux vierges[1].

Depuis la Septuagésime, dans les messes votives.

TRAIT

Ps. 35, 8-10. Seigneur, les enfants des hommes espéreront, abrités sous tes ailes. ℣. Ils s'enivreront de l'abondance des biens de ta demeure; et le torrent de tes délices les abreuvera. ℣. Car la source de vie est chez Toi; c'est dans ta lumière que nous verrons la lumière.

Au temps pascal.

Alleluia, alleluia. ℣. *Zach. 9, 17.* Qui dira sa bonté, qui dira sa beauté? Il est le froment des élus, et le vin qui donne leur force aux vierges. Alleluia.

℣. *Ps. 67, 4.* Que les justes prennent part au festin, qu'ils

tatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei.

GRADUALE

Isai. 12, 6. Exsulta et lauda habitatio Sion, quia magnus in medio tui Sanctus Israel. ℣. *Ibid. 4.* Notas facite in populis adinventiones ejus.

Alleluia, alleluia. ℣. *Zach. 9, 17.* Quid bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines? Alleluia.

In Missis votivis post Septuagesimam.

TRACTUS

Ps. 35, 8-10. Filii hominum in tegmine alarum tuarum, Domine, sperabunt. ℣. Inebriabuntur ab ubertate domus tuae; et torrente voluptatis tuae potabis eos. ℣. Quoniam apud te est fons vitæ : et in lumine tuo videbimus lumen.

Tempore Paschali.

Alleluia, alleluia. ℣. *Zach. 9, 17.* Quid bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines? Alleluia.

℣. *Ps. 67, 4.* Justi epulentur, et exsultent in conspectu Dei.

---

(1) Littéralement, d'après l'hébreu : le froment qui donne vigueur et santé aux jeunes gens, le vin qui donne vigueur et santé aux jeunes filles.

Parasti in dulcedine tua pauperi Deus. Alleluia.

exultent en présence du Seigneur. Dans ta suave bonté, ô Dieu, Tu l'as préparé pour le pauvre.

EVANGELIUM

Luc. 22, 15-20. In illo tempore : Dixit Jesus discipulis suis : Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum, antequam patiar. Dico enim vobis, quia ex hoc non manducabo illud, donec impleatur in regno Dei. Et accepto calice, gratias egit, et dixit. Accipite et dividite inter vos. Dico enim vobis quod non bibam de generatione vitis, donec regnum Dei veniat. Et accepto pane, gratias egit, et fregit, et dedit eis, dicens : Hoc est corpus meum, quod pro vobis datur : hoc facite in meam commemorationem. Similiter et calicem, postquam coenavit, dicens : Hic est calix novum testamentum in sanguine meo, qui pro vobis fundetur.

ÉVANGILE

S. Luc, 22, 15-20. En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous. Car je vous le dis, je ne la mangerai plus désormais, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. Et ayant pris le calice, Il rendit grâces et dit : « Prenez, et partagez entre vous, car, je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu vienne ». Et ayant pris du pain, Il rendit grâces et le rompit et le leur donna, disant : « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi ». Il donna de la même manière le calice, après qu'Il eut soupé, disant : « C'est le calice, le nouveau testament en mon sang, qui sera répandu pour vous ».

Credo.

Credo.

OFFERTORIUM

Ps. 30, 20. Quam magna multitudo dulcedinis tuae, Domine, quam abscondisti timentibus te ! Alleluia.

OFFERTOIRE

Ps. 30, 20. Quelle abondance de suavité, Seigneur, tu as réservée pour ceux qui Te craignent !

SECRETA

Tuere nos, Domine, tua tibi holocausta offerentes : ad quae ut ferventius corda nostra præparentur, flammis adure tuæ divinæ caritatis : Qui vivis.

SECRÈTE

Couvrez-nous, Seigneur, de votre protection, tandis que nous Vous offrons vos holocaustes ; et pour que la préparation de nos cœurs soit plus fervente, allumez-y les flammes de votre divine charité. Vous qui régnez, etc.

PRÉFACE DE LA NATIVITÉ

Qu'il est digne et juste, qu'il est équitable et salutaire, de Vous rendre grâces toujours et partout, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel. Parce que par le mystère du Verbe incarné, une nouvelle lumière de votre clarté a brillé aux yeux de notre intelligence, pour nous enlever, par la connaissance d'un Dieu visible, jusqu'à l'amour des choses invisibles. Et c'est pourquoi, avec les anges et les archanges, avec les trônes et les dominations, avec toutes les milices de l'armée céleste, nous entonnons un hymne à votre gloire, disant sans fin : Saint, saint, etc.

PRAEFATIO DE NATIVITATE

Vere dignum et justum est, aequum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, aeterne Deus, quia per incarnati Verbi mysterium, nova mentis nostrae oculis lux tuae claritatis infulsit : ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur. Et ideo cum Angelis et Archangelis, cum Thronis et Dominationibus, cumque omni militia caelestis exercitus, hymnum gloriae tuae canimus, sine fine dicentes.

COMMUNION

S. Matth. 28, 20. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle, dit le Seigneur. Alleluia.

COMMUNIO

Matth. 28, 20. Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem saeculi : dicit Dominus. Alleluia.

POSTCOMMUNION

Rassasiés des dons divins de votre cœur, nous Vous prions, Seigneur Jésus, pour mériter de demeurer toujours et de croître jusqu'à la fin dans votre amour. Vous qui vivez et régnez, etc.

POSTCOMMUNIO

Divinis donis Cordis tui satiati : quaesumus, Domine Jesu, ut in tui semper amore permanere et usque in finem crescere mereamur : Qui vivis.

CHAPITRE III

COMMENTAIRE DES LITANIES DU SACRÉ CŒUR

INTRODUCTION

I. Des Litanies en général. Notes historiques.

Les premières Litanies. — En butte à la calomnie et à la persécution, les chrétiens des premiers siècles furent amenés, par l'excès même de leurs maux et de leurs dangers, à insérer dans la liturgie l'expression de leur détresse et de leur confiance. Certains Psaumes[1] peut-être inspirèrent la forme de leurs supplications : commencées par le diacre, qui énumérait un à un les besoins ou les vœux, elles étaient achevées par le peuple dans un appel à la pitié divine. « Prions pour la paix du monde », disait le diacre ; « prions pour l'Église, prions pour les évêques, etc. » Et le peuple répondait chaque fois par un « *Domine miserere*, Seigneur ayez pitié, » formulé bientôt en grec, sous l'influence des rites orientaux. De là, nos *Kyrie eleison*.

Ces supplications constituent les premières Litanies, qui se trouvaient de la sorte, unies au sacrifice.

Aux Litanies de la Messe s'ajoutèrent de bonne heure (au ve siècle)[2] les litanies qui font corps avec certaines

(1) Notamment le Ps. 135, dont tous les versets énumèrent quelque bienfait divin pour se conclure chaque fois par ces paroles : « Parce que sa miséricorde est éternelle ». Le procédé est donc le même. Seulement l'allégation des bienfaits remplace celle des demandes ; et la réponse est un hommage rendu à la miséricorde dont on rappelle les manifestations.

(2) Conjecture de Kraus. *Real-Encyclopædie.* v^e *Litanie.*

parties de l'Office divin[1], puis celles des processions[2] organisées pour implorer Dieu dans les nécessités publiques.

Les *Kyrie eleison* étaient devenus indépendants de toute supplication spéciale. On les redisait à la Messe un nombre indéfini de fois, soit seuls, comme cela se pratique encore en Orient, soit coupés de *Christe eleison,* comme dans l'Église latine[3]. Le chant des processions ne fut d'abord qu'une suite de *Kyrie eleison* constituant un incessant appel à la miséricorde divine.

Nature des Litanies officielles. — En vertu de leur origine même, les Litanies sont donc, à proprement parler, une supplication liturgique et solennelle, adressée à Dieu pour conjurer les fléaux de sa colère et attirer ses bénédictions. Autrefois les jours de Litanies étaient des jours de procession, de jeûne et d'exercices de pénitence. Et maintenant encore, l'Église récite les Litanies dans les nécessités publiques pour les besoins généraux du peuple, et, vu l'extrême importance du passage à Dieu, elle les répète au chevet de chaque agonisant.

Une grande différence sépare ainsi les Litanies officielles des Litanies privées, dans lesquelles, sans préoccupation particulière, on entretient la dévotion envers un saint préféré, en énumérant ses vertus, ses miracles, les bénédictions dont il fut comblé ou dont il comble ses fidèles clients.

Et l'on comprend la sage sévérité du Saint-Siège, les hautes raisons qui dictent sa conduite, lorsque, dans les enceintes sacrées ou au cours des processions, il défend de réciter en public des Litanies non revêtues de sa sanction, ou lorsqu'il met beaucoup de réserve à approuver des

---

(1) Les prières fériales sont des restes de ces Litanies.

(2) Ces processions circulèrent d'abord à l'intérieur des temples.

(3) Au IXe siècle seulement, on définit le nombre de *Kyrie;* il fut fixé à neuf dans le courant du XIIe siècle, au plus tard.

Litanies nouvelles : il s'agit de maintenir le caractère liturgique et solennel de ces implorations.

Portée de l'approbation des Litanies du Sacré Coeur. — Ce fut donc un acte important et significatif, que l'approbation pontificale donnée, il y a vingt-trois ans[1], aux Litanies du Sacré Cœur.

A mesure que le culte du Cœur de Jésus devenait par excellence le culte d'expiation et de pacification du monde moderne, cet acte s'imposait; mais il n'en constitue pas moins une reconnaissance authentique de la mission providentielle que la dévotion au Sacré Cœur remplit dans la société contemporaine.

II. Les Litanies du Sacré Cœur. Genèse et Plan.

Genèse. — Pour bien comprendre les Litanies du Sacré Cœur, il importe de se replacer dans le milieu où elles se sont propagées. En 1720, une peste terrible s'était abattue sur Marseille. Le pieux évêque de la ville, Mgr de Belsunce, non content de déployer une charité héroïque à secourir les malades, résolut d'arracher au Ciel la cessation du fléau[2].

Par sa célèbre ordonnance du 22 octobre 1720, il décréta la consécration de son diocèse au Cœur de Jésus et la célébration perpétuelle de la fête du Sacré Cœur. L'acte de consécration fut prononcé le vendredi 1er novembre, au milieu d'une inoubliable cérémonie d'expiation. Dès lors, le fléau céda rapidement. Pour achever d'apaiser la colère divine, Mgr de Belsunce organisa des processions de pénitence, et ordonna, dans les commencements de 1721, une neuvaine solennelle au Sacré Cœur. Chaque jour, le pasteur et son diocèse éprouvés se réunissaient

---

(1) Le 2 avril 1899.

(2) Pour les détails qui suivent, voy. D. Bérenger, *Vie de Mgr Henri de Belsunce.* Lyon, 1887, t. I, p. 290, ss. 321.

devant l'église des Pères Capucins[1]. On y renouvelait la consécration au Sacré Cœur. Et ce fut là, que, neuf jours durant, les invocations des Litanies retentirent dans les airs, allant porter au trône de Dieu le repentir des habitants et les titres que le Cœur de Jésus leur donnait d'espérer une pleine miséricorde.

Ces Litanies venaient d'être publiées un peu auparavant, le 30 mars 1718, dans le *Manuel de l'Adoration perpétuelle du Sacré Cœur*.

Quand l'épidémie eut disparu, Marseille continua de réciter avec foi, reconnaissance et amour les Litanies auxquelles se rattachaient d'aussi touchants souvenirs.

Vinrent alors, sur la fin du siècle dernier, les décrets appliquant rigoureusement aux Litanies du Sacré Cœur les défenses concernant la récitation publique des Litanies non reconnues par le Saint-Siège[2]. L'évêque de Marseille, Mgr Robert, se décida à recourir au seul moyen de concilier la dévotion de ses ouailles avec les prescriptions romaines : il sollicita l'approbation pontificale pour les Litanies en usage dans son diocèse. Ses instances reçurent à Rome un accueil favorable; mais la S. Congrégation des Rites ajouta aux Litanies qu'on lui soumettait six invocations[3] empruntées à d'autres Litanies, pour porter à trente-trois le nombre des invocations, et mieux rappeler ainsi et honorer les trente-trois années de la vie mortelle de Notre-Seigneur. Sauf cette addition, le texte des Litanies de Marseille ne subit qu'une légère retouche dans la seconde invocation[4]; on conserva même

---

(1) Les églises étaient encore fermées, à cause du fléau.

(2) Réponses de la S. Congrégation des Rites des 6 mars 1894, 28 novembre 1895, 20 juin 1897 et 11 février 1898.

(3) Ce sont les invocations, 3, 16, 17, 25 et 26. Elles seront, dans notre commentaire, marquées d'un astérisque.

(4) De *Cor Jesu, Fili Virginis Matris* (Cœur de Jésus, Cœur du Fils de la Vierge-Mère), cette invocation est devenue : *Cor Jesu in*

le verset, le répons et l'oraison finale. D'ailleurs, sous le coup de maux spirituels, dont la peste de Marseille pourrait être l'image, nous avons toutes les raisons de nous approprier les sentiments avec lesquels les habitants de la ville éprouvée implorèrent pitié pour les pécheurs.

Le Souverain Pontife agréa les Litanies de Marseille avec les six invocations complémentaires, et en accorda la récitation publique, d'abord aux diocèces de Marseille et d'Autun, ainsi qu'à l'Ordre de la Visitation, puis au diocèse d'Annecy et à la Compagnie de Jésus[1]. Finalement, la faveur fut octroyée à l'Église universelle, le 2 avril 1899.

Une conséquence du décret fut d'étendre à toute l'Eglise *l'indulgence de 300 jours* qui venait[2] d'être accordée au diocèse de Marseille et à l'Ordre de la Visitation pour la récitation de ces Litanies.

L'auteur immédiat des Litanies de Marseille est la Vénérable Anne-Madeleine de Rémusat[3]. Elle les fit paraître, en 1718, dans le *Manuel* destiné à la Confrérie fondée par elle, avec l'agrément de Mgr de Belsunce : *l'Adoration perpétuelle du Sacré Cœur*[4].

Ce n'est pas cependant que la Sœur Rémusat ait elle-même composé les invocations des Litanies marseillaises.

---

sinu Virginis Matris a Spiritu Sancto formatum (Cœur de Jésus, formé par l'Esprit-Saint dans le sein de la Vierge-Mère).

(1) Voyez les décrets du 27 juin et du 12 novembre 1898.

(2) Secrétairerie des Brefs, 28 mars 1899.

(3) Religieuse Visitandine, née à Marseille, le 30 novembre 1696, et très insigne promotrice de la dévotion au Sacré Cœur. Elle fut favorisée de grâces extraordinaires. Mgr de Belsunce lui témoignait une profonde estime, et fut fort encouragé par elle à recourir au Sacré Cœur. (Voyez *Vie de Mgr de Belsunce,* t. 1, ch. 7. 10. 15.) La cause de sa béatification a été introduite le 24 décembre 1891.

(4) Cette association date de 1717. A la mort de la fondatrice, elle groupait soixante mille membres. Léon XIII l'éleva au rang d'archiconfrérie, le 31 août 1880.

Sur les vingt-sept invocations de celles-ci, dix-sept se retrouvent dans les Litanies du P. Croiset (2e édition de 1691 ;) quatre autres (les 8e, 9e, 11e, 30e) se lisent dans les Litanies d'Aurillac[1], une cinquième (la 12e), dans les Litanies du P. Froment[2]. Les cinq dernières (4e, 10e, 13e, 19e, 21e) sont empruntées aux Litanies du livret de la Sœur Jeanne-Madeleine Joly[3], imprimé à Dijon et approuvé le 26 février 1689, quatorze ans après les grandes apparitions.

Le verset et le répons figurent dans les Litanies, déjà citées, du P. Croiset. L'oraison[4], dont les vestiges sont

---

(1) Composées en 1691. La gracieuseté du R. P. de Franciosi nous a rendu ces comparaisons possibles. Il a mis à notre disposition les différentes Litanies rassemblées par lui.

(2) Composées en 1699. Ces Litanies sont les plus développées; elles ressemblent, par les différents genres d'invocations, aux Litanies de tous les Saints, contenant, comme celles-ci, les *Propitius esto*, les *Libera nos Domine*, et les *Te rogamus audi nos.*

(3) Cette Visitandine de Dijon mourut en grande réputation de vertu, le 19 octobre 1708, à l'âge de soixante-cinq ans, après quarante-neuf ans de profession religieuse. Grande zélatrice de la dévotion, elle composa en français une messe, un office et des Litanies du Sacré Cœur. Traduite en latin, chantée à Dijon le premier vendredi de février 1689, cette messe inaugura le culte public du Cœur de Jésus. Voyez la notice dans *Vie et Œuvres de la B. Marguerite-Marie*, t. II, avant-propos, pp. xxx-xxxv.

(4) Dans les éditions du *Manuel de l'Archiconfrérie* qui ont précédé l'approbation du Saint-Siège, l'oraison avait été changée. Voici la prière finale : *Domine Jesu Christe, qui ineffabiles cordis tui divitias Ecclesiae tuae novo beneficio aperire dignatus es : concede ut hujus sacratissimi Cordis amori respondere, et injurias eidem ab ingratis hominibus illatas dignis obsequiis compensare valeamus. Qui vivis et regnas in saecula saeculorum. Amen.* Ce qu'on traduisait ainsi : Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné par un nouveau bienfait, ouvrir à votre Église les trésors ineffables des richesses de votre Sacré Cœur, accordez-nous la grâce de répondre à l'amour de ce Cœur divin et de réparer par de dignes hommages les injures faites à ce Cœur affligé par l'ingratitude des hommes; ô Vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

conservés dans l'oraison finale des Litanies du P. Croiset, est identique à celle du livret de la Sœur Joly.

Déjà le P. Croiset avait intentionnellement fixé à trente-trois le nombre des invocations des Litanies. Les six invocations choisies par la S. Congrégation des Rites en vue de parfaire ce nombre, sont toutes tirées du P. Croiset, sauf la première (3e des Litanies,) qui est commune aux Litanies (1689) de la Mère de Soudeilles[1], l'une des correspondantes de la Sainte, à celles d'Aurillac et à celles du P. Bouzonié[2].

Précieuses par leur ancienneté et les souvenirs historiques qui se rattachent à leur rédaction et aux premières récitations, les Litanies approuvées se recommandent encore au respect et à la dévotion confiante des fidèles par la source divine où les expressions ont été puisées. Toutes les invocations, peut-on dire, sont tirées de nos livres saints[3]; un bon nombre en sont même littéralement extraites.

Plan. — Les invocations se suivent-elles logiquement enchaînées et dans un ordre strictement arrêté d'avance? Nous n'oserions l'affirmer. La manière même dont ces Litanies furent composées rend cette suite rigoureuse peu vraisemblable. Il est telle invocation, la seizième par exemple, dont la place nous semble même déconcerter les tentatives de reconstitution du plan.

Toutefois, sans prétendre pénétrer la pensée qui a pré-

---

(1) Religieuse de la Visitation de Moulins, très humble, très dévouée au Sacré Cœur. A sa mort, survenue le 24 avril 1714, elle comptait soixante-huit années de profession religieuse. Voir sa notice dans *Vie et Œuvres,* t. II, avant-propos, p. XI.

(2) Dans le travail du P. Bouzonié, la seconde invocation des Litanies approuvées se trouve à peu près sous sa forme actuelle. On disait : *Cor Jesu in sinu Virginis Matris formatum.*

(3) Nous aurons soin d'indiquer le passage (s'il y en a plusieurs, du moins l'un d'eux) auquel l'invocation nous paraît se référer ou dont elle rappelle la doctrine.

sidé à l'ordonnance générale de ces Litanies, nous croyons pouvoir grouper les invocations qui leur sont propres en trois parties principales, que nous qualifions comme suit :

1re Partie : *Les excellences fondamentales du Cœur de Jésus* (inv. 1 et 2);

2e Partie : *Les amabilités et les attraits du Cœur de Jésus* (3-22);

3e Partie : *Le rôle propitiatoire du Cœur de Jésus* (23-33).

Ces parties peuvent se subdiviser de cette façon :

1re Partie : L'excellence de la Personne (inv. 1).

L'excellence de la nature humaine (2).

2e Partie : La dignité infinie qui résulte pour le Cœur de Jésus de son union avec la personne du Verbe (3-9).

Les glorieuses plénitudes du Cœur de Jésus (10-15).

Quatre motifs spéciaux de recourir au Cœur de Jésus : le désir de Dieu le Père [*ipsum audite* (16)]; la reconnaissance (17); l'exemple des Patriarches (18); l'espérance (19-21).

3e Partie : Le rôle propitiatoire énoncé (22);

exécuté (23-26);

couronné dans ses fruits pour tous, sauf pour les pécheurs endurcis (27-33).

III. Caractères de ce travail sur les Litanies du Sacré Cœur

Un dernier mot sur notre commentaire, pour en définir la physionomie.

1. Nous l'avons souhaité court et précis, formulant sans disgressions et dans le langage courant les explications théologiques nécessaires. Distinct, par sa brièveté même, des ouvrages plus étendus qui comportent, comme celui de M. le chanoine Leroy[1], des discussions doctri-

(1) *Les Litanies du Sacré Cœur de Jésus*, Liége, 1904.

nales, ou des développements moraux, comme le livre du P. Hagg[1], il se différencie également par une allure plus didactique des commentaires plus courts, telles que les excellentes plaquettes d'un prêtre belge anonyme[2] et du P. Deidier[3] des *Missionnaires du Cœur de Jésus*. Il n'est pas écrit en vue d'une simple et rapide lecture, mais s'adresse plutôt à qui désire profiter lui-même par la réflexion ou qui recherche des matériaux à mettre en œuvre dans le saint ministère.

2. Interpréter, aussi exactement que possible, le sens de chacune des invocations, rendre compte, au besoin, de la vérité qu'elles renferment, insinuer l'application utile pour la prédication ou la méditation personnelle, tel est le programme auquel nous nous sommes efforcé de demeurer fidèle.

Pourtant, nous avons cru devoir entendre un peu plus largement les *Ayez pitié de nous*, la réponse constante que reçoivent toutes les invocations. Cette réponse monte vers Dieu comme un cri de détresse, un appel à sa miséricorde. Tel est le sens de la récitation publique. Chaque fois que le peuple répète le *miserere nobis*, son esprit et son cœur se reportent à la nécessité spéciale pour laquelle les Litanies sont récitées ; il demande les fruits de la terre, la paix de l'Église, la bonne mort pour un parent, un ami, arrivé au terme de la vie présente. Mais les Litanies se récitent aussi en particulier pour entretenir ou satisfaire la dévotion de chacun. L'*ayez pitié de nous* peut alors varier de sens avec les invocations elles-

(1) *Die Herz-Jesu Litanei : geistliche Erwägungen*, von P. Hagg 2. Auflage, v. Martin Hagen. Freiburg in Breisgau, 1905.

(2) *Litanies du Sacré Cœur de Jésus, expliquées d'après le sens littéral et symbolique avec une prière appropriée à chaque invocation*. Bruxelles, Schepens, 1908. Il existe aussi un abrégé de ce commentaire.

(3) Marseille, 1899.

mêmes, s'adapter à chacune, pour solliciter une faveur en rapport avec elle. C'est ainsi que nous ajouterons aux *ayez pitié de nous* une courte paraphrase en guise de colloque avec Notre-Seigneur.

3. Invoquer le *Cœur de Jésus*, c'est invoquer Jésus auquel le cœur appartient, en puisant dans la dignité les qualités, les sentiments de ce Cœur, des motifs de louange ou de confiance, des raisons d'être exaucé. Tel est le sens du vocatif *Cœur de Jésus*[1].

Et ce Cœur de Jésus est pour nous constamment le *cœur de chair* dans son sens propre et avec sa signification symbolique.

Nous ne voyons aucun avantage à suivre ici le R. P. Thill, S. J.[2], et à prendre le terme dans des acceptions différentes tantôt pour *cœur*, tantôt pour *amour*, tantôt pour *volonté*, tantôt pour *âme*, tantôt pour la *personne* tout entière. Il est à présumer que, dans une même formule de prière, le même mot garde le même sens. Notre méthode, du reste, nous a conduit, sauf avis meilleur, à un résultat très satisfaisant et qui n'a rien de forcé ; et nous avons vu se confirmer, une fois de plus, notre opinion sur l'objet précis de la dévotion au Sacré Cœur.

ARTICLE I

Le préambule commun des Litanies.

1. *Kyrie eleison. Christe eleison. Kyrie eleison.*

Seigneur, ayez pitié de nous. Christ, ayez pitié de nous. Seigneur, ayez pitié de nous.

(1) Voir, dans la partie précédente, notre étude sur l'objet de la dévotion au Sacré Cœur.

(2) *Le Cœur dans la dévotion au Sacré Cœur.* Cette remarque soit faite sans diminuer en rien le mérite de cette étude très fouillée, qui a paru en 1904 dans le Quartalschrift de Linz, et, en 1905, dans le Messager du Sacré Cœur.

Comme toutes les Litanies, les Litanies du Sacré Cœur commencent par une triple imploration à pitié qui, dans sa signification présente[1], est adressée successivement aux trois Personnes de la Sainte Trinité, en possession de la même seigneurie universelle et absolue.

2. *Christe audi nos. Christe exaudi nos.*
Christ, écoutez-nous. Christ, exaucez-nous.

Avec une insistance particulière, nous nous tournons vers Jésus-Christ comme vers Celui qui, plus proche de nous par sa nature humaine, nous a révélé la Trinité, qui nous a frayé le chemin jusqu'à Elle et par qui tout bien nous doit venir. Entendez-nous avec bienveillance, exaucez-nous!

3. *Pater de caelis Deus, miserere nobis!*
Fili Redemptor mundi Deus, miserere nobis!

---

(1) Primitivement, pensons-nous, les *Kyrie eleison* étaient un multiple appel à Jésus-Christ. En effet, le nom du Seigneur lui convient excellemment : n'est-ce pas Lui donner son nom propre que de l'appeler *Notre-Seigneur?* La fin des Litanies, qu'il est naturel de rapprocher du commencement, est formée par une triple invocation de Jésus-Christ, comme Agneau de Dieu. Et l'apologiste S. Justin paraît exprimer en termes équivalents le *Kyrie eleison,* quand il dit dans son *Dialogue contre* tryphon : « Nous prions pour vous afin que *le Christ* ait pitié de vous : ἵνα ἐλεηθῆτε ὑπὸ τοῦ Χριστοῦ (c. 96. M. P. G., t. VI, col. 703.)

Dans le principe, le nombre des *Kyrie* n'était pas déterminé. Quand il fut fixé à trois ou à neuf, on chercha naturellement des raisons pour le choix de ces nombres. Deux explications plausibles jouirent bientôt d'une certaine vogue. D'après la première, le premier ou les trois premiers *Kyrie* s'adressent au Verbe avant son incarnation; le *Christe* ou les *Christe,* au Verbe incarné, à Jésus-Christ, dans sa vie mortelle; le dernier ou les trois derniers *Kyrie* au Christ glorifié assis à la droite du Père. Dans l'autre explication courante, les trois Personnes divines reçoivent successivement l'hommage d'un ou de trois *Kyrie,* sauf que pour Notre-Seigneur le *Kyrie* est changé en *Christe.*

Spiritus sancte Deus, miserere nobis!
Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis!

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous!
Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous!
Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous!
Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous!

Après avoir consisté dans une série indéfinie de *Kyrie eleison*, les Litanies des Processions se complétèrent d'abord par les invocations distinctes de chacune des Personnes divines, suivies d'une invocation collective de la Très Sainte Trinité. Et le peuple répondait par des *miserere nobis*. Vinrent ensuite les invocations de la Vierge et des Saints. Mais celles des Personnes divines demeurèrent comme une partie immuable de toutes les Litanies.

Notre sainte religion nous rappelle ainsi la source suprême de tous nos désirs; elle nous apprend à nous disposer par des actes de foi à une prière plus fervente et plus sûre d'être exaucée.

ARTICLE II

Les invocations propres des Litanies du Sacré Cœur.

1. *Cor Jesu, Filii Patris aeterni, miserere nobis!*
Cœur de Jésus, de Jésus le Fils du Père éternel, ayez pitié de nous! (Évang. selon S. Matthieu, 16, 14.)

Que de vérités et d'enseignements recèle cette première invocation; comme elle apparaît sublime en sa simplicité!

I. Elle nous enseigne la réalité humaine et vivante du Sacré Cœur, ses irrésistibles attraits et son infinie dignité.

Cœur de Jésus, c'est-à-dire cœur véritable d'un homme vivant.

Cœur de Jésus, c'est-à-dire cœur d'un homme appelé *Sauveur*, de quelqu'un qui n'est homme que pour sauver.

Cœur de Jésus, le Fils du Dieu vivant : c'est-à-dire cœur d'un homme-Dieu, et, à ce titre, digne de l'adoration suprême.

II. Par cette invocation, l'Église confond les adversaires *catholiques* du culte du Sacré Cœur, qui prétendaient ne voir dans le Cœur de Jésus qu'une métaphore signifiant l'amour ; les adversaires *jansénistes*, qui reprochaient aux fidèles de Lui rendre un culte idolâtrique, comme si nous honorions un cœur isolé de l'humanité et séparé de la Personne divine qui le possède; les adversaires *nestoriens*, qui distinguaient la personne de Jésus née de la Vierge Marie et la personne de celui qui, par nature, est le Fils du Dieu vivant.

III. Et l'Église instruit ses enfants de tout ce qui *rapproche* ce Cœur d'eux-mêmes, de tout ce qui Lui *mérite leurs respects. De tout ce qui Le rapproche de nous :* Cœur d'un homme vivant, Il est semblable au nôtre par sa nature, le rythme de ses battements, la forme de ses sentiments; Cœur de notre Sauveur, Il nous rejoint plus intimement encore par sa tendresse. *De tout ce qui Lui mérite nos respects :* en proclamant qu'il est le Cœur de l'Homme-Dieu, l'Église nous apprend que la Personne honorée en Lui n'est rien moins que le Verbe éternel, le Fils de Dieu le Père !

Avons-nous suffisamment donné au Cœur de Jésus les hommages qui Lui reviennent comme *semblable* à notre cœur infiniment *aimable*, et strictement *adorable?*

IV. *Ayez pitié de nous !* Pénétrez-nous, tout à la fois, de votre Grandeur et de votre Bonté. Que notre ferveur s'évertue à Vous vénérer et à Vous chérir; soyez, en effet, pour nous, le Cœur de notre Dieu, le Cœur de notre Sauveur!

2. *Cor Jesu, in sinu Virginis Matris a Spiritu Sancto formatum, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, formé par l'Esprit-Saint dans le sein de la Vierge Mère, ayez pitié de nous[1]. (Évang. selon saint Matthieu, 1, 20.)

I. Le Cœur de Jésus est le cœur d'une Personne divine : voilà sa première et suprême excellence, exprimée au début des Litanies. La seconde invocation met en relief une autre excellence du Cœur de Jésus, celle de son origine. Origine doublement glorieuse, d'abord dans son

---

(1) Nous l'avons fait remarquer plus haut : dans les Litanies de Marseille, la seconde invocation était calquée sur la première. Après avoir adoré le Cœur de Jésus comme le Cœur du Fils de Dieu, on l'honorait comme celui du Fils de la Vierge-Mère. Cette seconde formule, prise en elle-même, n'encourt, pas plus que la première, le reproche d'inexactitude. Il est de foi que Jésus est vraiment Fils du Père éternel et Fils de la Vierge-Mère. L'Église ne chante-t-elle pas, dans une de ses hymnes au Sauveur : « O clément Jésus, ô pieux Jésus, ô Jésus, le fils de Marie! *O clemens, o pie, o dulcis Jesu, fili Mariæ?* »

Pourquoi cependant le Saint-Siège a-t-il préféré donner une autre forme à cette seconde invocation? Une double raison, pensons-nous, a motivé ce changement. En faisant ressortir, par le parallélisme des expressions, que le Fils du Père éternel est aussi le Fils de Marie, l'énoncé précédent rehaussait surtout la dignité de la sainte Vierge. Il était plus à propos d'insister ici sur l'excellence du Cœur de Jésus, en rappelant qu'Il est une merveille opérée par l'Esprit-Saint dans le sein de la Vierge-Mère. Puis, la succession immédiate et sans explications de deux invocations semblables ne risquait-elle pas un peu de tromper la piété des simples, d'amener quelque confusion, laissant croire que Jésus-Christ serait, de la même façon, vrai Fils de Dieu et vrai Fils de Marie? Or, cela n'est pas. La génération éternelle au sein de Dieu le Père a produit la Personne du Verbe sans produire la nature, qui est simplement communiquée du Père au Fils; la génération temporelle dans le sein de Marie a produit la nature sans produire la Personne. Celle-ci, préexistant, est devenue homme en recevant la nature humaine, mais n'a pas commencé d'être. Dans sa forme actuelle, la seconde invocation ne saurait donner lieu à cette méprise.

principe *divin ;* puis dans le principe *humain* qui a prêté à l'action divine son concours.

1. *Le principe divin.* JÉSUS-CHRIST n'a pas de père parmi les hommes. Une action miraculeuse de Dieu, c'est-à-dire de la Sainte Trinité tout entière, a tenu lieu de toute paternité. Cette action, d'après l'Évangile même[1], est appropriée au Saint-Esprit. En ce sens, nous disons que le Cœur de JÉSUS fut formé par l'Esprit-Saint.

Pourquoi cette attribution au Saint-Esprit d'une action commune aux trois personnes divines? La raison la plus fondée sur la Sainte Écriture nous semble être la suivante : Dans la Bible, l'Esprit de Dieu représente la vie active de la divinité, son ineffable énergie, et devient ainsi le principe des œuvres extérieures de Dieu. L'Esprit, porté sur les eaux, rend celles-ci fécondes[2]. « *La vertu du Très-Haut,* dit l'Ange Gabriel, te couvrira de son ombre[3]. »

A cette raison générale s'ajoutent deux considérations théologiques. L'Esprit-Saint ayant son principe dans la Volonté divine ou l'Amour divin, se voit attribuer les œuvres où cet amour éclate spécialement. Or, Dieu n'a jamais manifesté plus merveilleusement son amour qu'en se faisant homme. Et qu'Il s'est fait vraiment homme, Il l'a démontré surtout en prenant un *corps humain.* « Le Verbe s'est fait chair[4], » s'écrie saint Jean. La susception de l'humanité est donc elle-même symbolisée par l'*Incarnation,* et celle-ci est rapportée au Saint-Esprit comme le suprême bienfait de l'amour divin.

---

(1) « L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. » Évang. selon saint Luc, I, 24. « Ce qui est formé en elle est l'ouvrage du Saint-Esprit. » Évang. selon saint Matthieu, 1. 10.

(2) Genèse, 1, 2.

(3) Év. selon saint Luc, 1, 24.

(4) Év. selon saint Jean, 1, 14.

Il convient, en outre, que, dans cette action commune, aussi bien que le Père et le Fils, l'Esprit-Saint obtienne une part distincte, en harmonie avec son origine et, si nous pouvons parler ainsi, avec sa fonction Trinitaire. Dans l'arrêt divin de l'Incarnation, nous considérons en premier lieu un *décret*, un *ordre*, qui revient au Père comme au principe des deux autres Personnes divines. Cet ordre est accepté par la Personne qui s'incarne, le Fils, que nous disons l'*Envoyé* du Père. Et l'exécution de cet ordre s'achève, se complète dans la formation du corps de la Personne qui s'incarne, formation justement attribuée au Saint-Esprit qui est l'achèvement de la Sainte Trinité.

2. *Le principe humain.* A cette ineffable action divine, une femme est appelée à concourir. Son intervention comprend tout ce qui échoit d'ordinaire à la mère. Aucune des fonctions maternelles ne lui est refusée; mais le rôle dont elle s'acquitte ne portera pas la moindre atteinte à sa parfaite virginité. Bien plus, celle-ci se trouve, après la maternité, plus que jamais inviolable et consacrée.

Le Cœur de Jésus est donc formé dans le sein d'une *vierge*, c'est-à-dire d'une jeune fille parfaitement pure de corps et d'esprit; d'une *vierge*, c'est-à-dire d'une jeune fille qui avait, dès lors, offert à Dieu l'engagement perpétuel de la virginité; d'une *vierge-mère*, c'est-à-dire d'une vierge qui demeure telle en devenant mère; d'une *vierge-mère*, c'est-à-dire d'une vierge dont la maternité scelle à jamais la virginité[1]. Vierge *auparavant*, vierge *pendant*, vierge *après*, chante la sainte Église, se faisant l'écho de la tradition ecclésiastique.

Ce n'est même pas encore assez dire. Cette virginité est unique comme sa raison même. Marie fut, dès les temps

(1) Sur la virginité de Marie, voy. nos *Méditations sur la sainte Vierge*[2], t. I, p. 153; t. II, pp. 187-191.

anciens, annoncée comme la vierge qui allait enfanter[1]. Voilà pourquoi, au lieu de dire « d'une Vierge-Mère, » nous préférons traduire ainsi l'invocation : « Cœur de Jésus, formé par l'Esprit-Saint dans le sein de la Vierge-Mère ».

II. Nous résumons l'excellence de cette origine, en disant que le Cœur de Jésus est le fruit de l'action la plus forte et la plus pure qui soit au ciel et sur la terre. Rien de plus fort au ciel que la vertu de Dieu; rien de plus fort sur la terre que l'humilité de la Mère de Dieu; rien de plus pur au ciel que l'Esprit-Saint; rien de plus pur sur la terre que la Virginité de la Mère de Dieu.

III. Ces considérations nous engagent à honorer la sainte Vierge, elles nous pressent également de nous mettre sous l'influence si haute et si sainte de l'Esprit de Dieu, et de cultiver, avec tout le soin possible, l'humilité et la pureté.

IV. *Ayez pitié de nous!* Souvenez-Vous de cette fraternité qui, grâce à votre nature humaine, nous relie à Vous. Fils de Marie, accordez-nous d'aimer tendrement votre Mère qui est aussi la nôtre, et de lui plaire en reproduisant ses vertus.

3.* *Cor Jesu, Verbo Dei substantialiter unitum, miserere nobis!*

* *Cœur de Jésus, substantiellement uni au Verbe de Dieu, ayez pitié de nous!* (Évang. selon saint Jean, 1, 14; épître aux Colossiens, 2, 9).

I. Les deux premières invocations des Litanies résument toutes les autres, qui ne font que les expliquer, les préciser, en montrer les divers aspects ou les grandes et consolantes conséquences.

Cœur de Jésus, *Cœur du Fils de Dieu,* disions-nous en commençant. De quelle façon l'est-il?

---

(1) Isaïe, 7, 14.

La troisième invocation nous répond : Il l'est, non pas par une figure de langage, ni en suite d'une sorte d'attribution *morale*, mais parce que, avec l'humanité tout entière, le Cœur de Jésus est *substantiellement* uni au Verbe.

Un saint, prenons la sainte Vierge, dont toutes les affections auraient pour règle irrévocable le bon plaisir divin, pourrait, dans le ravissement de l'extase, recevoir cet éloge de son Créateur : « Vous m'appartenez à jamais. Votre cœur est mien ». Appropriation consolante, à coup sûr, mais pourtant *métaphorique :* ce n'est pas de cette manière seulement que le Cœur de Jésus est le Cœur du Fils de Dieu.

La puissance ne manque pas à l'Esprit de Dieu pour s'emparer définitivement d'un homme, comme Il le fait dans les courts intervalles de certaines illuminations prophétiques. Cet homme, constamment gouverné et régi par le Tout-Puissant, pourrait se dire *moralement* un avec Dieu, qui assumerait la responsabilité de tous les actes faits sous son irrésistible impulsion. Les attaches du Cœur de Jésus au Verbe de Dieu ne se réduisent pas à une *union morale*[1].

L'union est donc *physique* et *réelle*, et l'invocation ajoute qu'elle est *substantielle*.

II. Ne saisissons-nous pas que, même en laissant de côté les unions purement extérieures qui se réduisent à des juxtapositions, les unions intimes elles-mêmes sont de deux genres? Ma pensée, comme elle est une avec mon intelligence! Qu'elle disparaisse cependant, je conserve l'intégrité de mon être et de mon esprit. Tout autre est l'union de l'âme et du corps. Quand elle se brise, l'âme ne périt pas, il est vrai, mais l'homme n'est plus entier, n'est plus complet : cette âme appelle par elle-même un corps qui la complète pour former avec elle une nature humaine. Cer-

(1) V. Franzelin, th. 21.

taines unions s'arrêtent donc comme à la surface de l'être : on les nomme *accidentelles*. D'autres atteignent l'intime de l'être, ce qui demeure sous de multiples variations, le fond permanent qui supporte, soutient des qualités moins essentielles, soit stables, soit passagères : ce sont les unions *substantielles*. Elles sont de deux espèces, dont l'une relie les parties essentielles qui forment une seule nature composée, tandis que l'autre fait de cette nature un être subsistant, une *personne*, quand il s'agit d'une nature rationnelle.

L'union *substantielle* du Cœur de Jésus avec le Verbe exclut l'idée d'une conjonction accidentelle, manifestement impossible, qui ferait de la nature humaine une sorte de qualité ajoutée à un Dieu; et elle implique beaucoup plus que l'union, accidentelle également, établie par le don créé de la grâce sanctifiante entre les justes et Dieu.

L'union substantielle n'est pas la simple habitation du Verbe dans un homme complet sans Lui.

Elle satisfait une exigence essentielle de toute nature humaine, celle de subsister dans une personne. Je n'ai un tout complet sous mes yeux qu'en ayant devant moi un homme. Ce complément essentiel qui s'ajoute à l'humanité pour former un homme, la nature humaine du Christ le reçoit de la personne du Verbe. Partout ailleurs, l'être humain est *créé* tout entier; ici son dernier complément substantiel est *incréé*. Par elle-même, la Personnalité du Verbe, sans absorber la nature humaine, sans subir elle-même aucune modification, s'unit à cette nature pour former avec elle un homme qui est Dieu. La nature humaine du Christ n'est pas Dieu, ne compose pas avec la nature divine une nature nouvelle : les deux natures restent distinctes. La Personne toutefois qui subsiste dans cette nature n'a pas commencé avec elle; elle subsiste éternellement dans la nature divine; mais, depuis

l'Incarnation, en s'unissant immédiatement une nature humaine, elle est devenue *homme*, et cet homme est Dieu.

Substantiellement uni au Verbe, le Cœur de Jésus est le Cœur du Fils de Dieu, comme d'autres cœurs sont le cœur de la sainte Vierge, de quelque saint, de nous-mêmes : « Il fait partie d'un tout qui est Dieu[1]. »

Tandis que l'union accidentelle ou morale n'est pas, de soi, indestructible, l'union substantielle est perpétuelle et définitive.

III. Cette invocation réfute donc expressément diverses hérésies, qui distinguaient deux personnes en Jésus-Christ, n'admettaient qu'une union morale entre Jésus et le Verbe de Dieu, qui encore confondaient les natures.

Si le Cœur de Jésus est substantiellement uni au Verbe de Dieu, il s'ensuit également que Jésus est le Fils de Dieu par nature, et non pas comme nous, par simple adoption. En ce sens encore, l'invocation *substantiellement uni au Verbe de Dieu* explique et précise, par l'exclusion de la filiation adoptive, l'invocation : *Cœur du Fils de Dieu.*

IV. Au point de vue pratique, elle nous démontre que le Cœur de Jésus est adorable *en Lui-même*, non pas à cause de Lui-même, mais comme faisant un tout avec Dieu.

V. *Ayez pitié de nous!* Bien que notre union avec votre divinité ne soit pas substantielle, mais résulte d'un don créé, elle confère à nos actes et à nous-mêmes leur suprême valeur. Donnez-nous de la priser assez haut. Augmentez notre vénération pour la dignité de votre Cœur. Puissions-nous mettre un filial empressement à Vous offrir les adorations qui Vous sont dues! Puisse,

---

(1) Expression empruntée à Bourdaloue, sermon pour la fête du Très Saint Sacrement, première partie.

avec cette invocation, croître en nous le sentiment des grandes vérités qu'elle renferme!

4. *Cor Jesu, Majestatis infinitae, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, dont la Majesté est infinie, ayez pitié de nous! (Évang. selon saint Matthieu, 25, 31).

I. La majesté, c'est la grandeur en tant qu'elle inspire le respect.

Nous pourrions donc traduire la quatrième invocation sous cette forme : Cœur de Jésus, digne d'un respect infini. Expression littéralement vraie. Sans être ou pouvoir devenir infini par nature, le Cœur de Jésus tire de son union substantielle avec le Verbe une valeur morale, une dignité strictement infinies. Il serait faux d'invoquer le Cœur de Jésus comme éternel, comme immense : il est juste de Lui rendre les honneurs que mérite de recevoir une nature infinie, parce qu'Il est le Cœur d'une Personne infinie, parce que, à ce titre, il est réellement infini dans sa Majesté.

II. A leur réveil sur le Thabor, dit l'Évangile[1], Pierre et ses compagnons furent éblouis par la Majesté de Jésus. Vision dont le souvenir fut ineffaçable! Saint Pierre la rappelle avec émotion dans sa seconde épître[2], et saint Jean semble y faire allusion, lorsque, dans le lyrisme inspiré des débuts de son Évangile, il s'écrie avec transport : « Nous avons vu sa gloire[3]. »

Quelle majesté du Sauveur nous annonce l'Apôtre dans la grande scène où il nous montre tout genou fléchissant au nom de Jésus, et toute langue confessant que Jésus-Christ est dans la gloire du Père[4]! Il y a plus. Notre-Seigneur met Lui-même une insistance singulière à

(1) Évang. selon saint Luc, 9, 32.
(2) 1, 17.
(3) Évang. selon saint Jean, 1, 14.
(4) Épître aux Philippiens, 2, 10. 11.

rappeler sa propre Majesté. Nous tenons de sa bouche, que sa Majesté couvrira de confusion ceux qui, sur la terre, auront rougi du Fils de l'homme ou de ses enseignements[1]; qu'au jugement dernier, elle arrachera des pleurs désespérés à ceux qui n'auront vécu que pour la terre[2]; que l'éclat de cette Majesté rejaillira sur les trônes où Il prétend asseoir ceux qui auront tout quitté pour le servir[3]; que, lors des solennelles assises de la fin du monde, elle fera goûter une consolation pleine d'ineffable surprise aux bons, vers lesquels elle se penchera, pour les approuver, les bénir, les introduire dans son royaume[4]!

Oh! les salutaires impressions de pareilles attentes!

III. Cette infinie Majesté, le Cœur de Jésus la possède au ciel, où l'Agneau immolé resplendit sur le trône et reçoit les adorations des anges et des saints; Il la possédait tandis qu'il était honni et vilipendé aux jours douloureux de sa Passion; Il la possède dans le plus humble de nos tabernacles, au milieu même des dénégations, des railleries et de toutes les manifestations blasphématoires de l'impiété; Il la possède dans mon cœur, lorsqu'Il daigne unir ses battements aux miens. Oh! quel devoir m'incombe alors de Le vénérer et de veiller à ce que mes sentiments soient à l'unisson avec les siens! Comme je devrais me disposer à m'écrier avec saint François de Sales : « Si je savais une fibre de mon cœur qui ne fût pas pour Dieu, je l'arracherais aussitôt[5] ».

IV. *Ayez pitié de nous!* Fragiles, oublieux et distraits, faites que nous mettions tous nos soins à Vous honorer;

---

(1) Évang. selon saint Luc, 9, 26.
(2) Évang. selon saint Mathieu, 24, 30.
(3) Évang. selon saint Mathieu, 19, 28.
(4) Évang. selon saint Matthieu, 25, 31.
(5) Hamon, *Vie*, l. 7, c. 5, init.

que nos respects sur la terre préludent à ceux que la vue de votre Majesté nous inspirera au ciel.

5. *Cor Jesu, templum Dei sanctum, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, temple saint de Dieu, ayez pitié de nous. (Évang. selon saint Jean, 2, 19. 21.)

I. Le temple est le lieu saint. Parce que l'âme, en état de grâce possède Dieu, le corps du juste, relié à cette âme par un lien essentiel, est proclamé, par l'Apôtre, le temple du Saint-Esprit[1]. Combien plus le corps, le cœur, substantiellement unis au Verbe de Dieu, méritent d'être appelés le temple de la divinité! Jésus, d'ailleurs, n'a-t-Il pas parlé de son corps comme d'un temple[2]? — Le temple est à Dieu. Combien elle appartient à Dieu la chair qui s'est unie substantiellement une Personne divine, elle-même identifiée avec la nature divine ou la divinité! — Le temple est le lieu de la prière et du sacrifice. Quelles prières monteront mieux vers le Père céleste que les vœux formés dans le Cœur de l'Homme Dieu, quel holocauste aura jamais le parfum de cette oblation totale dont ce Père lut constamment l'hommage dans le Cœur de son Fils incarné!

II. Remarquez avec quelle justesse d'expression nous ne disons pas ici *temple saint du Fils de Dieu* : car, en tant qu'homme, ou personnellement uni à ce Cœur, Jésus-Christ est le temple plutôt que Celui auquel il est dédié. L'union réalisée dans la Personne du Verbe a tellement sauvegardé la distinction de la nature humaine et de la nature divine que le Cœur de Jésus, tout en appartenant à cette Personne, forme un temple dédié à la Divinité[3].

---

(1) 1re épître aux Corinthiens, 6, 19. Voy. nos *Méditations sur la sainte Vierge*. Partie supplémentaire, t. II, p. 232 (2e éd).

(2) Évang. selon saint Jean, 2, 19-21.

(3) Épître aux Hébreux, 10, 8-10.

III. L'invocation ajoute : Temple *saint* de Dieu. La sainteté de la créature résulte de la force des attaches qui l'unissent à Dieu. Le Cœur de Jésus est un temple saint, parce que la consécration en est aussi irrévocable que l'union substantielle elle-même.

IV. *Ayez pitié de nous!* Faites que nos cœurs, dont Vous avez fait les temples de votre Esprit, imitent votre sainteté, et que le souvenir de leur consécration nous préserve de tout désir inférieur, de toute parole trop peu digne, de toute action capable d'en violer le caractère sacré.

6. *Cor Jesu, tabernaculum Altissimi, miserere nobis!* *Cœur de Jésus tabernacle du Très-Haut, ayez pitié de nous!* (Épître aux Hébreux, 9, 12.)

I. Le tabernacle fut d'abord la tente sacrée qui renfermait l'arche d'alliance. Il désigna ensuite une partie intérieure du temple, où, sous le mystère des voiles, se gardaient les souvenirs les plus précieux de la religion mosaïque. Dans l'idée générale de tabernacle, se trouve donc représenté un lieu de dépôt qui conserve et cache tout à la fois les choses les plus saintes.

Devenu en tout par le dehors semblable à nous, le Christ contient dans son Humanité, substantiellement unie à la personne du Verbe, la divinité tout entière, inséparable de cette personne. Dieu est là, comme Il ne l'est nulle part ailleurs dans le monde créé. L'humanité du Sauveur, c'est bien le voile le plus splendide qui revêt et recouvre l'Infini. Combien justement, dès lors, le centre de cette humanité, sa partie la plus intime, le cœur, peut s'appeler l'inestimable tabernacle du Très-Haut!

II. Quel tabernacle également que le cœur des saints! Avec la grâce, Dieu y descend pour y déposer les trésors les plus précieux de la Nouvelle Alliance. Il y grave en

traits ineffaçables sa loi d'amour. Il y donne à garder le corps de son cher Fils, Il y verse avec abondance les dons de son Esprit, dons de sagesse et de conseil, dons de force et de piété, qui vont admirablement féconder une existence toute supérieure à la terre. Au dehors même, le corps d'un saint apparaît comme l'enveloppe extérieure d'un ange, et il produit une impression de respect analogue à celle qui vous saisit en face d'un tabernacle.

III. *Ayez pitié de nous!* Rendez nos cœurs moins indignes de recevoir les précieux trésors que Vous daignez leur confier : votre loi, vos conseils, votre chair divine, votre Esprit-Saint.

7. *Cor Jesu, domus Dei et porta caeli, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, maison de Dieu et porte du ciel, ayez pitié de nous! (Genèse, 28, 17.)

I. Jacob vit en songe une échelle qui rejoignait le ciel et la terre. Des anges la descendaient et remontaient ensuite jusqu'au Seigneur. Celui-ci appuyé au haut de l'échelle, annonçait au patriarche les bénédictions de sa race. Sous le coup d'une sainte émotion, Jacob s'écria à son réveil : « Que ce lieu est terrible! C'est bien ici la demeure de Dieu, et la porte du ciel[1]. »

La septième invocation de nos Litanies est empruntée à cette vision prophétique de l'Incarnation du Verbe. Son sens est naturellement adapté au latin de la Vulgate.

D'après le texte hébreu, c'est au-dessus de lui, là où Dieu se montre escorté de ses anges, que Jacob reconnaît la demeure de Dieu; et la porte du ciel est celle par où Elohim et ses anges sont censés avoir passé pour apparaître. Le lieu *de dessous* a été, par extension, appelé *Béthel*, demeure de Dieu.

La Vulgate place la demeure de Dieu sur la terre,

(1) Genèse, 28, 17.

comme en un lieu visité par JÉHOVAH. Ce même lieu, facilitant notre ascension vers le Très-Haut, devient, dans un autre sens, la porte du ciel. Ainsi, à l'introït de la Dédicace, nos églises sont célébrées comme la demeure de Dieu et la porte du ciel.

Ces appellations conviennent excellemment au Cœur de Celui qui s'est fait homme pour être notre *Médiateur*, au Cœur du Pontife par lequel nous avons accès au *Saint des Saints du ciel*[1].

II. 1. Le Cœur de JÉSUS est la *maison de Dieu*. La maison est le lieu choisi pour une demeure stable et définitive; et ce choix indique des attraits, une préférence. Où Dieu peut-Il, hors de Lui-même, se complaire autant que dans l'humanité sacro-sainte de son Fils unique?

2. *Il est la porte du ciel*. Des deux grands bienfaits du Cœur de JÉSUS, l'un, la Passion, nous ouvre le ciel; l'autre, l'Eucharistie, nous y fait parvenir! Comment, sans passer par Lui, par ses mérites, trouverions-nous entrée au ciel?

III. Écoutez Notre-Seigneur Lui-même. « Je suis la porte de la bergerie qui sert d'entrée à la fois aux brebis et au pasteur. Qui entre par moi se sauve et trouve des pâturages. Qui n'entre pas par moi est un loup et un ravisseur[2]. »

Paroles, qui nous portent même au delà des assertions précédentes. Le Cœur de JÉSUS nous ouvre non seulement l'accès auprès de Dieu pour jouir de Lui, mais encore l'accès auprès des hommes pour leur faire vraiment du bien. Il est deux fois la porte du ciel.

Vérité confirmée par les promesses que Sainte MARGUERITE-MARIE nous a transmises. Les amis du Sacré Cœur

---

(1) Épître aux Hébreux, 9, 12.
(2) Évang. selon Jean, Idée du chapitre 10, 1-10.

reçoivent des garanties de salut; les prêtres dévoués au Sacré Cœur obtiennent le talent de toucher les âmes.

IV. *Ayez pitié de nous!* Pauvres brebis, si souvent égarées, nous voulons nous attacher à Vous comme à notre Pasteur suprême. Faites-nous trouver ces pâturages spirituels où notre âme se repaisse de l'abondante nourriture nécessaire à elle-même, nécessaire à d'autres âmes qui lui sont chères. Après cette vie, ouvrez-nous le ciel!

8. *Cor Jesu, fornax ardens caritatis, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, ayez pitié de nous! (Épître aux Éphésiens, 3, 19.)

Après nous avoir fait contempler sous divers aspects la dignité infinie que le Cœur de Jésus tire de son union avec la Personne du Verbe, les invocations des Litanies vont nous proposer les inépuisables amabilités du même Cœur.

I. Le cœur vaut ce que vaut son amour. La suprême amabilité d'un cœur créé résidera donc dans le sentiment le plus élevé qui fait aimer Dieu pour Lui-même et le prochain pour Dieu. Bien à propos, par conséquent, les Litanies exaltent avant tout la *charité* dont brûle le Cœur de Jésus.

L'ardeur de l'amour le fait comparer à la flamme; et le foyer le plus intense nous est souvent présenté, dans la Sainte Écriture, comme allumé dans la fournaise[1].

On saisit donc le sens et l'à-propos de cette belle invocation : « Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité. »

II. Et aussitôt notre mémoire nous rappelle les éclatantes manifestations du feu qui consumait Jésus. Telles en sont les irrésistibles poussées, que, sur un simple signe

---

(1) Voy., par exemple, Deutéronome, 4, 20; Sagesse, 3, 6; Ecclésiastique, 38, 29; Jérémie, 11, 4; Ezéchiel, 22, 18; Daniel, 1, 3; Apocalypse, 9, 2.

du bon plaisir divin, le Sauveur s'avance pour saisir avidement la coupe amère de la Passion, pour subir le baptême sanglant qui sauvera ses frères. « J'ai à passer par un baptême, et combien je me sens d'angoisse, jusqu'à ce qu'il ait eu lieu[1] ! »

Non pas seulement dans le sens terrifiant rappelé par l'Apôtre, mais pour marquer la sainte contagion de ses divines ardeurs, nous pouvons le dire : « Notre Dieu est un feu consumant[2]. »

III. Dans ses communications surnaturelles avec la Sainte, Notre-Seigneur Lui-même, avant de révéler ses desseins, ses plaintes, ses désirs, commence par faire apparaître les flammes de la fournaise de son Cœur. Et il définit son Cœur par son amour pour nous : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ».

IV. *Ayez pitié de nous !* Brisez la froide glace de nos cœurs, allumez en nous la flamme de votre charité !

9. *Cor Jesu, justitiae et amoris receptaculum, miserere nobis !*

Cœur de Jésus, réceptacle de la justice et de l'amour, ayez pitié de nous ! (Épître aux Colossiens, 1, 10 ; aux Hébreux, 1, 9.)

I. L'absolue simplicité de Dieu se décompose pour nous en attributs ou perfections distinctes qui peuvent même nous paraître opposés. Aucun conflit ne semble plus réel et plus irréductible que celui qui fut créé par le péché d'Adam entre l'amour ou la propension bienfaisante et la justice vengeresse. Celle-là sollicitait un pardon et des faveurs que refusait celle-ci, ou soumettait l'offensé à l'impossible condition d'une satisfaction digne de Dieu.

Nous savons par la Foi, comment la conciliation se fit

---

(1) Évang. selon saint Luc, 12, 50.
(2) Épître aux Hébreux, 12, 20.

dans l'Humanité du Verbe, capable de s'humilier, d'expier, de satisfaire, parce qu'elle est créée, capable de compenser l'offense faite à Dieu parce qu'elle est l'Humanité d'une Personne divine.

L'invocation des Litanies célèbre donc justement le Cœur de Jésus comme le rendez-vous commun de la justice et de l'amour.

II. Un réceptacle est, à proprement parler, un lieu où se rassemblent des choses venues de divers endroits. Partis des directions qui semblaient les plus éloignées, la justice et l'amour se sont rencontrés dans le Sacré Cœur. Leurs voix, jusque-là discordantes, s'y sont harmonieusement mêlées. Et désormais la justice même appelle sur nous les bienfaits de la bonté divine.

III. Cette sainte et admirable alliance de la justice et de l'amour se retrouve dans des âmes d'élite et chez les vrais amis du Cœur de Jésus. Ils acceptent de souffrir pour les péchés d'autrui, d'offrir à Dieu des satisfactions ennoblies par la grâce du divin Rédempteur.

IV. *Ayez pitié de nous!* Maintenant que la dette est payée, versez sur nous ces faveurs que Vous aimez à répandre; rendez-nous généreux, pour nous apprendre à satisfaire avec Vous la justice de Dieu.

10. *Cor Jesu, bonitate et amore plenum, miserere nobis!* *Cœur de Jésus, plein de bonté et d'amour, ayez pitié de nous!* (Évangile selon saint Matthieu, 19, 17.)

I. L'amour est stérile s'il n'est bienfaisant; et la vraie et pure bonté ne peut venir que de l'amour. L'amour encore double le prix des dons que nous fait la bonté. Ce ne serait pas assez louer la bonté du Cœur de Jésus, que de taire le sentiment si noble qui l'inspire. Sa bonté est une bonté amoureuse.

II. S. Pierre nous a d'un mot tracé le tablean de la bonté de Jésus : « *Pertransiit benefaciendo :* Il a passé

en faisant le bien[1]. » Et partout, dans son Évangile, les effets de sa bonté portent l'empreinte de l'amour. Sa bonté multiplie les pains, son amour Lui a fait prendre pitié de la foule ; une parole d'amitié : « Ne pleurez pas ! » précède la résurrection du fils unique qu'Il rend à la veuve de Naïm. Ses propres larmes témoigneront de son affection envers Lazare qu'Il va ressusciter. Il devait aimer pour célébrer l'amour de la pécheresse qu'Il absout à la table du pharisien ! De touchantes caresses accompagnent la bénédiction qu'Il donne aux enfants, et Il a fait de sa mort, de notre rédemption, le gage suprême de son amour : « Personne n'aime plus que celui qui donne sa vie pour ses amis[2]. »

III. *Unus bonus, Deus !* « Dieu seul est bon[3]. » Les hommes ne sauraient ni être pleinement bons, ni pleinement aimer : leurs imperfections, et déjà leurs propres besoins les en empêchent. Des soucis parfois légitimes distraient leur attention ; l'impuissance paralyse leurs bras, et des arrière-pensées entament la gratuité de leurs vues : la faveur, le bienfait ne dérivent plus tout entiers de la pure source de l'amour.

Le Cœur de Jésus dispose de la Toute-Puissance, et nous n'avons rien à Lui offrir dont Il ait besoin. Même en ce qu'Il nous demande, Il est guidé par le désir de notre bien. A ce Cœur appartient en propre la plénitude de la bonté et de l'amour.

IV. *Ayez pitié de nous !* Cœur si libéral et si aimant, faites-nous ressentir les effets de votre munificence ; donnez-nous quelque part aussi à votre amour, à votre bonté !

11. *Cor Jesu, virtutum omnium abyssus, miserere nobis !*

---

(1) Actes, 10, 38.
(2) Évang. selon saint Jean, 10, 13.
(3) Évang. selon saint Matthieu, 19, 17.

Cœur de Jésus, abîme de toutes les vertus, ayez pitié de nous! (Épître aux Hébreux, 1, 9).

I. Parmi les attraits du Cœur de Jésus, de ce Cœur, notre divin exemplaire, il fallait mentionner ses ravissantes vertus. Sans descendre au détail, les Litanies nous font célébrer le Cœur de Jésus comme un abîme qui s'est large ouvert pour recevoir toutes les inclinations au bien, toutes les dispositions à cette justice parfaite dont Notre-Seigneur devait accomplir toutes les œuvres[1], dont Il exaltait la soif comme une béatitude[2]. Aucune n'y manque, en effet : ni celles qui font à la grâce sanctifiante un magnifique cortège : vertus répandues en nous pour rendre nos facultés habituellement propres aux actes surnaturels[3], ni cette promptitude à bien faire qui résulte, le plus souvent, de la fréquence des actes bons[4].

Notre-Seigneur, il est vrai, ne put avoir formellement la *Foi*. Jouissant de la vision béatifique, Il *voyait* ce que nous croyons, Il tenait de même ce bonheur divin qui fait l'objet principal de notre *Espérance*. Mais sa volonté avait, à un degré suréminent, cette pleine soumission à Dieu qui commande les actes de foi et fait leur mérite; et Il attendit avec la plus ferme confiance la résurrection de son corps et la glorification extérieure de son Humanité.

II. Les vertus, surtout les vertus infuses, sont répandues suivant les dispositions du sujet. Pour marquer l'excellence des vertus de Jésus, l'invocation nous fait

---

(1) Évang. selon S. Matthieu, 3, 15.

(2) Évang. selon S. Matthieu, 5, 6.

(3) Voy. dans nos *Méditations sur la sainte Vierge*, t. II, l'explication de ces vertus.

(4) Notre-Seigneur posséda cette promptitude à tout bien, dès le premier instant de son existence. Nous nous abstenons du terme de *vertus acquises*, pour éviter la question, un peu controversée, si les facilités qui suivent nos actes bons peuvent, dans l'ordre présent, s'appeler des *vertus*.

louer l'immense capacité de son Cœur : nous proclamons que le Cœur de Jésus est l'abîme de toutes les vertus.

Abîme insondable pour nous : les vertus qui y sont versées dépassent toutes leurs manifestations et ne sauraient être par nous comprises. Repassez dans votre esprit les actes les plus extraordinaires ou les plus sublimes de l'Humanité sainte de notre Sauveur : jamais elle n'eut à épuiser ses forces, à déployer toutes ses ressources. Elle eut plus de patience qu'il n'en fallut à Jésus pour converser avec son peuple et former ses apôtres ; plus de longanimité que ne suppose l'accueil fait à Judas ; plus de miséricorde que n'en démontre la prière pour les bourreaux ; plus de force que n'en réclamèrent les adieux à sa mère et sa passion ; plus de zèle et plus de charité que ceux dont témoignent les stigmates sanglants conservés dans sa chair, et dont Il nous laisse le mémorial dans son Eucharistie.

III. Si profond même est l'abîme du Cœur de Jésus, qu'aucune abondance de vertus ne parvint strictement à le combler. Les vertus, malgré toute leur excellence, sont finies ; infinie est la dignité, le mérite de ce Cœur. Dieu choisit pour l'humanité de son Fils l'auréole convenant à Celui qui par naissance est à la tête de tous les ordres créés[1] ; et ce Fils s'en contenta. Mais aucune auréole ne pouvait égaler la Majesté infinie de sa Personne.

IV. *Ayez pitié de nous!* Rendez-nous dociles à vos glorieux exemples ; excitez en nous un ardent désir d'avancement et de progrès, afin que de continuelles ascensions nous rapprochent quelque peu de Vous. Ne sommes-nous pas prédestinés à Vous devenir conformes[2] ?

---

(1) Épître aux Colossiens, 1, 15-19.
(2) Épître aux Romains, 8, 29.

12. *Cor Jesu, omni laude dignissimum, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, très digne de toute louange, ayez pitié de nous!

I. Impossible de sonder les vertus du Cœur de Jésus; impossible d'épuiser ses titres à l'honneur, à l'éloge. Renonçant à toute énumération, nous proclamons le Cœur de Jésus non seulement digne, mais très digne de toute louange.

Très digne, pour signifier que l'hyperbole de nos enthousiasmes se trouve être ici rigoureusement exacte ou plutôt au-dessous de la réalité. Quelle louange se peut formuler ou concevoir que ne mérite le Cœur de Jésus?

1. La valeur infinie de ses abaissements lui mérite de la part de Dieu toute exaltation [1]; Il partage une primogéniture qui Le fait adorer par les anges[2]; et Il est le principe d'une mission rédemptrice qui lui vaut les transports reconnaissants de tous les saints[3].

2. Quelle gloire peut lui manquer? Uni à une Personne divine, ce Cœur est digne des honneurs divins; et toutes les gloires humaines brillent en Lui. Il est glorieux dans son origine, glorieux dans toutes les actions qu'Il inspira. Sa fermeté égale sa mansuétude, son activité est toute sereine et tranquille. Il est miséricordieux et juste; sage et libéral. L'ardeur de ses affections ne Le rive à aucune chaîne. Joignant la vaillance à l'amour de la paix, Il est représenté par l'olivier au moment même où Il cueille les lauriers de la plus éclatante victoire.

II. Nos louanges devaient répondre à tant de titres. Mais, convaincus de notre impuissance, nous appliquerons au Cœur de Jésus l'humble strophe écrite pour le Saint-Sacrement : *Quantum potes, tantum aude, quia*

---

(1) Épître aux Philippiens, 2.
(2) Épître aux Hébreux, 1, 6.
(3) Apocalypse, 5, 9.

major omni laude, nec laudare sufficis. O mon âme, louange tant que tu peux : ce Cœur est au-dessus de toute louange, et tu ne saurais assez louer !

III. *Ayez pitié de nous !* Accueillez, dans votre extrême condescendance, les pauvres hommages que nous Vous adressons, enseignez-nous à mieux Vous louer par nos paroles, nos actes, nos sentiments ; donnez-nous la passion de votre gloire.

13. *Cor Jesu, rex et centrum omnium cordium, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, roi et centre de tous les cœurs, ayez pitié de nous ! (Ps. 44 ; Épître aux Hébreux, 2, 8).

I. La *royauté* entendue sans tempérament éveille l'idée d'un pouvoir légitime, unique et absolu. Régner sur le cœur est bien plus que dominer le corps. Rien n'échappe à celui qui se soumet la plus noble partie de l'homme ; un empire volontairement accepté s'étend du cœur à toute la personne et à tous les biens qu'elle possède. D'autre part, le *centre* d'un cœur est le point vers lequel ses affections convergent comme autant de rayons ; c'est l'objet qui l'attire tout entier comme son lieu de repos.

Notre invocation reconnaît au Cœur de Jésus une royauté universelle sur les cœurs, elle en fait le centre autour duquel ils gravitent tous.

II. 1. Jésus-Christ est le Fils de Dieu par nature. Depuis son Incarnation, son Père reconnaît en Lui le nouvel Adam, le chef de tout le genre humain ; la suzeraineté la plus légitime, la plus absolue, la plus universelle, Lui est donc vraiment échue. Et c'est bien sur les âmes, sur les cœurs, qu'Il prétend régner : jusqu'à dédaigner ici-bas l'empire extérieur et matériel, et à se montrer satisfait d'obtenir la foi et l'amour.

2. Que son Cœur soit le centre de tous les cœurs, comment en douter ? Ne réunit-Il pas tous les attraits, tous

les charmes capables de conquérir la sympathie, l'enthousiasme, l'amour? Tout ce qui peut faire aimer un cœur se trouve en Lui : hors de Lui, tout est agitation vaine et déception finale. « Venez à moi, proclamait-Il, et vous trouverez le repos de vos âmes[1] ».

III. Notre-Seigneur a prédit sa royauté universelle sur les cœurs. « Quand j'aurai été élevé de terre, cloué sur la croix, j'attirerai tout à moi[2]. » Glorieuse prophétie, dont l'accomplissement, commencé à la mort même de Notre-Seigneur, se poursuit à travers les siècles. Déjà maintenant, en dépit des impiétés et des blasphèmes, nul n'est aimé comme Lui. Et à la fin du monde, au jugement dernier, tandis que tout genou se ploiera devant son nom, tout cœur L'aimera : Il sera vraiment le Roi et le centre de tous les amours. Seuls, ceux-là ne seront pas attirés vers Lui, en qui, avec la dernière espérance, se sera éteinte toute affection, toute faculté d'aimer.

IV. Une raison spéciale fait joindre, dans cette invocation, la puissance dominatrice aux attraits spontanés. Nul, en effet, ne va à Jésus-Christ qu'attiré par son Père[3], c'est-à-dire sous l'impulsion de la grâce divine que Jésus-Christ a méritée et nous octroie par l'Esprit-Saint. Telle est, d'autre part, la puissance de cette grâce, qu'elle est capable de triompher de toutes les résistances, de toutes les rébellions. Le Cœur de Jésus règne tandis qu'il attire, et Il attire en régnant.

V. L'invocation nous paraît occasionnée par le Psaume 44, *Eructavit cor meum*. Cet épithalame royal célèbre tout à la fois la beauté, la grâce, la majesté, tous les attraits en un mot, et la valeur victorieuse du Roi qui combat pour la vérité, la justice et la paix. « Ses flèches aiguës,

---

(1) Évang. selon S. Matthieu, 11, 29.
(2) Évang. selon S. Jean, 12, 32.
(3) Évang. selon S. Jean, 6, 44.

d'après la Vulgate, vont droit au cœur des ennemis. » La littérature ascétique s'est plu à entendre ce triomphe, plutôt que d'un pouvoir homicide, du prestige moral qui terrasse l'ennemi en le gagnant et le convertissant. Le Messie y apparaît dès lors comme un Roi dont la force réside dans une invincible attraction.

VI. Nous réciterons l'*ayez pitié de nous* dans le sentiment de ce Psaume, suppliant Notre-Seigneur de nous attirer plus pleinement à Lui; Lui offrant nos cœurs pour qu'Il y règne; Lui répétant les énergiques expressions de la prière liturgique, *rebelles nostras etiam compelle voluntates*[1] : forcez nos volontés rebelles d'être à Vous. Ou, suivant l'oraison de la Sainte, nous demanderons de L'aimer en toutes choses et au-dessus de tout : *Ut te in omnibus et super omnia diligentes*, et de mériter ainsi d'avoir dans ce Cœur notre demeure perpétuelle : *jugem in eodem corde mansionem habere mereamur!*

14. *Cor Jesu, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, qui renfermez tous les trésors de la sagesse et de la science, ayez pitié de nous! (Épître aux Colossiens, 2, 3).

I. L'invocation est empruntée au chap. 2, ℣. 3, de l'épître aux Colossiens. L'apôtre y souhaite ardemment aux fidèles la pleine connaissance du « mystère de Dieu le Père et du Christ Jésus, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ». L'explication littérale de ce passage n'est pas exempte de difficulté. A notre avis, les trésors de la sagesse et de la science y sont rapportés au mystère plutôt qu'au Christ. L'Apôtre nous paraît, une fois de plus, exalter la profondeur insondable de ce mystère de la Rédemption et de la Prédesti-

(1) Secrète du samedi avant le dimanche de la Passion.

nation des hommes, qui lui arrache ailleurs une exclamation parallèle : O profondeur des trésors de la sagesse et de la science divines[1] ».

Il nous faut donc prêter à notre invocation un sens indépendant du verset d'où elle est tirée.

II. En fonction de la *sagesse*, la *science* dit un ensemble de connaissances que la *sagesse* utilise pour une noble fin. Ainsi, la *science* infinie de Dieu Lui sert à faire éclater sa *sagesse* dans le gouvernement de ce monde et dans toute son action providentielle. La *sagesse* humaine utilise le *savoir* de l'homme pour régler la conduite où elle brille.

Sagesse et *science* se complètent donc l'une l'autre. Le savant privé de sagesse ressemble à un navire qui porte une riche cargaison, mais n'est pas gouverné. Sage, mais dépourvu de science, il ne conduit au port qu'une barque vide ou chargée de lest. La sagesse puise dans la science l'information qui lui est indispensable.

Mais notre invocation attribue au Cœur de Jésus, non pas une sagesse et une science quelconques, mais tous les trésors de la sagesse et de la science. Que faut-il à cet effet? Tout trésor est constitué par une certaine *abondance* de richesses *réunies* et *mises à la disposition* du possesseur. Le trésor apparaît ainsi formé de trois éléments : l'abondance, la collection, le libre usage. Pour que le Cœur de Jésus renferme pour nous tous les trésors de la sagesse et de la science, il faut donc qu'en Lui se trouvent toute la sagesse, toute la science qui existent éparpillées parmi les hommes, et il nous faut la faculté de les puiser en Lui.

1. Combien cela se vérifie du Cœur de Jésus! Sagesse incréée et Verbe substantiel de toutes choses, le Christ

---

(1) Épître aux Romains, 11, 33. Comparez également la 1re épître aux Corinthiens, 1, 18-31 ; 2, 12.

est, dans sa nature divine, la sagesse et la science infinies, et la lumière de tout homme venant en ce monde[1]. Et à sa nature humaine, Il a communiqué, concernant Dieu et le monde, toute la sagesse, toute la science que se partagent les intelligences du ciel et de la terre. Qu'il s'agisse de la *vision béatifique* de l'essence divine : nul ne plonge, autant que le CHRIST, son regard dans la divinité; de la science *infuse :* personne, autant que le CHRIST, n'est gratifié de la lumière et des dons du Saint-Esprit; de la science *acquise :* aucun esprit, capable de progrès, n'a la puissance ou les moyens dont dispose le CHRIST. Les connaissances réunies de toutes les créatures n'approchent pas de la science du Sauveur.

2. Il ne possède pas moins toute la *sagesse.* L'Homme-Dieu n'est-Il pas, dans toute sa vie humaine, le sublime modèle de notre vie? Par qui, si ce n'est par Lui, fut exécuté le grand dessein de la Rédemption du monde, ce chef-d'œuvre de la Sagesse divine?

Mais pourquoi, dans les Litanies, cette sagesse et cette science semblent-elles rapportées au cœur? Le cœur ne connaît pas; le cœur n'est pas formellement sage. Il est vrai. Mais tous les biens de la sagesse et de la science sont à la disposition de la volonté. Par le cœur, la sagesse et la science deviennent nos trésors : c'est l'amour qui nous les dispense, c'est l'amour qui nous donne le CHRIST pour Maître. Maître également désireux de nous communiquer sa sagesse et la science qui seule importe, la science du salut, l'art surnaturel d'orienter vers notre fin toute notre érudition.

III. Le Cœur de JÉSUS possède tous les trésors divins, ceux de la sainteté et de l'amour, comme ceux de la sagesse et de la science. Pourquoi nommer ceux-ci de préférence aux autres? Il convenait de le faire pour de

(1) Évang. selon S. Jean, 1, 9.

pressantes raisons : *a*) Le Verbe, à qui le Cœur est uni, personnifie la sagesse et la science. Nous Le concevons donc comme communiquant avant tout à son Cœur les perfections qui lui sont attribuées; *b)* Disciples de Notre-Seigneur, ne devons-nous pas principalement vénérer la sagesse et la science que ce bon Maître daigne faire nôtres[1]? *c*) Enfin, si une coupable curiosité de savoir perdit nos premiers parents, et nous tous avec eux, notre salut trouvera sa consommation dans l'avidité de puiser à la vraie sagesse, à la vraie science de Jésus-Christ. « Vous êtes purs, disait le Christ à ses apôtres, à cause de mon enseignement[2]. »

IV. Saint Paul, en glorifiant la sagesse et la science contenues dans le mystère de l'Homme-Dieu, voulait prémunir les fidèles de Colosses contre les séductions d'une fausse science et d'une vaine philosophie. Combien d'hommes, aujourd'hui, courent également danger d'être trompés par une science orgueilleuse! Qu'il est à propos d'opposer à ces superbes prétentions la science et la sagesse meilleures qui ont leur source dans le Cœur du Christ!

V. *Ayez pitié de nous!* Dans ce siècle de séduction rationaliste, répandez sur nous cette connaissance et cette sagesse dont les trésors sont en Vous; donnez-nous, comme à votre Apôtre, de mettre toute notre joie, tout notre orgueil à savoir le mystère de votre croix[3], pour mieux savoir, par là, ce que Vous êtes Vous-même. Ne l'avez-Vous pas dit, ô Jésus? « Connaître le vrai Dieu et le Christ, son envoyé, telle est la vie éternelle[4]. »

---

(1) « *Factus est nobis sapientia a Deo.* Dieu nous L'a donné pour être notre sagesse. » (1re épître aux Corinthiens, 1, 30).

(2) Évang. selon S. Jean, 15, 3.

(3) 1re épître aux Corinthiens, 2, 2.

(4) Évang. selon S. Jean, 17, 3.

15. *Cor Jesu, in quo habitat omnis plenitudo divinitatis, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, en qui réside toute la plénitude de la divinité, ayez pitié de nous! (Épître aux Colossiens, 2, 9.)

I. Les cinq invocations précédentes ont successivement fait passer sous nos yeux les glorieuses plénitudes du Cœur de Jésus : la plénitude de la bonté, la plénitude de la vertu, la plénitude de ses droits à toute louange, la plénitude de l'amabilité, la plénitude de la sagesse et de la science. Voici que la quinzième invocation couronne cette magnifique énumération par une glorification suprême, en proclamant que l'absolue plénitude de la divinité habite dans ce Cœur.

II. L'expression est tirée de l'épître aux Colossiens, c. 2, ℣. 9, où elle n'est séparée que par cinq versets du texte qui a fourni la matière à l'invocation précédente. A notre sens, saint Paul, dans cette épître, et notamment au verset 9, revendique pour le Christ, en tant qu'Il est homme, une possession de Dieu plus parfaite que celle dont d'autres épîtres ont félicité les fidèles. En ceux-ci, Dieu habite par sa grâce; dans le Christ, Dieu habite aussi par l'union *substantielle* de la nature humaine à la Personne du Verbe. La première possession de Dieu nous fait participer plus ou moins largement à la vie divine : c'est l'habitation du Saint-Esprit, auquel, par appropriation, elle est attribuée; la seconde se vérifie dans une intime communion d'existence entre la nature humaine et toute la Personne du Verbe; cette Personne est elle-même identifiée avec toute la divinité; la plénitude de celle-ci habite très réellement en Jésus-Christ[1].

---

(1) Voy. saint Thomas sur ce verset de l'épître aux Colossiens. Les interprètes catholiques sont divisés sur le sens du mot σωματικῶς *corporellement*, qui termine le verset 9. Les uns en font un synonyme de *réellement*, et non par simple figure ou analogie;

III. 1. Nous venons de préciser ainsi la signification et la raison d'être de notre invocation, en même temps que nous en avons démontré la vérité. Déjà auparavant, dans la troisième invocation des Litanies, l'union substantielle du Cœur de JÉSUS avec la personne du Verbe fut explicitement formulée ; la septième invocation nous a rappelé comment cette union substantielle, aussi bien que la plénitude de la grâce sanctifiante, faisaient excellemment du Cœur de JÉSUS la demeure du Très-Haut. Voici maintenant que notre attention est attirée sur cette grande conséquence de l'union substantielle avec le Verbe : le Cœur de JÉSUS est habité par la divinité tout entière. Vérité que nous avons rendue sous cette forme très simple : le Verbe, auquel la nature humaine du CHRIST est substantiellement unie, ce Verbe est Dieu, identifié avec toute la divinité. L'union avec le Verbe entraîne donc l'union avec la divi-

---

d'autres traduisent *par son essence* ou *substantiellement;* d'autres voient marquée une opposition avec l'état du Christ avant l'Incarnation. Alors la divinité résidait en Lui sans corps, maintenant elle a un corps. Cela revient à affirmer l'union substantielle, puisque cela revient à dire que le Christ est le Dieu fait homme.

Il nous paraît pouvoir donner à ce passage un sens plus précis, suggéré par le mot grec πλήρωμα, qu'emploie saint PAUL pour désigner la *plénitude* qu'il attribue au Christ. Déjà, du temps de l'Apôtre, s'ébauchaient ces erreurs gnostiques, qui s'imaginaient la divinité comme se prolongeant dans une multitude d'Éons, émanés d'elle, dont chacun faisait apparaître formellement quelqu'une des perfections cachées dans les profondeurs insondables de l'être divin. L'ensemble de ces Éons contenait et exprimait la plénitude (πλήρωμα) ou le plérôme de l'être divin. A ce plérôme fictif, formé par des êtres intermédiaires qui se divisent, pour les rendre plus tangibles, les perfections divines, saint PAUL oppose le plérôme véritable, réalisé par le Christ, où toutes les perfections divines (la plénitude de la divinité, τὸ πλήρωμα τῆς θεότητος) habitent incarnées, c'est-à-dire sous la forme la plus accessible de toutes, la forme corporelle, *corporaliter;* où elles sont, dirions-nous, d'une *manière angible.*

nité tout entière : la plénitude de la divinité habite dans l'humanité, dans le Cœur du CHRIST.

2. Cette explication peut suffire. Pour qui voudrait pénétrer plus avant dans cette vérité, nous ajouterons que la quinzième invocation exalte une suite de ce que les théologiens appellent la « périchorèse » (*circuminsessio*, περιχώρησις) des trois personnes divines[1]. La périchorèse est une sorte de pénétration réciproque qui respecte pourtant la distinction constitutive. Nous l'adorons, sans la comprendre, dans l'insondable mystère de la très sainte Trinité, où elle est la réunion de trois Personnes distinctes dans une seule nature identifiée avec chacune. S'il est vrai de dire que le Père a toute la nature divine, est un avec elle; que le Fils a toute la nature divine, est un avec elle; que le Saint-Esprit a toute la nature divine, est un avec elle; il est vrai également que le Père est dans le Fils et dans le Saint-Esprit; que le Fils est dans le Père et dans le Saint Esprit; que le Saint-Esprit est dans le Père et le Fils, et cela totalement : les trois Personnes rentrent l'une dans l'autre, au point que Notre-Seigneur a pu dire : « Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père[2] ».

Et il s'ensuit évidemment que l'union substantielle, qui donne le Verbe à la nature humaine du CHRIST, lui donne également, non pas formellement ni au même titre, mais à raison de l'identification réelle avec le Verbe, la divinité tout entière. Dans le Cœur de JÉSUS, habite ainsi la plénitude de la divinité.

3. Les théologiens parlent aussi d'une *périchorèse* entre les deux natures du Verbe Incarné. Mais cette *périchorèse* est moins rigoureusement entendue, puisque la

---

(1) Sur la double périchorèse que nous allons rappeler, voy. FRANZELIN, *De Verbo incarnato*, p. 342-344, th. 37, cor. 1.

(2) Évang. selon S. Jean, 14, 9.

nature humaine n'est pas identifiée avec la Personne du Fils comme l'est la nature divine. Pourtant, une sorte d'immanence mutuelle provient de ce que la même Personne se trouve être tout à la fois vrai Dieu et vrai homme. De là suit, en effet, que depuis l'Incarnation, la nature humaine est intérieure au Dieu-Verbe, aussi bien que la nature divine, et que la nature divine est intérieure à Jésus-Homme, aussi bien que la nature humaine. Depuis l'Incarnation également, en nommant le Verbe, je nomme Celui qui est indissolublement homme; en nommant Jésus, je nomme nécessairement le Dieu-Verbe.

IV. *Ayez pitié de nous!* Ayez pitié de la faiblesse de notre intelligence, et agréez les humbles efforts que nous faisons pour balbutier vos grandeurs! Inspirez-nous une estime plus haute de cette présence spéciale de la très sainte Trinité, qui est un fruit de la grâce que Vous nous avez méritée. Partis de si bas, élevés si haut, puissions-nous au moins par la profondeur de nos adorations témoigner de notre humble, mais vive reconnaissance!

16. * *Cor Jesu, in quo Pater sibi bene complacuit, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, objet de toutes les complaisances du Père céleste, ayez pitié de nous! (Évang. selon saint Matthieu, 18, 5.)

I. Deux fois, dans l'Évangile[1], le Père céleste reconnaît Jésus-Christ comme un Fils tout aimable[2], en qui Il se complaît. L'invocation des Litanies est transcrite du récit de la Transfiguration fait par saint Matthieu, où nous retrouvons l'adverbe *bene*, bien, pleinement, pour

(1) Év. S. Matthieu, 3, 17 ; 17, 5 ; év. S. Luc, 9, 35.

(2) Le grec ἀγαπητός se dit de quelqu'un qui est chéri à cause de ses agréments, de son amabilité, qui est chéri parce qu'il mérite de l'être.

marquer l'intensité, la plénitude de cette complaisance.

Ce récit de la Transfiguration contient encore chez les deux Évangélistes, saint MATTHIEU et LUC[1], le grand conseil d'écouter ce Fils bien-aimé.

II. Le Cœur de JÉSUS jouit, à deux titres, de toutes les complaisances du Père céleste :

1. Par son union substantielle avec la Personne du Verbe, le Cœur de JÉSUS participe d'abord à la complaisance infinie que Dieu a pour Lui-même. En effet, l'absolue perfection de la nature divine est pour Dieu la source et l'objet d'une complaisance strictement infinie. Complaisance commune à toute la Trinité, qui la ressent et qui la termine, mais que nous attribuons au Père en tant qu'elle concerne le Fils. La Personne du Fils est l'objet de cette complaisance comme identifiée avec la nature divine, et Il la communique à tout ce qui Lui est intrinsèque, donc à la nature humaine, dont Il s'est revêtu pour nous. De même que le Sacré Cœur est strictement adorable parce qu'il est le Cœur du Fils de Dieu, de même il devient, comme tel, l'objet d'une complaisance pleine et sans bornes, car elle est strictement infinie.

2. Mais Dieu s'est complu aussi dans son Fils fait homme pour une raison qui est propre à son humanité. Les Saintes Lettres nous découvrent cette raison. Observez les circonstances où le Père déclare solennellement se complaire en son Fils bien-aimé. C'est d'abord au baptême de JÉSUS-CHRIST : confondu dans la foule des pécheurs, le Fils de Dieu s'y manifeste l'Agneau qui efface les péchés du monde et qui accomplit toute justice[2]. La déclaration se renouvelle dans la Transfigu-

---

(1) Dans la 2e épître de saint Pierre (1, 17), qui rappelle aussi la Transfiguration, les mots, *écoutez-Le* n'appartiennent pas au texte grec original. Ils sont propres au texte latin de la *Vulgate*.

(2) Évang, selon S. Jean, 1, 29; S. Matthieu, 3, 15.

ration. Comme le prouvent les discours échangés entre le CHRIST, Moïse et Elie[1], celle-ci n'est que le glorieux Prélude de la Passion. Entendons d'ailleurs saint PAUL : Dieu s'est plu à glorifier son Fils, parce que celui-ci s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix[2].

L'objet créé des complaisances divines, c'est cette volonté qui s'humilie complètement sous la volonté infinie : c'est ce Cœur *absolument* docile à tout bon plaisir divin, jusqu'à accepter avec empressement la mort ignominieuse sur la croix.

Et derechef ces complaisances sont totales, non seulement parce que Dieu ne trouve rien dans ce Cœur qui Lui déplaise, mais encore parce que rien de créé ne Lui plaît si ce n'est comme semblable à ce Fils bien-aimé, l'unique modèle de toute prédestination.

III. La complaisance peut être *admirative*, *affective*, *effective*. On se complaît à contempler, à aimer, à faire du bien. La complaisance divine est tout cela. Elle est, dans l'ordre incréé, l'ineffable jouissance de l'intellect divin qui se connaît entièrement, l'ineffable amour de la volonté qui s'aime et l'ineffable production éternelle du Fils par le Père, cette éternelle communication de toute la nature divine.

Et dans l'ordre créé, elle est une vue, une approbation divines qui ne peuvent évidemment rien ajouter à la jouissance de Dieu, mais qui appellent les effets de sa munificence. La complaisance apparaît dans la gloire du Dieu fait homme, dans toutes les bénédictions dont nous sommes l'objet à cause de Lui.

IV. Trois grandes leçons nous sont en même temps inculquées :

1. Celui en qui le Père met toutes ses complaisances,

---

(1) Évang. selon S. Luc, 9, 31.
(2) Épître aux Philippiens, 2, 8. 9.

nous paraîtra-t-Il indigne de notre amour, ou incapable de satisfaire notre cœur?

2. Nous pouvons plaire à Dieu comme membres de Jésus-Christ et comme des créatures qui se rangent obéissantes, sous la volonté divine. Dans la pratique, ces deux voies se confondent : nous attacher au Christ, c'est suivre la volonté divine, et nous attacher à la volonté divine, c'est adhérer au Christ. Il n'est pas d'autre moyen d'être agréable au Seigneur.

3. « Voici mon Fils, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Et le Père céleste ajouta : « Écoutez-Le ». Grand conseil ou précepte, que nous ne saurions trop méditer et mettre à exécution.

V. *Ayez pitié de nous!* Enseignez-nous à plaire à Dieu; détachant nos cœurs des affections qui les égarent et les perdent, faites que nos complaisances soient désormais toutes en Vous!

17. * *Cor Jesu, de cujus plenitudine omnes nos accepimus, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, dont la plénitude se répand sur nous tous, ayez pitié de nous! (Évang. S. Jean, 1, 16.)

1. Rien ne nous touche comme notre bien propre; rien n'éveille en nous un sentiment délicat comme l'appel à la reconnaissance. La dix-septième invocation puise dans l'amour et dans la noble propension à la gratitude un double argument pour nous attirer vers le Cœur de Jésus. « Ces richesses, nous dit-elle, qui viennent de nous ravir d'admiration, ce sont vos richesses; un Cœur infiniment libéral vous les dispense dans son amour. »

Mais une considération superficielle ne laisse pas soupçonner à quel point nous doit saisir cette vérité, que saint Jean l'Évangéliste place dans la bouche du saint Précurseur : « Nous avons tous reçu de sa plénitude[1]. »

(1) Évang. selon S. Jean, 1, 16.

Essayons d'ouvrir la voie à une investigation fructueuse.

II. 1. Qu'avons nous reçu de la plénitude du Sauveur? Des biens importants, des présents magnifiques? Ce n'est pas assez dire : nous Lui sommes redevables de *tout vrai bien*. Toute grâce, toute puissance d'agir surnaturellement, toute valeur éternelle nous vient de Lui. « Sans moi, disait-Il, vous ne pouvez rien faire[1]. » Il se compare Lui-même à une vigne qui fournit aux rameaux, que nous sommes nous-mêmes, toute la sève dont ils vivent.

2. Cette universelle dépendance du CHRIST s'étend à tout le genre humain. Depuis la chute, aucune grâce n'est concédée qui ne vienne de Lui et par Lui. De tous les hommes il est vrai de proclamer : « La grâce et la vérité leur viennent par JÉSUS-CHRIST[2]. »

3. A quelle plénitude du CHRIST avons-nous part? L'Évangile entend parler de la plénitude de grâce et de vérité[3]. Mais la vérité ne dit-elle pas tout bien de l'intelligence, la grâce, tout bien de la volonté libre? Toute plénitude du CHRIST devient notre plénitude. Nous avons part à sa *bonté*. Pour faire le bien, Il nous communique son pouvoir sur le démon, la maladie[4], la nature et le ciel; nous conviant à faire en son nom des œuvres plus grandes que celles qu'Il accomplit au cours de sa vie mortelle[5]. Et Il nous enseigne à faire le bien gratuitement et par amour[6]. Nous avons part à ses *vertus* : « Je vous ai donné l'exemple[7]; » part encore à sa *sagesse* : « Il est notre voie[8] »; à sa *science* : « Je vous ai appris

(1) Évang. selon S. Jean, 15, 5.
(2) Évang. selon S. Jean, 1, 17.
(3) Voy au même chap. 1, les versets 14 et 17.
(4) Évang. selon S. Luc, 9, 1. 2.
(5) Évang. selon S. Jean, 14, 12.
(6) Évang. selon S. Matthieu, 5, 44.
(7) Évang. selon S. Jean, 13, 15.
(8) Évang. selon S. Jean, 14, 6.

tout ce que j'ai entendu de mon Père[1]; » part même à sa *divinité :* Fils de Dieu, « Il donne à ceux qui L'accueillent le pouvoir de devenir enfants de Dieu[2]; » et son Père étend ses complaisances, de son Fils unique aux enfants qu'Il adopte dans le CHRIST : « Mon Père vous aime Lui-même[3] ». Et comment douter qu'Il nous donne tout ce qu'Il a, puisqu'Il se donne Lui-même sur la croix et dans l'Eucharistie?

4. Ce qui porte le bienfait à son comble, c'est qu'Il a tout acquis en vue de nous enrichir. Son humanité même, pourquoi l'a-t-il prise? Pour nous, pour notre salut. C'est notre richesse qu'Il cherche dans sa pauvreté[4]; notre gloire dans ses humiliations[5]; notre sanctification dans son sacrifice[6]. Et de toutes ces façons, Il est une fontaine inépuisable, qui s'alimente pour répandre sur nous le trop plein de ses eaux[7].

III. Comment cette plénitude devient-elle la nôtre? En récitant les Litanies, nous répondons : grâce à l'amour du CHRIST, grâce à son Cœur. Cette plénitude est d'abord le bien de ce Cœur. Mais ce que le cœur possède, il ne le détient pas pour lui seul, mais pour le communiquer à ses amis. C'est la loi de l'amour : l'amour crée la ressemblance, s'il ne la trouve.

Dans l'effusion de notre reconnaissance, ne promettrons-nous pas de mettre au service de JÉSUS et de son Cœur le peu que nous sommes et le peu que nous avons, et de ne

---

(1) Évang., selon S. Jean, 15, 15.

(2) Ibid., 1, 12.

(3) Ibid., 16, 27.

(4) 2e épître aux Corinthiens, 8, 9.

(5) Épître aux Ephésiens, 5, 25-27.

(6) *Pro eis ego sanctifico me ipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate.* (Évang. selon S. Jean, 17, 19.)

(7) Voy. saint Jean Chrysostome sur saint Jean, I, 17. (M. P. G., t. LIX col. 91, 92.)

vouloir ni talents, ni honneurs, ni richesses, ni crédit, ni avantages quelconques, sinon pour les employer à sa gloire?

IV. *Ayez pitié de nous!* Nous nous sentons si pauvres, si dénués de tout. Faites-nous recevoir abondamment de votre plénitude, ô source divine, qui coulez pour nous!

18. * *Cor Jesu, desiderium collium aeternorum, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, le désiré des collines éternelles, ayez pitié de nous! (Genèse, 49, 26.)

I. Dans les bénédictions prophétiques qui terminent la Genèse en annonçant les destinées des douze tribus d'Israël, la Vulgate[1] met dans la bouche de Jacob cet oracle adressé à Joseph : « Les bénédictions que te donne ton père, surpassent celles qu'il a reçues lui-même de ses pères, jusqu'à ce que vienne le désir des collines éternelles ». Les montagnes passaient jadis pour les parties les plus anciennes et les plus fermes de la terre. Dans ces collines, qualifiées d'éternelles et qui semblaient animées d'un désir, on ne tarda pas à trouver une désignation allégorique des saints patriarches[2], les fondateurs, par le sang, du peuple élu de l'Ancienne Loi et, par la foi comme par l'espérance, du peuple élu de la Nouvelle[3], du peuple chrétien que figurait Israël. Et dans le langage ecclésiastique, le Messie, en qui les patriarches avaient cru, dont ils avaient souhaité de voir le jour[4], fut célébré comme le *Désiré des collines éternelles.*

---

(1) Genèse 49, 26. En effet, le texte hébreu du même verset est rendu en ces termes par Crampon : « Les bénédictions de ton père surpassent les bénédictions des montagnes antiques, la beauté des collines éternelles ».

(2) Hummelauer, in h. l., admet encore, du moins comme possible, que les collines représentent les anciens patriarches.

(3) Épître aux Galates, 3, 7.

(4) Évang. selon S. Jean, 8, 56.

II. Notre invocation fait soupirer les patriarches après le Cœur même de Jésus. A bon droit. Le Messie était attendu comme Roi et comme Libérateur. N'est-ce pas de la fermeté et des sentiments de son Cœur que le Roi tient la force et la popularité de son empire? L'œuvre d'affranchissement ne dépend elle pas d'une volonté libératrice, et cette volonté ne trouve-t-elle pas son symbole dans le cœur que touche la misère des esclaves ou des captifs? Et, d'autre part, qui désire Jésus, désire Le posséder avec sa volonté et son Cœur.

Les traits propres de ce Cœur furent, du reste, eux-mêmes révélés dans les prophéties d'Isaïe. Nous y apprenons sa mansuétude[1] et son sacrifice volontaire[2].

III. Les désirs des justes de l'Ancien Testament étaient provoqués par l'oppression d'Israël, l'idolâtrie des Gentils, la corruption du monde. Nous, qui avons une connaissance plus distincte du Cœur de Jésus, de sa vertu, de ses richesses, n'avons nous pas sujet de désirer plus vivement et son règne universel et sa venue en nous, notamment par la sainte communion? Au dehors, il y a, au sens propre ou métaphorique, tant d'idoles à renverser, tant de plaies morales à guérir, tant de captifs à rendre libres! Et nous-mêmes, ne portons nous pas des chaînes, ne sommes-nous pas sujets à mille misères?

IV. *Ayez pitié de nous!* Apprenez-nous à vous désirer; venez régner dans notre cœur.

19. *Cor Jesu patiens et multae misericordiae, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, patient et riche en miséricordes, ayez pitié de nous! (2e épître aux Thessaloniciens, 3, 5).

I. 1. A plusieurs reprises, la *patience* de Dieu se trouve,

---

(1) Isaïe, 42, 2-3; 53, 7.
(2) Isaïe, 53, 7.

dans l'Écriture sainte, louée en même temps que l'abondance de sa *miséricorde*[1].

La *miséricorde* est une pitié qui secourt la misère. Elle atteint son comble en Dieu, lorsque cette suprême Majesté soulage, par le pardon, l'extrême misère qui est son offense, le péché.

Et la *patience* divine est cette sublime expectative[2], qui diffère de frapper pour laisser le temps au repentir. Elle s'appelle *longanimité*, quand les délais se prolongent ou que la fréquence des rechutes paraît la lasser; et elle éclate surtout vis-à-vis des attitudes orgueilleuses qui, soit dans l'acte du péché, soit après, rendent certains pécheurs *insupportables* et paraissent comme défier la colère divine[3].

La patience divine prépare les voies à la miséricorde, lui fournit les occasions, et se trouve être ainsi une miséricorde commencée. Il dépend du pécheur, qui peut ou non correspondre à la grâce, de la faire avorter ou de lui permettre d'aboutir à la plus heureuse réconciliation.

2. Pourquoi les Litanies louent-elles la patience et la miséricorde du Cœur de Jésus dans les termes dont se servent nos livres saints pour louer celles de la divinité? Nous pouvons en donner deux raisons.

Les sentiments du Cœur de Jésus sont modelés sur la volonté divine. La patience et la miséricorde de ce Cœur seront donc l'image la plus exacte de la patience et de la miséricorde de Dieu. Et, d'autre part, cette même correspondance des sentiments nous fait voir, dans les preuves si touchantes que le Cœur de Jésus nous donne de sa patience et de sa miséricorde, la manifestation la

---

(1) Voy., par ex. : Exode, 34, 6; Nombres, 14, 18; Psaumes 85, 15; 144, 8; Sagesse, 15, 1; Joël, 2, 13; Jonas, 4, 2.

(2) Saint Augustin, *De Patientia*. (M. P. L., t. XL, col. 116.)

(3) Voy. saint Thomas. *Somme théol.*, 2. 2, q. 136, art. 5, ad 3.

plus sensible, la plus convaincante, d'attributs cachés en Dieu et les mieux faits pour entretenir en nous le courage et l'espérance.

3. La *patience* et la *miséricorde* du Cœur de Jésus nous apparaissent dans les paraboles émouvantes de l'Enfant prodigue, de la Brebis perdue; sa *miséricorde* s'est démontrée par l'indulgente pitié témoignée à la femme surprise en adultère, l'accueil réconfortant ménagé à la pécheresse au festin de Simon, le pardon magnanime accordé à l'apôtre saint Pierre; la *longanimité de sa patience* éclate surtout dans la manière dont fut reçu le baiser de Judas.

II. La notion plus générale de *patience* dit une souffrance endurée sans l'emportement de la colère, comme sans l'abattement de la tristesse. Dieu étant hors d'état de souffrir dans sa nature divine, sa patience se confond avec sa miséricorde. Et cette miséricorde, si magnifique dans ses effets, ne saurait non plus être reliée à une réelle impression de compatissance. L'homme sait proprement compatir, mais n'a pas toujours à être miséricordieux dans sa patience; car les maux qu'Il supporte sont loin d'être toujours des offenses qui lui donneraient un certain droit de vengeance.

La patience du Cœur de Jésus est une immense souffrance qui donne lieu à une immense miséricorde; et cette miséricorde est l'écho d'une immense compassion. Témoin la pitié qui lui arrache des larmes sur Jérusalem, la prière qui sort de son Cœur pour ses bourreaux.

Rien ne manque donc, sous aucun rapport, à la réalité de la patience et de la miséricorde du Dieu fait homme.

III. Nous n'avons pas fini de contempler la patience et la riche miséricorde du Cœur de Jésus. Il nous reste à considérer une admirable propriété de ce Cœur : la patience y est le fondement d'une inépuisable miséricorde. Nul homme ne trouve dans les souffrances qu'on

lui inflige le motif de son indulgence : les tourments du Sauveur sont offerts en rémission des péchés!

Sans ces tourments, la patience et la miséricorde divines s'expliqueraient par l'imperturbable sérénité d'un Dieu tout-puissant et qui sonde la faiblesse de sa créature; à présent, elles s'expliquent surtout par l'appel à la pitié constamment inscrit dans les plaies du Sauveur[1].

Après cela, comment jamais douter de la miséricorde divine? Et comme il est à propos d'insister sur une invocation qui nous dévoile l'accueil que ménage le Cœur de Jésus aux plus infortunés des hommes, les pécheurs!

IV. Que de profits nous pouvons tirer de ces considérations!

1. Il nous faut, quelle que soit notre condition, imiter le Cœur de Jésus par la facilité et la promptitude de nos pardons : Soyez miséricordieux, et vous obtiendrez miséricorde[2].

2. Les ministres de Dieu doivent, en traitant, avec les pécheurs, bien se souvenir qu'ils représentent la patience et la miséricorde de Dieu et de Jésus-Christ.

3. Pécheurs, nous avons à recourir à ce Cœur sacré avec une indicible confiance; prenons garde, par ailleurs, de mépriser les trésors de la longanimité divine[3].

V. *Ayez pitié de nous!* Ce cri de notre âme traduira ici notre ardent désir d'être reçus à merci par Dieu, et de témoigner à notre tour une indulgence miséricordieuse à tous les hommes.

20. *Cor Jesu, dives in omnes qui invocant Te, miserere nobis!*

---

(1) Épître aux Hébreux, 7, 25.

(2) Évang. selon S. Matthieu, 5, 7. Bienheureux les miséricordieux, etc.

(3) Épître aux Romains, 2, 4.

Cœur de Jésus, magnifique envers tous ceux qui vous invoquent, ayez pitié de nous! (Épître aux Romains, 10, 12).

I. Cette invocation est empruntée à l'épître aux Romains, c. 10, ℣. 12. Saint PAUL met là surtout en relief cette idée, que le salut dans le CHRIST est offert à tous; que tous indistinctement, les Gentils comme les Juifs, s'ils invoquent leur commun Seigneur, éprouveront également les effets de sa royale munificence. « Il n'y a pas à distinguer entre Juifs et Grecs : car tous ont le même Seigneur, libéral envers tous ceux qui L'invoquent. »

Dans les Litanies, le point de vue est légèrement différent: nous célébrons le Cœur de Notre-Seigneur comme riche de toutes sortes de biens pour tous ceux qui recourent à Lui. Quiconque, disons-nous, s'adresse à Vous dans un besoin, dans une détresse, Vous trouvera, non pas d'une façon telle quelle, capable et désireux de le secourir, mais abondamment pourvu des biens qu'il souhaite, et tout prêt à largement les répandre sur lui.

Abondance réellement universelle, puisque Dieu, dont les trésors sont inépuisables, n'a pas seulement donné à son Fils fait homme toute autorité pour juger les hommes[1], mais aussi toute puissance pour leur faire du bien.

II. Qui ne songerait ici aux magnifiques promesses que Sainte MARGUERITE-MARIE a promulguées pour ceux qui cultivent la dévotion au Sacré Cœur? Ces promesses concernent tous les états; elles ont trait à l'avantage personnel de chacun comme à l'avancement des âmes que l'on a charge de conduire à Dieu. Magnifiques dans l'ordre spirituel, elles comprennent aussi des bénédictions pour la vie présente.

III. Mais une condition est à remplir : l'invocation *humble, confiante, assidue* et *persévérante,* et *respectant la hiérarchie des biens*, selon laquelle les intérêts

(1) Évang. selon S. Jean, 5, 22.

du temps sont subordonnés à ceux de l'éternité. Si nous considérons la qualité de nos invocations, loin d'être surpris d'une certaine difficulté d'obtenir, ne serons-nous pas émerveillés des grâces déjà reçues, et stimulés à faire mieux nos demandes par la douce assurance d'être plus pleinement exaucés?

IV. *Ayez pitié de nous!* Voyez notre indigence, les multiples nécessités qui nous pressent, nous entourent. Malgré notre indignité, faites-nous ressentir les effets de votre munificence.

21. *Cor Jesu, fons vitae et sanctitatis, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, source de vie et de sainteté, ayez pitié de nous! (Isaïe, 12, 3; Évang. selon saint Jean, 7, 37.)

I. « Tandis que le voleur ne vient que pour voler, égorger et perdre, je suis venu, moi, pour que les brebis aient la vie, pour qu'elles l'aient en abondance[1]. » Ainsi s'exprime Jésus dans la parabole du bon Pasteur. La vie dont Il parle est la vie de la grâce; l'abondance de cette vie constitue la sainteté sur la terre. Assis sur la margelle du puits de Jacob, Notre-Seigneur excitait chez la Samaritaine le désir d'une eau meilleure que celle qui étanche, pour quelques instants, la soif du corps. « L'eau que je donnerai, dit-Il, deviendra, en l'homme qui s'en abreuve, la source d'une eau jaillissant jusque dans la vie éternelle[2]. » Cette eau, elle aussi, c'est l'eau de la grâce. Le jaillissement dans la vie éternelle, c'est la transformation de la grâce en gloire, la sainteté des bienheureux habitants du ciel.

« Si quelqu'un a soif, dit encore notre doux Sauveur, qu'il vienne à moi et qu'il boive[3]. » C'était se comparer à une fontaine, se donner pour la source de vie.

---

(1) Évang. selon S. Jean, 10, 10.
(2) Évang. selon S. Jean, 4, 14. (3) Ibid., 7, 37.

Sur la croix, quand la lance Lui ouvrit le côté, il s'en échappa de l'eau et du sang, symbolisant les deux grands sacrements, dont l'un, le baptême, donne la vie, et dont l'autre, l'Eucharistie, l'entretient. Scène émouvante et pleine d'une muette éloquence, où le Cœur de Jésus nous apparaît comme la source de vie.

Nous apprenons ainsi que Notre-Seigneur Lui-même, par ses paroles et ses plaies, que son Cœur est la source de la vie et de la sainteté.

Il est cela en réalité, parce que la même grâce fait les justes et les saints, et que cette même grâce nous vient tout entière de ses mérites; elle a donc pour première source l'amour de son Cœur, sa volonté de se sanctifier pour nous, de nous donner le salut.

II. Cet enseignement est confirmé par l'Ancien Testament lui-même. Nous y apprenons à puiser en Dieu la vraie vie. « *Apud Te est fons vitæ.* En Vous se trouve la source de la vie[1]. » Le Christ, qui est devenu la source de vie après que sa poitrine fut frappée de la lance, y est figuré par le roc d'où la baguette de Moïse fait jaillir l'onde fraîche[2]; et le Prophète nous réjouit par avance des consolations que nous goûterons à boire à cette source. « Vous puiserez l'eau avec joie aux sources du Sauveur[3]. »

III. Pécheurs, nous avons à désirer la vie; justes, le Seigneur nous invite à la sainteté. Le Cœur de Jésus, source de vie et de sainteté, est vraiment le centre des plus nobles inspirations de toute l'humanité.

IV. *Ayez pitié de nous!* Avec la Samaritaine, nous Vous supplions, Seigneur, de nous donner en abondance

---

(1) Psaume, 25, 10.

(2) Exode, 17, 6; Nombres, 20, 12; 1re épître aux Corinthiens, 10, 4 : la pierre était le Christ.

(3) Isaïe, 12, 3.

de cette eau que Vous nous avez apportée du ciel, et dont Vous excitez en nous la soif si salutaire.

22. *Cor Jesu, propitiatio pro peccatis nostris, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, propitiation pour nos péchés, ayez pitié de nous! (1re épître de saint Jean, 2, 2.)

I. Cette invocation est tirée de la 1re épître de saint Jean : « Jésus-Christ, le Juste, est propitiation pour nos péchés; non seulement pour nos péchés, mais aussi pour ceux du monde entier[1]. » Saint Paul exprime la même idée dans son épître aux Romains, 3, 15 : « Dieu a proposé Jésus-Christ à tous les hommes, pour être leur propitiation par la foi dans son sang. »

Ce terme de propitiation, dont l'usage est purement ecclésiastique, signifie un moyen de rendre Dieu propice, une action faite à cette fin.

L'invocation nous rappelle donc cette ineffable prévenance qui a mis au Cœur de Jésus la volonté de remédier à la situation lamentable où le péché avait plongé le genre humain. Dieu se détournait de l'homme : Il avait sa créature en aversion! Seul un Homme-Dieu était capable d'apaiser le juste courroux du Créateur offensé, de nous restituer la faveur de Celui sans lequel nous ne pouvons faire un pas. Ce que seul Il était à même d'être, Jésus le fut en effet par son amour, par son Cœur. Il s'est offert en victime, et Il s'est fait Propitiateur, non seulement pour le premier péché, dont nous avions tristement hérité en Adam, mais encore pour les incessantes offenses que notre faiblesse et notre témérité nous font commettre, avec l'affreuse conséquence de nous exposer aux coups de la colère divine.

Le petit Office du Sacré Cœur célèbre, dans les termes

(1) 1re épître de saint Jean, 2, 2.

suivants, la bienheureuse intervention du Fils de Dieu fait homme :

Vindex reis irascitur
Deus sed ut Te respicit,
Placatus iras abicit
Et fulmen obliviscitur.

Outré des crimes du pécheur,
Dieu va punir cette folie.
Il vous voit : sa clémence oublie
La foudre armant son bras vengeur[1].

Témoignons notre reconnaissance au divin Cœur.

II. Le Cœur de Jésus est notre propitiation, c'est-à-dire que Dieu nous l'offre comme tel, si nous voulons remplir la condition, formulée par l'Apôtre, de croire en la vertu de son sang. Il nous faut avoir foi en cette vertu, et, par conséquent, espérer, et accomplir aussi les œuvres de cette foi et de cette espérance.

III. *Ayez pitié de nous!* Recevez l'humble aveu de nos péchés et de notre détresse, et attirez sur nous ces bénédictions paternelles que Vous méritez et dont nous avons besoin.

23. *Cor Jesu, saturatum opprobriis, miserere nobis!* *Cœur de Jésus, rassasié d'opprobres, ayez pitié de nous!* (Jérémie, Lamentations, 3, 30.)

I. Le Cœur de Jésus fut propitiation pour nos péchés; nous venons de le reconnaître dans l'invocation précédente. Comment le fut-il? Quatre invocations successives, dont la première est celle-ci, vont nous détailler la manière. Le Cœur de Jésus a été la propitiation pour nos

(1) *A l'heure de None.* Traduction du R. P. Debuchy.

péchés par ses souffrances, l'holocauste de son anéantissement devant Dieu et l'effusion de ses mérites sur le genre humain. Ces invocations exposent en même temps la part qui revient au Cœur dans la douloureuse passion de Jésus-Christ.

II. Jérémie, en traçant ce portrait du juste que Notre-Seigneur vérifie excellemment, le dépeint tendant la joue à qui le frappe et se repaissant d'opprobres. « Il se rassasiera d'opprobres[1], » dit-il. Le rassasiement ajoute à l'idée d'abondance celle d'un désir satisfait. Une multitude d'opprobres volontairement acceptés constitueront cette satiété dont parle le Prophète. Appliquée à Notre Sauveur dans l'Office du Vendredi-Saint, l'expression a passé naturellement dans les Litanies du Sacré Cœur.

III. L'opprobre est la honte extérieure d'un désavœu public infligé par la conviction de la culpabilité, de l'indignité, de la vileté. Plein de noblesse et de gloire, le Cœur de Jésus ne pouvait ressentir que la honte des affronts humains. Dans son dessein arrêté de montrer en Lui-même une opposition radicale au péché et à ses sources, Il a voulu contredire notre orgueil en passant par toutes les avanies.

Quelles humiliations Lui sont épargnées? Tous s'accordent pour Le négliger et Le vilipender. Il se voit renié de son peuple, de la foule et des magistrats, des ignorants et des docteurs, des laïques et des prêtres, de ses disciples, de ses apôtres ; Il paraît comme délaissé par Dieu même dans le déluge des maux où Il est submergé !

Et quels démentis ne Lui sont pas infligés ! Se proclame-t-Il Dieu : on Le traite de blasphémateur. Se dit-il roi : on Lui met la couronne d'épines sur la tête, le roseau dans les mains, et on affiche sa prétention au haut de son gibet. Sagesse incarnée, Il revêt la robe d'un insensé.

---

(1) Lamentations, 3, 30.

JUDAS Le proclame indigne d'être aimé, et il Le vend; PIERRE Le proclame indigne d'être reconnu, et il Le renie; en fuyant, les apôtres semblent Le dire indigne d'être défendu. Jugé indigne de tout égard, Il est lié ainsi qu'un malfaiteur, traîné de tribunal en tribunal, et deux fois livré aux valets. Comme indigne d'obtenir justice, on suborne des témoins, on croit faire beaucoup en essayant d'acheter, au prix de ses tortures, quelque pitié de ses accusateurs; et, tout innocent qu'Il soit, on Le condamne au dernier supplice. Comme indigne de commisération, on Le raille, on Le tourne en dérision sur la croix. Le siège de l'honneur est le visage? Voyez la chose informe qu'est devenu le visage de JÉSUS sous les soufflets, les crachats!

Voilà ce dont le Cœur de JÉSUS se rassasie pour être notre propitiation, pour guérir nos orgueilleuses folies.

IV. Hélas! n'avons-nous pas nous-mêmes infligé au Cœur de JÉSUS de cruels démentis, capables d'humilier sa cause dans le monde? N'avons-nous pas rougi de Lui pour satisfaire notre amour-propre? Quel fut notre respect envers sa divinité; notre docilité envers son autorité royale, soit qu'elle commande, soit qu'elle conseille; notre délicatesse envers son humanité?

Désormais, apportons tous nos soins à honorer JÉSUS-CHRIST.

V. *Ayez pitié de nous!* Agréez ce pauvre échange : faites que tout ce qui nous humilie contribue à Vous faire honorer; guérissez notre orgueil; remplissez-nous, envers Vous, de sentiments délicats; inspirez-nous assez de générosité pour oublier notre propre considération en vue de votre gloire.

24. *Cor Jesu attritum propter scelera nostra, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, brisé de douleur à cause de nos crimes, ayez pitié de nous! (Isaïe, 53, 5).

I. Cette invocation est empruntée à l'une des plus magnifiques prophéties messianiques, à ce tableau pathétique où Isaïe nous montre le CHRIST négligé, méconnu sous les humbles livrées qui cachent sa grandeur, chargé de toutes les iniquités, acceptant de payer par sa mort douloureuse l'immense dette du genre humain, et devenant ainsi le chef et le Roi d'un peuple nouveau par Lui racheté et justifié. « Il a été, s'écrie le Prophète[1], couvert de plaies à cause de nos iniquités, brisé à cause de nos crimes. »

Le centre de nos affections est aussi celui de nos peines. C'est au cœur que nous frappe une douleur intense; c'est donc là que les Litanies font justement aboutir les maux qui fondirent sur JÉSUS.

II. Lui-même d'ailleurs, expressément, nous révèle une tristesse mortelle. « Mon âme est triste jusqu'à la mort[2]. » L'Évangile y ajoute un profond dégoût avec une crainte extrême[3]. Puis, ce Cœur endurera tout ce qu'une âme parfaitement consciente ressent au sein d'indescriptibles tourments du corps.

L'ingratitude, la lâcheté, l'avarice, l'égoïsme, la haine, l'envie, viendront, tour à tour, puis tous ensemble, Lui donner toutes ces impressions pénibles dont nous sentons, mieux que nous ne pouvons le dire, les amertumes infiniment variées.

Le passé évoque les tristes souvenirs de l'homme tombé; le présent réunit tous les maux de la méchanceté humaine; l'avenir laisse de si sombres perspectives sur l'oubli dédaigneux des offres du salut!

Ainsi, c'est un accablement universel et comme une montagne de douleurs qui pèsent sur ce Cœur au point de le faire éclater.

---

(1) Isaïe, 53, 5.
(2) Évang. selon saint Matthieu, 26, 38.
(3) Évang. selon saint Marc, 14, 33.

III. Tout cela, à cause de nos crimes, atteints ici dans leur source la plus féconde : la séduction du plaisir. Au grand ennemi de Dieu et des hommes, à la fascination d'une voix enchanteresse, Notre-Seigneur oppose ses douleurs, supportées par amour pour Dieu et les hommes, et leurs irrésistibles attraits.

IV. En s'abreuvant ainsi d'humiliations et de peines, le Cœur de Jésus épuisait vraiment le calice de toutes les amertumes de l'âme. Le cœur ne peut être qu'humilié et affligé.

V. *Ayez pitié de nous!* Préservez-nous des entraînements funestes du plaisir, pardonnez nos ingratitudes; que votre amour généreux nous captive à tout jamais!

25. * *Cor Jesu, usque ad mortem obœdiens factum, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, devenu obéissant jusqu'à la mort, ayez pitié de nous! (Épître aux Philippiens, 2, 8.)

I. Après la partie douloureuse du rôle propitiatoire, la partie amoureuse, qui donne à la première son explication et sa valeur. Et, avant tout, l'amour envers le Père céleste, manifesté par cette parfaite obéissance, dont saint Paul[1] a consacré la formule, inscrite à cet endroit des Litanies.

Nos intérêts eux-mêmes étaient rattachés à cet amour, à cette obéissance. Les humiliations et l'affliction du Cœur de Jésus ne nous eussent profité en rien sans l'hommage filial qui les fit monter vers Dieu.

D'autre part, le Dieu qui demande ces souffrances à son Fils fait homme, se montre déjà disposé à les accepter en expiation, à se réconcilier avec nous.

II. 1. Offerte à Dieu, agréée de Lui, la moindre prière de l'Homme-Dieu suffisait au rachat de mille mondes.

---

(1) Épître aux Philippiens, 2, 8.

Pourquoi donc tant de douleurs? Notre-Seigneur en voulut l'étreinte afin de se conformer au bon plaisir divin. Voilà, dit-Il équivalemment, le prix que j'attache à un désir de mon Père. Le mal des tourments les plus extrêmes n'égale pas, à mes yeux, le bien de faire cette volonté! Quelle gloire rendue au Cœur de Dieu, trouvé digne de tant d'amour; quelle gloire méritée par le Cœur du CHRIST, capable d'une aussi héroïque charité!

2. Alors que nos démérites personnels justifieraient de grandes rigueurs, la moindre épreuve qui fond sur nous est en état de nous étonner, de nous troubler, et presque de nous scandaliser. Ces questions viennent sur nos lèvres : Pourquoi cette souffrance? Pourquoi moi? Comprenons désormais l'explication, plus que suffisante, qui se trouve dans l'honneur et les avantages d'accepter et d'accomplir, avec quelque peine, la volonté divine. Le problème du mal cessera de nous déconcerter si nous le résolvons par l'amour.

III. *Ayez pitié de nous!* Communiquez nous ces sentiments qui remplissent votre Cœur, ce respect infini de notre souverain Seigneur et la glorieuse passion de nous conformer, coûte que coûte, à toutes ses volontés!

26. * *Cor Jesu, lancea perforatum, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, percé de la lance, ayez pitié de nous! (Évang. selon saint Jean, 19, 34).

I. L'hommage du CHRIST parvint jusqu'à Dieu; il posséda dès lors toute sa vertu propitiatoire. Restait à exercer cette vertu, restait à la destiner aux coupables. Cette œuvre de la charité du CHRIST envers nous fut figurée au Calvaire, quand le coup de lance ouvrit le côté sacré du Sauveur. De cette plaie s'échappèrent de l'eau et du sang : écoulement mystérieux, ou l'Église se reconnaît elle-même. Nouvelle Eve, elle sort du côté entr'ouvert du nouvel Adam, sous la figure des deux sacrements qui com-

muniquent et entretiennent la vie spirituelle. L'eau, c'est l'onde qui, au Baptême, purifie et enfante à JÉSUS-CHRIST ; le sang, c'est le breuvage eucharistique : grâce à cette eau, grâce à ce sang, l'Église peut vraiment être la mère des vivants. La verge de MOÏSE frappa la pierre, il en jaillit l'eau qui désaltéra Israël au désert. Le coup de lance frappe le CHRIST représenté par la pierre[1] ; l'eau et le sang qui en découlent forment et alimentent un Israël nouveau, traversant le désert de ce monde. Faite après la mort, la blessure ne va pas se guérir. Le côté de JÉSUS reste ouvert ; par la plaie demeurée béante, la source va continuer de jaillir, et le fleuve de grâce qui descend de la Croix, passe tout entier par le Cœur de MARIE, pour, de là, arroser le monde.

Cette invocation nous montre ainsi le rôle propitiatoire de JÉSUS, s'achevant en une large dispensation de la grâce effectivement offerte à tous.

II. Tâchons de ressentir quelque peu la reconnaissance émue et confiante avec laquelle, dès les âges reculés, les saints ont attaché le regard sur cette ouverture du côté sacré de leur Sauveur. « Ils fixeront les yeux, avait dit le Prophète[2], sur Celui qu'ils ont transpercé. » O lance, chante l'Église[3], comment jamais assez te remercier de ton bienfait ! « A ta place, ajoute saint BONAVENTURE[4], je n'aurais pas voulu quitter le côté du CHRIST, mais j'eusse dit : Voici mon repos pour les siècles, c'est ici ma demeure, car je l'ai choisie. »

III. On le voit, en perçant le Cœur, le coup de lance fournit à la dévotion au Cœur de JÉSUS une spéciale raison d'être. Aussi les apologistes de la dévotion, notamment

---

(1) 1re épître aux Corinthiens, 10, 4.
(1) Zacharie, 12, 10.
(3) Office de la sainte Lance et des Clous. Hymne des vêpres.
(4) *Stimuli divini amoris*, p. 1, c. 1.

MARQUÈS[1], se sont attachés à démontrer la réalité de cette blessure reçue au Cœur. Et les arguments ne leur font pas défaut. Que voulait le soldat par ce dernier outrage au crucifié? S'assurer plus parfaitement de la mort de JÉSUS et, si besoin en était, la rendre indubitable par une blessure mortelle comme celles qui atteignent le cœur. Cette conclusion, qui ressort si naturellement du récit inspiré, fut toujours admise dans l'Église. Les écrits de ses docteurs, ses hymnes le prouvent : l'Église a toujours compris que JÉSUS eut le Cœur percé sur la Croix. Sainte MARGUERITE-MARIE ne s'est donc pas trompée en affirmant que JÉSUS lui montra un Cœur blessé; le Cœur de JÉSUS porte bien réellement dans une blessure visible la marque de l'amour qu'il symbolise.

IV. *Ayez pitié de nous!* Soyez, ô Cœur entr'ouvert, notre retraite, notre refuge! Nous vivons de Vous, apprenez-nous, au milieu des dissipations de ce monde, à nous recueillir en Vous!

27. *Cor Jesu, fons totius consolationis, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, source de toute consolation, ayez pitié de nous! (Évang. selon saint Matthieu, 11, 28; 2e épître aux Corinthiens, 1, 3.)

I. « Le Père de JÉSUS-CHRIST *est* le Père de miséricordes et le Dieu de toute consolation[2]. » Les Litanies nous montrent ici cette consolation se déversant sur nous du Cœur de ce cher Fils; l'invocation semble suggérée par un touchant appel de Notre-Seigneur Lui-même : « Venez tous à moi, vous qui peinez et vous sentez accablés, et je vous soulagerai[3]. »

---

(1) *Defensio cultus SS. Cordis Jesu*, pars 2, prop. 9, n. 7 ss. Voy. aussi BUCCERONI, *Commentarii in cultum SS. Cordis Jesu* n. 15.

(2) 2e épître aux Corinthiens, 1, 3.

(3) Évang. selon saint Matthieu, 11, 28.

II. Cette consolation universelle se relie à la propitiation comme l'effet à sa cause. En effet :

1. Comment goûter une consolation véritable, sans être réconcilié avec Dieu, en qui se trouve tout bien?

2. Historiquement, tous les maux qui nous affligent dérivent du péché. Enlever le péché, c'est tarir leur unique source, c'est offrir du même coup une guérison radicale à notre humanité.

III. La *consolation* se présente à nous comme la force qui soutient dans l'épreuve, le remède qui guérit l'infirmité, le bien qui compense une perte. Parfaite, elle est tout cela à la fois. Et nous la trouvons telle pour tous dans le Cœur de Jésus.

Quelque mal qui nous afflige, tous, autant que nous le voulons, nous trouvons dans le Sacré Cœur ces éléments d'une consolation complète : une intime sympathie, une souffrance plus grande, un ferme appui. Nous ne sommes ni abandonnés, ni isolés, ni destitués de secours.

Telle est la consolation présente, en attendant que, grâce à ce Cœur, le mal temporel cède la place à une jouissance éternelle, infinie.

Bien plus, le mal lui-même devient l'origine de tout bien. Il est, grâce à Jésus-Christ, aussi adéquatement compensé que des semailles laborieuses le sont par la plus riante moisson.

Voilà ce que nous vaut la propitiation amoureuse de Jésus, voilà donc ce que nous vaut le divin Cœur qui symbolise son amour.

IV. Un mal pourtant, un seul ne serait pas compensé, celui de l'absence de Jésus, si l'attention la plus prévoyante n'y avait pourvu. « Il vous est avantageux que je m'en aille; si je ne me retire, le Paraclet ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous L'enverrai[1]. »

---

(1) Évang. selon saint Jean, 16, 7.

« Je prierai mon Père, et Il vous enverra un autre consolateur pour demeurer éternellement avec vous, l'Esprit de vérité[1]. » Et voici qu'encore une fois la privation donne naissance à un plus grand bien. La présence sensible de Jésus nous fait défaut; mais en revanche, cette absence même appelle sur nous l'effusion du Saint-Esprit, et Notre-Seigneur peut nous dire heureux de croire sans voir[2].

V. *Ayez pitié de nous!* Enseignez-nous la bonne souffrance; cette patience salutaire dont les larmes sont bienheureuses[3] parce qu'elles seront consolées.

28. *Cor Jesu, vita et resurrectio nostra, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, notre vie et notre résurrection, ayez pitié de nous! (Évang. selon saint Jean, 21, 25.)

I. Devant le tombeau qui renfermait les restes de son ami Lazare, Notre-Seigneur s'affirma solennellement comme la résurrection et la vie. « Je suis, dit-Il, la résurrection et la vie[4]. » Seul, le Dieu fait homme pouvait parler de vie en présence d'un corps que la mort avait déjà commencé de défaire.

Nous vivons pour bientôt mourir. Ce qu'il nous faut, c'est d'avoir en nous, avec une vie supérieure, un germe de résurrection et d'immortalité. Le Cœur de Jésus nous le donne : Il est ainsi notre vie et notre résurrection.

II. Il est cela, encore une fois, parce qu'Il est la propitiation pour nos péchés. Ce péché, en effet, éteignait la vie supérieure dont nous étions gratifiés, et avait introduit la mort dans le monde. « La mort par le péché[5], » s'écrie

(1) Évang. selon saint Jean, 14, 16.-17.
(2) Ibid., 20, 29.
(3) Évang. selon saint Matthieu, 5, 5.
(4) Év. selon saint Jean, 11, 25.
(5) Épître aux Romains, 5, 12.

l'Apôtre. Celui qui nous délivre du péché nous rend la vie de la grâce, et prépare à notre corps une glorieuse victoire sur la mort.

III. Où le Cœur de Jésus nous communique-t-Il spécialement cette vie et ce principe de résurrection? Dans l'un de ses deux grands bienfaits, la sainte Eucharistie : selon sa parole même : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle; et moi je le ressusciterai au dernier jour[1]. »

Recevons donc ce pain du ciel, non pas seulement comme la nourriture de notre âme, mais comme le gage et le principe de la résurrection de notre corps. Cette perspective d'une vie complète nous le fera goûter avec plus d'avidité et de délices.

Mais en annonçant les effets merveilleux de cet aliment qui est sa chair et son sang, Notre-Seigneur demande la foi, comme Il la demandait en ressuscitant Lazare. Avant de ranimer le corps de son ami, Jésus interrogeait Marthe, la sœur de Lazare : « Croyez-vous que je suis la résurrection et la vie[2] »; et l'orsqu'Il promet l'Eucharistie, Il dit à tous : « Celui qui croit en moi n'aura plus soif... Je le ressusciterai au dernier jour[3] ».

Quand nous communions, renouvelons donc notre foi. Figurons-nous Notre-Seigneur nous tenant le même discours qu'aux proches de Lazare : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. Le croyez-vous[4]? »

IV. Dans le Cœur *glorieux* de Jésus, nous pouvons aussi contempler cette vie meilleure qui nous attend

---

(1) Évang. selon saint Jean, 6, 55.
(2) Évang. selon S. Jean, 11, 25.
(3) Ibid., 6, 35. 40.
(4) Ibid., II, 25, 26.

après la mort. La résurrection du Sauveur est le modèle et le gage de notre résurrection[1].

V. *Ayez pitié de nous!* Donnez-nous cette vie précieuse de la grâce; augmentez notre foi pour nous faire mieux goûter l'expérience de la résurrection et de l'immortalité.

29. *Cor Jesu, pax et reconciliatio nostra, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, notre paix et notre réconciliation, ayez pitié de nous! (Épître aux Éphésiens, 2, 16. 17; aux Colossiens, 1, 20.)

I. La paix, que les peuples appellent de tous leurs vœux, est aussi le trésor le plus précieux de chaque cœur. Nous la tenons du Cœur de Jésus. Elle est le bien le plus direct qui résulte pour nous de sa propitiation pour nos péchés. Le propitiateur apaise Dieu, nous réconcilie avec Lui et, par suite, nous fait jouir de la paix. « Sur la croix, dit l'Apôtre dans le passage qui a inspiré la vingt-neuvième invocation des litanies, le Christ Jésus a tué les inimitiés; par elle, Il nous a réconciliés avec Dieu, Juifs et Gentils, réunis dans un même corps, et Il est venu nous apporter la bonne nouvelle de la paix pour tous, la paix pour ceux qui se trouvaient bien loin, la paix pour ceux qui étaient plus rapprochés[2]. »

Cette invocation répète donc, à peu de chose près, la précédente, qui honorait le Cœur de Jésus comme propitiation pour nos péchés. Mais comment ne pas mentionner, en termes exprès, cette paix que Notre-Seigneur aimait à donner aux siens, à donner d'une toute autre façon que le monde[3]; cette paix du Christ dont saint Paul

---

(1) Épître aux Corinthiens, 15, 20. 23; 1re épître aux Thessaloniciens, 4, 14.

(2) Épître aux Ephésiens, 2, 16, 17.

(3) Évang. selon saint Jean, 14, 27.

souhaitait si ardemment l'abondance aux chrétiens[1]; cette paix essentielle au royaume de Dieu[2]; cette paix dans l'Esprit-Saint, plus délicieuse que toute joie d'ici-bas[3]?

La paix a son siège dans le cœur. La paix avec Dieu nous vient de la charité divine par la charité créée de l'Homme-Dieu : bien à juste titre, notre reconnaissance fait monter l'action de grâce au Cœur de Jésus.

II. Établie dans la grâce avec Dieu et dans notre soumission filiale à ses lois, cette paix se développe, s'achève en nous, à mesure que se perfectionne cette soumission elle-même; à mesure que la volonté peut offrir à son Créateur et à son Sauveur l'hommage, non seulement d'elle-même, mais aussi des puissances inférieures, rendues dociles à ses commandements. L'ordre alors règne en nous et, avec l'ordre, la tranquillité et son fruit, la paix.

Mais les passions ne deviennent dociles que par les victoires de l'homme sur lui-même. La paix nous est ainsi offerte comme un fruit de conquête. Notre-Seigneur l'a conquise sur la croix; Il la donne à qui veut partager ses combats. L'auteur de la paix nous invite aussi à la guerre, mais à une guerre sainte et pacifiante.

III. La satisfaction des sens, les compromis avec les passions, les coupables faiblesses, ne sauraient que troubler l'âme. La paix est un mot que les pécheurs auront parfois à la bouche, mais sans jamais en goûter la bienheureuse réalité. Tels, ces faux prophètes qui rassuraient le peuple : « La paix, la paix! criaient-ils, et la paix

---

(1) Épître aux Colossiens, 3, 15, et au commencement de toutes les épîtres de saint Paul.

(2) Épître aux Romains, 14. 17.

(3) Épître aux Philippiens, 4, 7.

n'arrivait pas[1]. » « Il n'y a pas, en effet, de paix pour les impies[2]. »

IV. *Ayez pitié de nous!* D'après vos conseils, notre âme doit être une petite Jérusalem, la cité de la paix. Cette paix Vous a coûté votre sang. Et tant de troubles nous agitent, nous inquiètent! Oh! donnez-nous la paix, par la justice et par une affection aux choses divines qui nous rende supérieurs aux vicissitudes et aux faux biens d'ici-bas!

30. *Cor Jesu, victima peccatorum, miserere nobis!*
Cœur de Jésus, victime des pécheurs, ayez pitié de nous! (Ps. 128, 3; Évang. selon saint Matthieu, 26, 38.)

I. D'après le premier sens du mot, la victime est l'être que l'on immole à Dieu; le nom s'applique par extension à quiconque est sacrifié aux intérêts d'autres personnes. L'immolation des victimes est un hommage au souverain domaine du Créateur; et le rôle de victime offerte à Dieu peut grandement honorer celui qui le remplit : il honora au suprême degré Notre-Seigneur, victime volontaire, choisie comme seule digne de plaire à la Majesté infinie. Mais être sacrifié à d'autres intérêts, c'est passer après ceux-ci, c'est occuper un rang qui implique une mésestime, et c'est une source de confusion.

Auparavant, nous avons invoqué le Cœur de Jésus comme propitiation pour nos péchés. A présent, nous ne parlons plus de son holocauste volontaire, qui nous attire toutes les bénédictions, mais plutôt de l'endurcissement des cœurs, qui empêche les fruits de son sacrifice. Auparavant, nous entendions remercier Jésus de s'être fait victime *pour les pécheurs*, ici, nous voulons compatir à la peine qu'Il éprouve d'être victime *des pécheurs*.

II. Dieu revêt Lui-même cet aspect de victime dans les

(1) Jérémie, 16, 14. (2) Isaïe, 48, 22.

passages de l'Ancienne Loi qui Le représentent sous les traits d'un époux dédaigné de la race qu'il s'était alliée, et nous Le dépeignent se plaignant de l'ingratitude de son peuple[1].

Des plaintes formelles se trouvent sur les lèvres de Jésus tandis qu'Il pleure sur la ville sainte[2]. « Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule étend ses ailes sur sa couvée[3] » ; et lorsqu'Il accueille Judas : « Ami, pourquoi es-tu venu? Tu livres le Fils de l'homme par un baiser[4]. »

L'Office du Vendredi-Saint contient l'expression touchante de ses plaintes ; et sainte Marguerite-Marie les a traduites en termes pleins d'énergie dans le récit de ses révélations. Notre invocation est l'écho de ces accents.

Seule, notre sainte religion ose faire d'un Dieu la victime des hommes. Seuls, ses enseignements peuvent prêter à Dieu semblable attitude. Pour être victime, il faut que Dieu nous aime, qu'Il cherche notre amour et qu'Il respecte notre liberté. A ces conditions seulement, Celui devant lequel tout plie peut éprouver une déception.

III. La déception n'est pourtant qu'une métaphore, tant qu'il s'agit de Dieu subsistant dans sa nature incréée ; elle devient une affligeante réalité dans le Dieu fait homme, aux jours de sa vie mortelle et surtout pendant sa passion : à l'heure où Il endure tant d'outrages dans son amour, où Il en prévoit tant d'autres qui vont sans cesse être commis jusqu'à la fin du monde. La tristesse mortelle de Jésus agonisant nous dit combien nous avons de raisons d'honorer le Cœur de Jésus comme la victime des pécheurs.

---

(1) Jérémie, 2 et 8 ; Isaïe, 5.
(2) Évang. selon saint Luc, 19, 41.
(3) Évang. selon saint Matthieu, 23, 37 ; S. Luc, 13, 24.
(4) Évang. selon saint Matthieu, 26, 50.

Observons à quels pauvres, à quels vils intérêts, Il fut alors et Il est maintenant sacrifié! Il fut sacrifié alors à l'avarice de JUDAS, à la lâcheté de PIERRE, à l'ambition de PILATE, à la vanité froissée d'HÉRODE, à l'envie jalouse des sanhédrites, à la légèreté du peuple, à l'insouciante insolence des soldats. Maintenant, Il est sacrifié à l'orgueil qui veut dominer, à la cupidité qui veut s'enrichir, au respect humain qui veut plaire, aux passions qui veulent jouir. Toutes ces attaques, dont le CHRIST fut ou est l'objet dans son corps visible, dans son sacrement, dans son Église, révèlent des mobiles, des intérêts auxquels JÉSUS est sacrifié et qui garnissent les rangs de ces pécheurs dont Il est la victime.

Nous aussi, sans sacrifier JÉSUS Lui-même, n'avons-nous pas quelquefois préféré un intérêt personnel à ceux de sa cause? Les intérêts de notre paresse, de notre amour-propre, de notre vanité, de notre popularité, n'expliquent-ils pas des négligences, des péchés, ne nous font-ils pas rougir ou hésiter devant une bonne action?

IV. Dans le langage ordinaire, l'homme se dit encore victime lorsque ses efforts sont demeurés sans résultat. On peut être, de la sorte, victime de sa témérité, de son imprudence, de sa confiance. L'invocation, qui fait de JÉSUS la victime des pécheurs, nous Le montre ainsi victime de son amour. Que n'a-t-Il pas fait et enduré pour amasser des trésors de miséricordes et de grâces! Or, tandis que, dans cette dernière série d'invocations, nous admirons les effets de sa propitiation, voici une invocation qui arrête notre enthousiasme : il se trouve, hélas! des pécheurs qui rendent inutiles toutes les peines de JÉSUS. Notre-Seigneur semble en vain les avoir aimés, son amour n'est pour eux qu'une occasion de ruine plus profonde[1].

---

(1) Év. selon saint Luc, 2, 34; épître aux Romains, 2, 4. 5; Épître aux Hébreux, 2, 3. 6. 8.

V. Même comme victime des pécheurs, Jésus est notre exemple. Il nous apprend à ne pas trop nous plaindre, ni nous décourager, si nous voyons échouer des entreprises tentées pour le bien.

VI. *Agez pitié de nous!* Vous qui recélez des grâces toute-puissantes, prêtes à descendre à notre appel suppliant, triomphez des cœurs rebelles, et surtout ne permettez pas que vos douleurs nous soient jamais inutiles. C'est assez d'être victime pour nous; ne soyez plus victime des hommes que Vous avez tant aimés.

31. *Cor Jesu, salus in te sperantium, miserere nobis!* *Cœur de Jésus, salut de ceux qui espèrent en Vous, ayez pitié de nous!* (Actes, 2, 21; Épître aux Romains, 1, 16; 10, 13.)

I. Le salut est le bien d'une personne que menaçait un danger. De toutes parts nous environnent les causes et les occasions de maux de toute espèce : tous les biens que nous goûtons sont donc des biens sauvés d'un danger. Le bien par excellence nôtre, le bien infini, court également péril. L'atteindre pour toujours, c'est éminemment faire notre salut.

II. Comme le Cœur de Jésus mérite d'être appelé le salut de ceux qui espèrent en Lui!

Le Sauveur Lui-même se dit venu pour sauver ce qui déjà avait péri[1]. Hors de Lui aucun salut n'est possible[2].

Le salut se trouve en Lui, universel, surabondant. Il y est pour tous[3]; il y est, dépassant de beaucoup en vertu la cause commune de nos maux[4]. Il s'y trouve, grâce à

(1) Évang. selon saint Luc, 19, 10.

(2) Actes, 4, 12.

(3) Actes, 2, 21; épître aux Romains, 1, 16; 10, 13; aux Hébreux, 7, 25.

(4) Épître aux Romains, 5, 9. 17.

son amour[1]; le salut est donc un bienfait de son Cœur.

Tels sont les témoignages inspirés. Nous pouvons y joindre les magnifiques promesses tirées des écrits de la Sainte. Voyez-les, citées plus haut.

III. Si le salut est, avant tout, le bonheur éternel en Dieu, il comprend aussi les grâces temporelles qui aident à l'acquérir, tous les bienfaits que nous appelons, si chrétiennement, salutaires[2]. Car, de donner ces biens fugitifs comme indifférents, cela siérait peu au Sauveur céleste, qui les a dédaignés pour Lui-même; et le désir trop absolu de les posséder ne serait pas digne du nom chrétien[3].

IV. Mais pour puiser le salut dans le Cœur de Jésus, il est besoin d'espérer dans ce Cœur. *Espérer* en Lui, ce n'est pas ici réciter un simple acte d'espérance; c'est vraiment nous confier en Lui, c'est adopter la conduite dictée par cette confiance; c'est, en d'autres termes, professer la vraie dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

V. *Ayez pitié de nous*! Délivrez-nous des innombrables dangers qui nous menacent; ignorants et désarmés, nous ne trouvons l'assurance que dans votre amour! Sauvez-nous, ô Cœur auquel nous voulons demeurer fidèles! Inscrivez nos noms dans votre Cœur, et qu'ils n'en soient jamais effacés!

32. *Cor Jesu, spes in te morientium, miserere nobis!*

Cœur de Jésus, espérance de ceux qui meurent en Vous, ayez pitié de nous! (1re épître aux Thessaloniciens, 4, 15.)

---

(1) Épître aux Romains, 8, 35; 2e aux Corinthiens, 5, 14; aux Éphésiens, 3, 18-19.

(2) Évang. selon saint Matthieu, 21, 22; épître aux Éphésiens, 2, 20.

(3) Les biens ne peuvent être demandés en tant qu'indifférents ou inutiles. Voy. Suarez, *De Religione*, 4, 4; disp. 17, n. 12; disp. 18, n. 11-12.

I. « Mes frères, écrivait S. Paul aux fidèles de Thessalonique[1], ne vous trompez pas concernant les défunts, et n'allez pas vous affliger comme le reste des hommes qui n'ont pas d'espérance. Aussi bien, en effet, comme nous le croyons, que Jésus est mort et ressuscité, Dieu emmènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en Lui. » Et, sur l'ordre d'une voix céleste, S. Jean écrivit dans l'Apocalypse : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur[2] ! »

L'un et l'autre texte nous révèlent une espérance propre aux mourants qui s'endorment dans le Seigneur. Cette espérance en fait notre invocation et spécialement le partage de ceux qui meurent dans le Cœur de Jésus.

II. 1. Mourir en Jésus, qu'est-ce à dire? C'est, selon l'Apôtre, mourir comme « appartenant au Christ après avoir cru à son avènement[3]. »

Et quelle est l'*espérance* des mourants? C'est la reconstitution glorieuse du corps qui se dissout, c'est la splendide revanche d'une résurrection éternelle; c'est la fin d'une douloureuse séparation, une réunion perpétuelle de tout l'homme avec le Sauveur ressuscité[4]. Attente magnifique, fondée sur la douce assurance que les œuvres nous suivent après la mort[5].

2. Mourir dans le Cœur de Jésus, c'est mourir attaché à ce Cœur, avec la conscience du lien qu'une vraie dévotion établit entre Lui et nous.

A ceux qui sont de la sorte unis au Cœur de Jésus, est assurée une mort pleine d'espérance, cette mort tranquille, confiante et consolée que l'on appelle la mort du juste; mort si douce, si pacifique, qu'elle symbolise pour

(1) 1re épître aux Thessaloniciens, 4, 13-14.
(2) Apocalypse, 14, 13.
(3) 1re épître aux Corinthiens, 15, 23.
(4) 1re épître aux Thessaloniciens, 4, 14-17.
(5) Apocalypse, 14, 13.

les assistants la paix bienheureuse de l'âme, et qu'ell présage la résurrection.

Mourir, en effet, dans le Cœur de Jésus, c'est, d'une façon particulière, mourir en Jésus, c'est mourir en occupant la place privilégiée que, parmi tous les apôtres, S. Jean obtint à la dernière cène. L'humble confiance que le culte de l'amour de Jésus a imprimée au fond de l'âme s'éveille vive à ce moment suprême. La promesse de Jésus revient à la mémoire : « Je serai leur refuge pendant la vie et surtout à l'heure de la mort; » et l'on est porté à s'écrier, avec sainte Marguerite-Marie : « Qu'il est doux de mourir après avoir eu une dévotion constante envers le Cœur de Celui qui doit nous juger ! »

III. Pour goûter pleinement ces espérances, efforçons-nous de vivre selon l'esprit de Jésus-Christ. Méditons cet enseignement de l'Apôtre : « Si l'Esprit de ce Dieu qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, l'habitation de cet Esprit fera que ce même Dieu rendra la vie à vos corps mortels[1]. » On ne pouvait le dire plus clairement : vivre selon l'esprit de Jésus-Christ, c'est se préparer la glorieuse résurrection.

IV. *Ayez pitié de nous !* Octroyez-nous la grâce, précieuse entre toutes, d'une bonne mort. Apprenez-nous à vivre en Vous, pour ne pas mourir hors de Vous.

33. *Cor Jesu, deliciae sanctorum omnium, miserere nobis !*

Cœur de Jésus, délices de tous les saints, ayez pitié de nous ! (Épître aux Hébreux, 1, 6; Apocalypse, 21, 23.)

I. 1. Cette dernière invocation nous transporte dans le royaume de félicité, où l'amour de Jésus nous donne le doux espoir de parvenir. Elle nous montre que là même subsiste la dévotion au Cœur de Jésus, sous la forme

(1) Épître aux Hébreux, 1, 6.

qu'y prennent pour toujours toutes choses, sous l'aspect d'une allégresse et d'un bonheur. Le Cœur de Jésus est ici-bas notre soutien dans l'épreuve; au ciel, Il fera nos délices dans la récompense. Il sera à jamais nos délices, les délices de toute la cour céleste, des Anges et de tous les Saints.

2. En effet, outre le bonheur essentiel de la possession de Dieu, les élus goûteront encore d'ineffables jouissances puisées dans les œuvres de Dieu. Leur gloire mutuelle les réjouit tous. Mais, de toutes les œuvres de Dieu, la plus magnifique est l'humanité sainte du Sauveur; et le Cœur, avec ses affections, forme le centre de cette humanité. En elle aussi resplendissent toutes les gloires. « L'Agneau, dit S. Jean[1], est la lumière de la cité céleste. »

Cette allégresse est commune aux Anges et aux Saints. Au ciel, tout ce qui provoque les hommages est une source de bonheur. Les Anges adorent le Verbe fait chair[2] : signe évident que ces esprits bienheureux se réjouissent en Lui. Et, l'Écriture l'affirme, leurs regards plongent avec complaisance dans ces mystères de notre salut[3] qui se réunissent en Jésus-Christ.

3. Qui dira les ravissements dont cette Humanité sainte transporte les élus? Autant elle est proche de la divinité, autant la jouissance qu'elle procure ressemble à celle de la divinité elle-même. Or, rien ne saurait se concevoir de plus divinisé, ni comme nature, ni comme cause de bonheur.

II. Mais, chez les Saints, la reconnaissance et l'espérance portent ces délices à leur comble : la *reconnaissance*, car toute la félicité, toute la gloire des Saints leur

---

(1) Apocalypse, 21, 23.
(2) Épître aux Hébreux, 1, 6.
(3) 1re épître selon saint Pierre, 1, 12.

vient du Sauveur et de son amour : ils jettent leurs couronnes à ses pieds[1] ; l'*espérance*, car le corps immortel de Jésus leur représente le corps qui va se réunir à leur propre âme pour compléter leur bonheur. Aux délices présentes de l'éternité s'ajoutent les délices futures que, dans leur humanité pleinement reconstituée, ces justes tireront de la compagnie des autres justes et surtout de leur conversation cœur à cœur avec Jésus.

III. Tandis qu'elle prolonge au delà de tous les temps la dévotion au Cœur de Jésus, notre invocation nous fait saluer avec transport le règne éternel de ce Cœur.

IV. *Ayez pitié de nous!* O Cœur si riche, si tendre et si bon, soyez, dès à présent, nos délices, accordez-nous de Vous aimer en tout et par-dessus tout, pour avoir en Vous notre demeure éternelle.

ARTICLE III

Conclusion des Litanies; Verset et Répons; Oraison.

I. Conclusion

Agnus Dei qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine; exaudi nos, Domine; miserere nobis, Domine.

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur; exaucez-nous, Seigneur; ayez pitié de nous, Seigneur.

1. Les Litanies se concluent toutes par trois invocations à l'Agneau qui efface les péchés du monde. Inspirée par l'Ancien Testament qui compare le Messie à l'Agneau[2], et par le Nouveau, où saint Jean-Baptiste le désigne comme l'Agneau qui efface les péchés du monde[3], cette conclu-

---

(1) 1re épître aux Hébreux, 1, 6.

(2) Isaïe, 53; Jérémie, 2, 19.

(3) Évang. selon saint Jean, 1, 29. Historiquement, au témoignage du *Liber pontificalis*, l'*Agnus Dei* fut introduit dans la liturgie de

sion termine bien des supplications qui ont pour fin d'apaiser la colère divine, de détourner les fléaux que nos péchés font peser sur nous. Comment, en implorant la miséricorde divine, détacher notre regard de l'hostie propitiatoire, de l'Agneau qui, en effaçant nos péchés, supprime la cause la plus profonde de tous nos malheurs?

a) Aussi, supplions-nous avant tout cet Agneau de nous obtenir la rémission de nos fautes : *pardonnez-nous, Seigneur!* Grand et utile enseignement, qui nous apprend à nous mettre en grâce avec Dieu pour nous disposer à recevoir ses faveurs.

b) Nous renfermons ensuite l'objet précis de nos instances dans l'expression générale *exaucez-nous, Seigneur!*

c) Reconnaissant notre indignité, nous demandons que le bien descende sur nous, non comme un droit, mais comme l'effet d'une clémente libéralité, et nous finissons en priant humblement la Majesté infinie de nous prendre en pitié; *ayez pitié de nous, Seigneur!*

II. Verset et Répons

Jesu, mitis et humilis corde,
Fac cor nostrum secundum cor tuum.

Jésus doux et humble de cœur,
Rendez notre cœur semblable au vôtre.

2. Le grand danger de l'homme qui souffre est une orgueilleuse impatience, qui retarde la grâce, si elle ne l'éloigne définitivement, et fait tourner à notre ruine des maux que Dieu ne permet qu'en vue de notre salut. Pour

---

la Messe sous le Pape Serge 1er (687-701). On commença par le réciter une seule fois. Le sacramentaire Gélasien (VIIe siècle) nous montre que l'invocation avait dès lors passé dans les Litanies. Voy. Kraus *Real-Encyclopaedie*, v. *Litanie*, et Cabrol, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, v. *Agnus Dei*.

empêcher ce malheur, le verset et le répons des Litanies nous mettent sous les yeux la douceur et l'humilité du Cœur de Jésus comme un exemple salutaire que nous demandons la grâce de pouvoir imiter. *Jésus doux et humble de cœur, rendez notre cœur*[1] *semblable au vôtre.*

III. Oraison

Omnipotens sempiterne Deus, respice in Cor dilectissimi Filii tui, et in laudes et satisfactiones quas in nomine peccatorum Tibi persolvit, iisque misericordiam tuam petentibus, Tu veniam concede placatus, in nomine ejusdem Filii tui Jesu Christi, qui Tecum vivit et regnat in unitate Spiritus Sancti Deus, per omnia saecula saeculorum. Amen.

Dieu tout-puissant et éternel, regardez le Cœur de votre Fils bien-aimé; soyez attentif aux louanges et aux satisfactions qu'Il vous rend au nom des pécheurs. Apaisé par ces divins hommages, pardonnez à ceux qui implorent votre miséricorde au nom de ce même Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

3. La prière finale convient aux circonstances historiques qui mirent ces Litanies en honneur. Supposez une population croyante atteinte du fléau qui décimait Marseille. A la fin des Litanies du Sacré Cœur, sa prière montera spontanément vers Dieu pour Le supplier de pardonner et de se laisser fléchir par égard pour les hommages et les satisfactions du Cœur sacré de son divin Fils.

En étendant cette prière à tout l'univers et à tous les temps, l'Église nous rappelle que, si nous ne sommes pas

---

(1) *Notre* cœur, plutôt que *mon* cœur, parce qu'on suppose une démonstration collective, une supplication publique.

éprouvés toujours par le fléau des maladies, nos péchés nous attirent des calamités spirituelles plus terribles que les maux du corps. De nos jours surtout, dans la guerre si acharnée faite à l'Église et à la Foi, dans cette vaste conspiration ourdie pour perdre les âmes, notre prière doit être un cri de pitié pour le monde au nom du Sacré Cœur.

ANNEXES DOCUMENTAIRES

I

Documents relatifs

AUX DEUX CONSÉCRATIONS SOLENNELLES DE 1875 ET DE 1899

I. La Consécration approuvée par Pie IX en 1875.

Cette consécration, rappelée dans l'Encyclique de Léon XIII, et dont nous avons reproduit le texte à la page 40 du tome 1, fut faite pour célébrer le second centenaire de cette vision mémorable où sainte Marguerite-Marie reçut la mission de propager le culte du Sacré-Cœur. Elle eut lieu le 16 juin 1875.

Déjà, au Concile du Vatican, des instances avaient été adressées au Saint-Siège pour obtenir la consécration de l'Église au Sacré Cœur de Jésus. Dans l'audience du 22 avril 1875, le P. Ramière, Directeur de l'Apostolat de la Prière, pouvait présenter au Pape une supplique signée de 525 évêques[1]. Après en avoir entendu la lecture, Pie IX répondit : « Oui, je ferai ce que vous désirez, mais je le ferai à ma manière. »

(1) Cfr. Nilles, *De rationibus festorum SS. Cordis et Purissimi Cordis Mariae*, t. 1, p. 202.

Voici le décret de la S. Congrégation des Rites qui promulgue la décision de Pie IX[1].

DÉCRET

DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES

notifiant l'Indulgence plénière accordée à tous ceux qui, le 16 juin 1875, réciteraient l'acte de Consécration au Sacré Cœur proposé par sa Sainteté.

Tous les jours et de toutes les parties du monde arrivent aux pieds de notre très saint Père le Pape Pie IX un très grand nombre de demandes de la part des Évêques, et d'innombrables pétitions de la part des fidèles, dans lesquelles on supplie instamment Sa Sainteté qu'Elle-même daigne consacrer le monde entier au Cœur Sacré de Jésus-Christ, notre Sauveur, afin d'entretenir et d'accroître la dévotion envers ce Cœur divin.

Aujourd'hui donc, Sa Sainteté, après avoir pesé devant Dieu l'importance de cet acte, et voulant donner satisfaction aux très pieux désirs qui Lui ont été manifestés, approuve l'acte de Consécration joint à ce décret; et Elle le propose à tous les fidèles désireux de se consacrer au très Sacré Cœur de Jésus, pour qu'ils le récitent, en quelque langue que ce soit, pourvu que la traduction en soit exacte.

Tous les fidèles chrétiens, en se consacrant ainsi au divin Cœur de Jésus en la même forme, attesteront d'une manière plus frappante l'unité de l'Église.

Ils trouveront, dans ce divin Cœur, un refuge inattaquable contre les dangers spirituels qui les environnent, la force d'âme dans les tribulations actuelles de l'Église,

---

(1) Nous reproduisons la traduction du Messager du Sacré Cœur.

enfin la consolation et une espérance inébranlable au milieu de toutes leurs angoisses.

Sa Sainteté a voulu, par le présent Décret de la Sacrée Congrégation des Rites, faire connaître sa pensée aux Ordinaires des lieux, et Elle a ordonné que la dite pieuse formule leur fût transmise, afin que, s'ils le jugent ainsi dans le Seigneur et qu'ils le croient utile au bien des âmes confiées à leurs soins, ils la fassent publier, et qu'ils invitent les fidèles à la réciter soit en particulier, soit en commun, le 16 juin de cette présente année, qui nous ramène le deux-centième anniversaire du jour où notre Rédempteur Lui-même donna à sainte Marguerite-Marie Alacoque la mission de propager la dévotion à son divin Cœur.

A tous les fidèles qui, le jour susdit, réciteront cet acte de Consécration, Sa Sainteté accorde, dans les formes ordinaires, une indulgence plénière, applicable aux âmes du Purgatoire, pourvu que, vraiment contrits, s'étant confessés, et ayant fait la sainte communion, ils visitent un oratoire public et y prient dévotement pendant quelque temps, selon les intentions de Sa Sainteté; nonobstant toutes dispositions contraires.

22 avril 1875.

Constantin, évêque d'Ostie et Velletri.

Cardinal Patrizzi, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites.

Plac. Ralli, secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites.

Place du ✠ sceau.

II. La Consécration décrétée par Léon XIII en 1899.

Les instances d'une humble religieuse décidèrent le grand Pape qu'était Léon XIII à décréter, après un mûr examen théologique, cette Consécration du genre humain, sans exemple dans l'histoire.

La Mère Marie du Divin Cœur, née comtesse DROSTE ZU VISCHERING, supérieure du couvent du Bon-Pasteur, à Porto (Portugal), se vit à trois reprises différentes, — en juin 1897, en avril et en décembre 1898, — invitée par JÉSUS-CHRIST à solliciter du Souverain Pontife la consécration de tous les hommes au Cœur aimant de leur Rédempteur. Une première lettre resta toute une année sans réponse. Une seconde provoqua une enquête sur la postulante et un examen théologique de la question elle-même. Le Cardinal MAZZELLA fut chargé de cette étude. Des discussions approfondies eurent l'heureuse conclusion dont témoigne l'Encyclique que nous allons reproduire[1].

LETTRE ENCYCLIQUE DE LÉON XIII

sur la Consécration du genre humain au S. C. de Jésus.

A NOS VÉNÉRABLES FRÈRES LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES ET AUTRES ORDINAIRES EN PAIX ET COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE.

LÉON XIII, PAPE

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique

Tout récemment, comme vous le savez, Nous avons, par Lettres apostoliques, décrété l'année sainte qui doit être prochainement, célébrée d'après la coutume et la règle antiques, dans cette bénie Ville de Rome. Aujourd'hui, pour assurer et préparer la célébration plus parfaite de cette religieuse solennité, nous prenons l'initiative d'un dessein grandiose duquel, si tous le prennent à cœur et s'y

---

(1) Pour plus de détails sur la Mère Marie du divin Cœur et les origines de la Consécration du genre humain, voir le MESSAGER DU SACRÉ CŒUR, 1905, p. 739 et suiv.

prêtent avec un accord empressé, nous attendons à bon droit pour le nom chrétien d'abord, puis pour toute la société humaine des fruits insignes et des fruits qui demeureront.

Plus d'une fois déjà, suivant l'exemple de nos prédécesseurs Innocent XII, Benoît XIII, Clément XIII, Pie VI, Pie VII et Pie IX, Nous Nous sommes efforcé de sanctionner et de mettre en meilleure lumière la très louable dévotion qui a pour objet le culte du Sacré Cœur de Jésus : principalement par notre décret du 28 juin 1899, qui élève la fête du Sacré Cœur au rite de 1re classe. Maintenant l'idée d'un hommage plus splendide occupe notre esprit, hommage qui sera comme le couronnement et le parachèvement de tous les honneurs qui ont coutume d'être rendus au Sacré Cœur; et nous avons la confiance qu'il sera très agréable à Jésus-Christ notre Rédempteur. Toutefois le projet dont nous parlons n'est pas proposé aujourd hui pour la première fois. En effet, il y a environ 25 ans, à la veille des fêtes du deuxième centenaire de la mission divinement confiée à sainte Marguerite-marie Alacoque de propager le culte du divin Cœur, des requêtes, émanant non seulement de personnes privées mais aussi d'Évêques, parvinrent de partout en grand nombre à Pie IX, pour qu'il daignât consacrer au Sacré Cœur de Jésus la société humaine tout entière. Il parut préférable d'ajourner cette proposition pour en décider plus à loisir; en attendant, autorisation était accordée aux pays qui le désireraient de faire leur Consécration d'après une formule indiquée. Maintenant que des motifs nouveaux sont survenus, nous jugeons le projet mûr pour l'exécution.

D'abord, ce grandiose et suprême hommage de dévouement et de piété est tout à fait dû à Jésus-Christ, comme au Souverain Seigneur et Maître. En effet, son empire ne se borne pas aux nations catholiques, ni même à tous ceux

qui, dûment baptisés, appartiennent de droit à l'Église, bien que des erreurs de doctrine les engagent hors de la voie, ou que des dissensions les isolent de la charité; il s'étend encore à tous, autant qu'ils sont, qui vivent étrangers à la foi chrétienne; de sorte qu'en toute vérité l'universalité du genre humain est sous le pouvoir de JÉSUS-CHRIST. Car à Celui qui est le Fils unique du Père, en identité de substance avec Lui, « *le Rayon de sa gloire et l'Image de son Essence*[1] », tout doit être commun avec le Père et partant aussi le souverain domaine de toutes choses. C'est pourquoi le Fils de Dieu dit de Lui-même, chez le Prophète : « *Pour Moi J'ai été constitué roi sur Sion, sa sainte montagne. — Le Seigneur M'a dit : Tu es mon Fils. Je T'ai engendré aujourd'hui. Demande-Moi et Je Te donnerai pour héritage les nations et pour domaine la terre jusqu'à ses extrémités*[2]. » Par où Il déclare avoir reçu de Dieu le pouvoir à la fois sur toute l'Église, signifiée par la montagne de Sion, et sur le reste de la terre aussi loin que s'étendent ses limites. Quant au fondement de cette domination, il est assez indiqué par ces paroles : « *Tu es mon Fils* ». Par là même en effet qu'Il est le Fils du Roi, il est héritier de tout le pouvoir; d'où ces paroles : « *Je Te donnerai les nations en héritage* ». L'Apôtre tient le même langage : « *Il L'a constitué héritier de toutes choses*[3] ».

Mais ce qu'il faut considérer par-dessus tout, c'est ce que JÉSUS-CHRIST a dit Lui-même de sa royauté, non plus par l'organe des apôtres et des prophètes, mais de sa propre bouche. A la question que Lui pose le magistrat romain : « *Ainsi donc vous êtes roi*[4]? » Il répond sans

(1) Hébr. 1, 3.
(2) Ps. 2.
(3) Hebr. 1, 2.
(4) S. Jean, 18, 37.

hésiter : « *Vous l'avez dit, je suis roi, en effet* ». Et la grandeur de sa puissance, l'étendue illimitée de son royaume, voyez-les manifestées dans ces paroles plus évidentes encore qu'Il adresse aux apôtres : « *Toute puissance m'a été donnée au Ciel et sur la terre*[1] ». Si toute puissance a été donnée au Christ, il en résulte que son empire doit être souverain, absolu, entièrement indépendant ; rien ne Lui est égal ni ne peut Lui être comparé. Si cette puissance Lui a été donnée au ciel et sur la terre, les terres et les cieux doivent se courber sous son obéissance. Et de fait, Jésus-Christ a exercé ce droit spécial, que nul ne partage avec Lui, en ordonnant aux apôtres de propager sa doctrine, de régénérer les hommes dans le baptême pour les incorporer à l'Église, d'imposer enfin à tous des lois que nul ne pourrait repousser sans mettre en péril son salut éternel.

Mais ce n'est pas tout. Le Christ n'est pas seulemen Roi par droit de naissance, en tant que Fils unique de Dieu ; Il l'est encore par droit de conquête. Car « *Il nous a arrachés à la puissance des ténèbres*[2] ». « *Il s'est donné Lui-même pour notre rançon*[3] ». Et de ce chef, ce ne sont pas seulement les catholiques et tous ceux qui ont reçu le baptême chrétien, ce sont à la vérité tous les peuples et tous les individus qui sont devenus sa conquête[4]. « Vous demandez ce qu'Il a acheté? — dit très bien à ce sujet saint Augustin. — Par le prix qu'Il a payé, on peut juger ce qu'Il a pu acquérir en retour. Le prix payé, c'est le sang du Christ : trouvez une chose de valeur égale ! Est-ce trop du monde entier? est-ce trop de toutes les nations? Ce qu'Il a donné, vaut tout[5]. »

---

(1) S. Matth., 28, 18.
(2) Coloss., 1, 13.
(3) 1 Tim., 2, 6.
(4) I S. Pierre, 2, 9.
(5) Traité 120 sur S. Jean.

Mais pourquoi les infidèles eux-mêmes sont-ils soumis à la puissance et à la domination de JÉSUS-CHRIST? Saint THOMAS en donne parfaitement la raison. Parlant du pouvoir judiciaire du CHRIST, il se demande si ce pouvoir s'étend à tous les hommes; et d'après ce principe que le pouvoir judiciaire découle de la puissance royale, il conclut en termes formels : « Le CHRIST a pouvoir sur toutes choses, bien qu'Il n'exerce pas encore en fait cet empire universel[1] ». Cette puissance et cet empire du CHRIST s'exercent par la vérité, par la justice et surtout par la charité.

A ces deux titres de sa puissance et de son domaine sur nous, Il permet dans sa bonté que nous en ajoutions à notre gré un troisième. Nous voulons dire la Consécration volontaire. Certes, JÉSUS-CHRIST, à la fois Dieu et Rédempteur, est en possession pleine et entière de toutes choses. Pour nous, notre dénuement, notre indigence sont si profonds que, de nous-mêmes, nous n'avons absolument rien à Lui offrir. Mais telle est sa bonté, son amour infini pour nous, qu'Il veut bien agréer que nous Lui offrions et Lui consacrions, comme s'ils étaient nôtres, ses propres biens. Ce n'est pas assez de dire qu'Il l'agrée : Il le désire, Il le demande : « *Mon fils, donne-Moi ton cœur*[2] ». Nous pouvons donc sûrement Lui être agréables par l'offrande spontanée de nos affections. Et de vrai, nous consacrer à Lui, c'est montrer que nous reconnaissons et acceptons volontiers son domaine; c'est prouver qu'en réalité, si la chose offerte nous appartenait, nous serions très heureux de la Lui donner; et que nous Le supplions de daigner, quoiqu'Il en soit Maître, l'accepter comme venant de nous. Telle est la portée de l'acte auquel Nous vous convions; voilà le sens de Nos paroles. Et puisque

(1) 3e p., q. 59, a. 4.
(2) Prov. 26, 25.

le Sacré Cœur est le symbole et la vivante image de l'infinie charité de Jésus-Christ, laquelle nous porte à L'aimer en retour, il est tout indiqué de se consacrer à son Cœur très auguste, ce qui revient à se dévouer et à s'attacher à Jésus-Christ, parce que tout honneur, tout hommage, toute démonstration pieuse envers le divin Cœur s'adresse véritablement et proprement à Jésus-Christ Lui-même.

En conséquence, Nous engageons et exhortons tous ceux qui ont la connaissance et l'amour du divin Cœur, à faire cette Consécration. Notre vif désir est qu'au même jour s'élèvent, toutes en même temps, vers les parvis célestes, les protestations de tant de milliers de cœurs faisant la même Consécration. — Mais laisserons-Nous dans l'oubli ces innombrables malheureux aux yeux desquels la vérité chrétienne n'a pas encore brillé? Nous représentons Celui qui est venu sauver ce qui avait péri, Celui qui a offert son sang pour le salut du genre humain tout entier. Aussi avons-Nous continuellement à cœur d'appeler à la vie véritable ceux qui sont assis dans l'ombre de la mort. A cet effet, Nous envoyons dans toutes les parties du monde les messagers du Christ pour les instruire. Et maintenant, ému de leur triste sort, Nous les recommandons avec plus d'insistance au Sacré Cœur de Jésus, et Nous les Lui consacrons, autant que cela dépend de Nous. — De cette manière, cette Consécration, que Nous conseillons à tous, sera profitable à tous.

Après cet acte, ceux en qui règnent la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, sentiront facilement croître en eux leur foi et leur amour. Ceux qui, tout en connaissant le Christ, négligent sa loi et ses préceptes, pourront ravir à ce Cœur Sacré la flamme de la charité. Pour ces victimes, encore bien plus malheureuses, d'une aveugle superstition, nous demanderons tous, d'un même cœur, le secours céleste, afin que Jésus-Christ, de *la puissance* duquel elles relèvent, *exerce* un jour sur elles son empire; non

seulement dans le siècle futur, lorsqu'Il accomplira sur tous sa volonté en sauvant les uns et en punissant les autres[1], mais aussi en cette vie mortelle, en leur accordant la foi et la justice. Que par ces vertus, ces malheureux puissent rendre à Dieu le culte qui Lui est dû et parvenir à la félicité éternelle dans les cieux !

Cette Consécration apporte également aux États l'espoir d'une situation meilleure. Elle peut en effet renouer ou resserrer les liens qui, en vertu même de la nature, unissent à Dieu les Sociétés. — En ces derniers temps, l'on s'est efforcé de dresser un mur entre l'Église et la Société civile. Dans la constitution, dans l'administration des États, il n'est tenu aucun compte du droit divin, de son inviolable autorité. On vise à ce qu'aucune influence religieuse n'atteigne les relations de la vie sociale. Ce qui équivaut à supprimer la foi du Christ, et, s'il était possible, à bannir Dieu même de ce monde. Une fois les esprits enflés d'une telle arrogance, quoi d'étonnant à ce que la plus grande partie du genre humain soit en proie à des bouleversements, soit ballottée par des flots qui ne laissent personne à l'abri de la crainte et du danger? Dès que la religion est dédaignée, par une conséquence nécessaire, les remparts les plus assurés de la sécurité publique s'écroulent. Mais Dieu, résolu d'infliger à ces rebelles un châtiment juste et mérité, les livre à leurs propres passions, afin qu'ils en soient les esclaves et qu'ils se perdent eux-mêmes par l'excès de leur propre licence.

De là, ce déluge de maux qui depuis longtemps nous accablent, et qui exigent impérieusement que l'on demande du secours à Celui qui seul peut nous délivrer. Et quel est ce Sauveur, sinon Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu? « *Car, sous le ciel, nul autre nom n'a été donné aux hommes pour que nous y cherchions notre salut*[2]. »

---

(1) S. Thom., l. c. (2) Act., 4, 12.

C'est donc à Lui qu'il faut recourir, à Lui qui est la *voie*, la *vérité* et la *vie*.

L'on s'est égaré : il faut reprendre la voie ; les ténèbres se sont épaissies dans les intelligences : il faut que la lumière de la vérité dissipe cette obscurité ; la mort nous envahit : il faut s'attacher à la vie. Alors enfin, il sera loisible de guérir tant de blessures ; alors, le droit refleurira ; on pourra espérer lui voir reprendre son ancienne autorité ; la paix sera rétablie avec ses charmes, ses avantages ; le glaive, les armes tomberont des mains, lorsque tous accepteront avec joie l'empire du Christ, lorsque tous Lui obéiront, et que « *toute langue confessera que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père*[1] ».

Lorsque l'Église, au lendemain de son origine, gémissait sous le joug des Césars, la Croix apparut dans les airs à un jeune Empereur, pour lui promettre et lui donner un éclatant et prochain triomphe.

Voici qu'aujourd'hui s'offre à tous les regards un autre signe, un autre présage divin : le Cœur Sacré de Jésus, surmonté de la Croix, brillant d'un radieux éclat parmi les flammes qui l'entourent. C'est en Lui que doivent se placer toutes les espérances, c'est de Lui qu'il faut demander et attendre le salut.

Enfin, Nous tenons à le mentionner ici, une cause qui Nous concerne personnellement, mais qui a bien aussi son fondement et son poids, Nous a déterminé à ce projet ; c'est que l'Auteur de tout bien Nous a dans une circonstance récente sauvé d'une grave maladie. En contribuant à augmenter les honneurs rendus au Sacré Cœur de Jésus, nous voulons donner un témoignage public de Notre reconnaissance.

C'est pourquoi, Nous ordonnons que les 9e, 10e

(1) Phil., 2, 11.

11e jours du mois de juin prochain, dans l'église principale de chaque ville ou localité, des prières déterminées se disent publiquement. Chacun des jours indiqués, on ajoutera aux autres invocations les Litanies du Sacré Cœur approuvées par Notre autorité. Le dernier jour, on récitera la formule de Consécration que Nous vous envoyons, Vénérables Frères, en même temps que cette Lettre.

Comme gage des dons célestes et comme témoignage de Notre bienveillance, Nous accordons affectueusement dans le Seigneur, à vous, au clergé et au peuple soumis à votre juridiction, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 25 mai 1899, de Notre Pontificat la 22e année.

LÉON XIII, PAPE.

Formule de la Consécration du genre humain

qui, sur l'ordre de Léon XIII, dut être, le 11 juin 1899, récitée dans les églises du monde entier.

Très doux JÉSUS, Rédempteur du genre humain, jetez les regards sur nous, qui sommes humblement prosternés aux pieds de votre autel. Nous sommes à Vous, nous voulons être à Vous; mais pour pouvoir être plus étroitement uni à Vous, chacun de nous, spontanément, se consacre aujourd'hui à votre Cœur sacré.

Beaucoup ne Vous ont jamais connu; beaucoup, méprisant vos commandements, vous ont renié!

Ayez pitié des uns et des autres, ô très doux JÉSUS, et attirez à votre divin Cœur tous les hommes.

Établissez votre royauté, Seigneur, non seulement sur les fidèles qui jamais ne se détachèrent de Vous, mais aussi sur les fils prodigues qui vous ont abandonné : ramenez-les bien vite à la maison paternelle, pour qu'ils ne périssent pas de misère et de faim.

Établissez votre royauté sur ceux que les opinions erronées ont déçus ou que la discorde a éloignés; rappelez-les

au port de la vérité et à l'unité de la foi, afin que bientôt il n'y ait plus qu'un seul bercail et un seul pasteur.

Établissez votre royauté sur tous ceux qui sont plongés dans les vieilles superstitions des gentils; ne refusez pas de les amener des ténèbres à la lumière et au royaume de Dieu.

Accordez, Seigneur, à votre Église de s'épanouir dans la liberté et la paix.

Donnez à toutes les nations la tranquillité dans l'ordre; faites que d'un pôle à l'autre une seule voix s'élève pour crier : « Louange au divin Cœur à qui nous devons le salut; à Lui soit gloire et honneur à jamais. Ainsi soit-il. »

Résumé de l'Encyclique.

Nous croyons obliger et servir nos Lecteurs, en leur présentant un exposé sommaire de ce document mémorable, vraiment principal dans l'histoire de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Nous donnerons, — tels que nous les concevons, — le plan et la suite des idées.

Introduction. (Jusqu'aux mots : *nous jugeons le projet mûr pour l'exécution.*) Le Pape fait ressortir d'abord combien l'heure est propice.

1° A la veille de l'année sainte, cet acte solennel de dévotion disposera les fidèles à la sanctification du jubilé.

2° Cette glorification suprême du Sacré Cœur a été graduellement préparée. Après les sanctions et les encouragements de six Pontifes et de Léon XIII lui-même, cette dévotion est mise en pleine lumière. Déjà, passé vingt-cinq ans, la Consécration au Sacré Cœur de la société humaine tout entière fut sollicitée avec de vives instances. Si le projet fut pour lors différé, l'autorisation accordée aux divers pays de se dévouer spontanément à ce Cœur divin, fut comme un prélude de la démonstration éclatante qui allait, suivant les paroles du

Pape, porter à leur comble les honneurs que reçoit le Cœur de Jésus[1].

Première partie. I. Première raison pour faire cette consécration : la royauté que Jésus-Christ possède sur le monde entier. (Jusqu'aux mots : *voilà le sens de nos paroles.)*

1° Notre-Seigneur est vraiment roi de tout l'Univers.

a) Il l'est par *sa naissance,* comme Fils éternel de Dieu. La raison, les Écritures démontrent cette royauté. Lui-même l'a solennellement affirmée; Il l'a exercée même en envoyant les apôtres soumettre tout l'Univers à sa loi.

b) Il l'est par *droit de conquête.* Le sang qu'Il a répandu est la rançon de tous les hommes.

2° La consécration volontaire au Sacré Cœur, sans enrichir Celui qui possède tout, ajoute cependant un nouveau titre aux premiers : la reconnaissance libre et spontanée de cette royauté. C'est là ce qui donne à cette offrande sa raison d'être et son mérite. Fiers et heureux d'appartenir à Jésus-Christ, nous protestons que, si déjà Il n'était maître de tout, nous nous empresserions de Lui donner l'empire sur toutes choses et sur nous-mêmes.

II. Réponse à deux questions, ou solution de deux difficultés. (Jusqu'aux mots : *sera profitable à tous.)*

1° On pourrait se demander ici : pourquoi précisément faire au Sacré Cœur cette consécration, plutôt qu'à Jésu Christ Lui-même?

---

(1) Nous pouvons déduire de là ce qui différencie la manifestation de 1899 de celle de 1875. L'initiative vient en 1899 du chef de l'Église universelle, qui consacre authentiquement l'humanité entière au Sacré Cœur de Jésus : les fidèles ne font que s'associer au Pasteur suprême. En 1875, le Pape concédait aux fidèles, aux diocèses, aux pays qui avaient cette dévotion, de faire une consécration qui n'était ni celle du genre humain, ni celle de toute l'Église. A l'entrée du XXe siècle, l'acte est prescrit, imposé à chaque ville ou localité chrétienne. Il n'était, 25 ans auparavant, que permis et encouragé.

Le Pape répond que c'est bien à Jésus-Christ qu'on s'attache, en se dévouant au Sacré Cœur, puisque « tout hommage au divin Cœur s'adresse en toute vérité à Jésus-Christ Lui-même ». Mais cette consécration est un retour d'affectueuse reconnaissance pour des avances non pareilles. N'est-il pas naturel dès lors d'aller à Jésus par ce Cœur qui est le symbole vivant de sa pressante charité?

2° Reste à résoudre une difficulté. Comment cette consécration pourra-t-elle être celle de l'humanité entière? Les fidèles s'uniront à leur Pasteur : cela se conçoit. L'autorité a qualité du reste pour agir au nom de la société qu'elle gouverne. Mais de quelle façon y faire participer les infidèles?

Admirons ici les vues élevées du Souverain Pontife. Léon XIII rappelle qu'Il représente Jésus-Christ qui a versé son sang pour le salut de tous : des païens aussi bien que des catholiques. Cette rançon, donnée par le genre humain tout entier, impose au Pape la mission sacrée de travailler au salut de tous, d'envoyer aux peuples égarés des messagers de Jésus-Christ. N'est-elle pas aussi un titre qu'il peut faire valoir auprès de Dieu pour plaider la cause des infidèles, faire offrir pour eux des sacrifices, les confier au Cœur de Celui qui les a rachetés, dans la vue de faire descendre sur eux des grâces de lumière et de réconciliation?

Seconde partie. Seconde raison pour faire cette consécration : les effets salutaires qui en résulteront pour les individus et pour la société. (Jusqu'aux mots : *c'est de Lui qu'il faut demander et attendre le salut.)*

1° Pour les *individus. a*) Les bons sentiront croître en eux la foi et l'amour.

b) Les chrétiens tièdes et relâchés retrouveront la ferveur.

c) Les malheureux plongés dans les ténèbres de l'erreur prendront le chemin de la vérité.

2° Pour les *Etats*. Cette consécration nous fait espérer des jours meilleurs, où, faisant retour à JÉSUS-CHRIST, à son Église, la société civile verra refleurir dans son sein l'ordre, la paix, le bonheur.

Ému de ces magnifiques effets, le Souverain Pontife, comme transporté d'enthousiasme, reconnaît dans le Cœur de JÉSUS, surmonté de la Croix, radieux parmi les flammes, un nouveau *labarum*, qui présage la victoire et le salut.

A la fin de cette Partie, LÉON XIII ajoute que, sauvé récemment d'une grave infirmité, il a voulu encore, en augmentant les honneurs du Cœur de JÉSUS, donner un témoignage public de sa reconnaissance.

Conclusion. Le Souverain Pontife prescrit par tout l'Univers la consécration au Sacré Cœur suivant une formule qui est annexée à sa lettre encyclique. Des supplications publiques doivent préparer les fidèles à cet acte grandiose.

II

Lettre de la Sacrée Congrégation des Rites

SUR LES DÉVELOPPEMENTS A DONNER AU CULTE DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

La Consécration de 1899 donna lieu ensuite à une lettre circulaire aux Évêques, qui joint aux félicitations des exhortations dont nous pouvons profiter nous-mêmes. Nous la reproduisons à ce titre.

Révérendissime Seigneur,

Toujours il m'est agréable d'être auprès des Évêques l'interprète du Pasteur Suprême de l'Église et de leur communiquer ses volontés ; mais c'est avec un plaisir tout spécial que je viens exprimer aujourd'hui à chacun d'eux la vive satisfaction ressentie par Sa Sainteté Léon XIII,

à l'occasion de sa dernière Encyclique. Cette lettre, dans laquelle il prêchait la consécration solennelle du genre humain tout entier au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il sait l'accueil sympathique qu'elle a universellement rencontré chez les pasteurs et chez les fidèles, il sait l'empressement et le zèle qu'on a mis partout à s'y conformer.

Donnant lui-même l'exemple, le Souverain Pontife fit faire en son palais du Vatican, à la chapelle Pauline, des prières publiques, après lesquelles il dédia et consacra tout l'univers au divin Cœur de Jésus. Cet exemple fut suivi du peuple romain : il y eut foule dans les basiliques patriarcales et dans les basiliques mineures ; dans toutes les églises paroissiales et à peu près dans tous les sanctuaires ; partout se répéta la formule solennelle de consécration, Rome s'y associant d'une voix unanime.

Bientôt arrivèrent de toutes parts (et il en arrive encore chaque jour) des lettres nous disant que cette même cérémonie s'est faite avec un pareil élan et une pareille ferveur dans chaque diocèse, je pourrais dire dans chaque église, non seulement de l'Italie et de l'Europe, mais aussi des régions les plus lointaines. Cet accord universel du peuple catholique pour répondre aux désirs et à la volonté de notre Père Suprême, est assurément tout à l'honneur des évêques : ce sont eux qui en cette circonstance ont communiqué à leurs troupeaux l'impulsion et le mouvement. Aussi dois-je, pour répondre aux vœux du Souverain Pontife, vous adresser en son nom des félicitations chaleureuses et de vifs remerciements, comme à tous ceux qui, sous votre autorité, travaillent au salut des âmes.

Le Saint-Père, comme il le proclamait dans sa précédente Encyclique, a la confiance (et nous la partageons avec lui) qu'il résultera de cette consécration solennelle des fruits nombreux et abondants tant pour chacun des fidèles que pour l'ensemble de la famille chrétienne, voire

pour le genre humain tout entier. Qui ne sent combien il est nécessaire que se ravive la foi trop languissante et que s'allument les flammes d'une sincère charité? Ne faut-il pas absolument qu'on mette un frein à la fougue des passions déchaînées, qu'on apporte un remède à la corruption chaque jour plus envahissante des mœurs? Tous nous devons avoir à cœur que la Société se soumette à la domination si douce du CHRIST, et que les pouvoirs civils eux-mêmes reçonnaissent et respectent la puissance royale qu'Il a reçue d'en haut sur toutes les nations : c'est la condition pour que l'Église, qui est le royaume du CHRIST, se développe de plus en plus, c'est la condition pour qu'elle jouisse de cette liberté, de cette paix qui lui est absolument nécessaire pour remporter sans cesse de nouvelles victoires. Tous enfin nous devons nous efforcer d'offrir à la Majesté divine, par nos œuvres de piété, des compensations et des hommages réparateurs pour les grossières injures que, sur tous les points du globe, lui inflige chaque jour et en si grand nombre l'ingratitude des hommes.

Mais, pour que de jour en jour se fortifient les espérances conçues, pour que la bonne semence germe avec bonheur et produise une heureuse moisson, une chose est nécessaire : c'est que la piété une fois ranimée envers le Sacré Cœur, on ne néglige pas de la conserver et de l'entretenir. Persévérons dans la prière; cette constance fera, pour ainsi parler, violence au très doux Cœur de JÉSUS, et Il ouvrira pour nous les sources de ces grâces qu'Il ne demande qu'à répandre, selon qu'Il l'a Lui-même manifesté plus d'une fois à sa bien-aimée servante, sainte MARGUERITE-MARIE ALACOQUE.

Aussi le Souverain Pontife, usant de mon intermédiaire pour vous faire connaître sa volonté, exhorte Votre Grandeur, ainsi que tous les évêques du monde catholique, à poursuivre avec ardeur l'œuvre entreprise : que chacun

avise aux moyens et prenne les mesures qui, selon la diversité des temps et des lieux, lui paraîtront les plus propres à atteindre le but tant désiré.

Le Saint-Père recommande avec une insistance toute spéciale, la coutume, déjà établie dans bien des églises, d'offrir publiquement durant le mois de juin, divers hommages de piété au Sacré Cœur. Voulant encourager cette pratique, il ouvre les trésors de l'Église et accorde aux fidèles une indulgence de 300 jours toutes les fois qu'ils assisteront à ces pieux exercices ; à ceux qui y assisteront dix fois au moins dans le courant du mois, il accorde une indulgence plénière.

Il existe encore une pratique hautement recommandée, déjà en usage dans beaucoup d'endroits : celle de faire le premier vendredi de chaque mois quelques exercices en l'honneur du Sacré Cœur. Le Saint-Père souhaite vivement qu'on s'emploie à la propager, récitant alors les Litanies récemment approuvées par lui et répétant la formule de consécration dont il a fourni le texte. Puisse cette pratique se répandre dans la chrétienté et devenir comme une coutume : on aura là une incessante affirmation de la suprême autorité que possède le Christ sur tout le genre humain, de cette divine royauté qu'Il a héritée de son Père et qu'Il a conquise par l'effusion de son sang. De pareils hommages ne peuvent manquer de toucher son Cœur : riche en miséricordes et merveilleusement porté à combler les hommes de ses bienfaits, Il oubliera leur malice et leur tendra les bras, non pas seulement comme à de fidèles sujets, mais comme à des amis et des enfants bien-aimés.

Un autre désir du Saint-Père, c'est que les jeunes gens, ceux-là surtout qui s'adonnent à l'étude des lettres et des sciences, s'enrôlent dans les Sociétés dites « *associations pieuses* » ou « *confréries du Sacré Cœur* ». Elles se composent de jeunes gens d'élite qui, après avoir donné spon-

tanément leur nom, s'assemblent chaque semaine, à jour et à heure fixes, dans quelque oratoire, quelque église, quelque chapelle de collège, et là, sous la direction d'un prêtre, accomplissent dévotement quelques pieux exercices en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Si tout hommage de piété venant des fidèles plaît au divin Rédempteur et se fait toujours agréer de Lui, Il est sûr qu'Il tient spécialement pour agréables ceux que Lui adressent de jeunes cœurs. Sans compter que nous ne saurions dire tous les avantages que la jeunesse peut retirer de cette pratique. Il est impossible, en effet, que la contemplation assidue du divin Cœur, la pénétration intime de ses vertus, la connaissance approfondie de son amour ineffable, n'aient pour résultat d'amortir l'effervescence des passions et de stimuler la vertu. — De semblables associations pourront se former pour les adultes, au sein des divers groupes connus sous le nom de » *Sociétés catholiques* ».

Au demeurant, les différents exercices dont nous venons de parler ne sont nullement imposés par le Saint Père. Il s'en remet pour tout cela à la prudence et à la sagacité des évêques, au zèle et à la bonne volonté desquels il se confie pleinement. Pour lui, il n'a qu'un vœu : c'est que la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, Notre-Seigneur, ne cesse de croître et de s'épanouir dans la chrétienté.

En attendant, je souhaite de tout cœur à Votre Grandeur une longue félicité.

Comme Frère de Votre Grandeur,

Card. MAZELLA, év. de Préneste, *préfet.*

D. Panici, *secrétaire.*

Rome, Secrétariat de la Sacrée Congrégation des Rites 21 juillet 1899.

III

Une démarche privée donna également lieu à cette importante décision de Sa Sainteté Pie X[1].

Décret prescrivant le renouvellement annuel de la consécration du genre humain au Sacré Cœur de Jésus.

De Rome et du Monde,

Sa Sainteté s'est vu solliciter de daigner prescrire, en ouvrant également les trésors des indulgences, que chaque année, en la fête du Sacré Cœur, l'on renouvelle l'acte de consécration par lequel Léon XIII, d'heureuse mémoire, décida, le 25 mai 1899, de vouer au très auguste Cœur de Jésus le genre humain tout entier. Ces instances avaient pour but de perpétuer la mémoire d'un acte aussi solennel de religion, et de lui faire produire sans cesse les fruits de salut qui en ont une première fois découlé.

Sa Sainteté a fait à ces prières l'accueil le plus empressé. Et, dans son extrême désir de voir les fidèles croître en la dévotion qu'ils ont conçue envers le Sacré Cœur et s'efforcer, par cette consécration, de s'unir avec plus de ferveur à ce Cœur si plein de suavité, il a ordonné que tous les ans, en la fête susdite, dans toutes les églises paroissiales, et dans les autres où la fête se célèbre, l'on récite, devant le Saint Sacrement exposé, en forme publique, à l'adoration, la formule de consécration proposée par le même Léon XIII. On y devra joindre les litanies en l'honneur du Sacré Cœur.

A tous les fidèles qui assisteront d'un cœur contrit et avec dévotion à cette pieuse cérémonie et qui prieront à ses intentions, Sa Sainteté a bénévolement octroyé une indulgence de sept ans et sept quarantaines. Ceux qui, purifiés par la confession sacramentelle, s'approcheront

(1) Voir le Messager du Sacré Cœur 1907, p. 96.

aussi de la sainte Table, obtiendront de sa clémence une indulgence plénière. Suivant la déclaration du Saint Père, ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire. Le présent acte a valeur perpétuelle. Nonobstant toute disposition contraire.

Donné à Rome, de la Secrétairerie de la Sacrée Congrégation des Indulgences et des SS. Reliques, le 22 août 1906.

A. Cardinal TRIPEPI, *Préfet.*

D. PANICI, *Archevêque de Laodicée, Secrétaire.*

IV. Vœu de propager la dévotion au Sacré Cœur.

Ce vœu est répandu dans la Mission de Mangalore. Il est un fruit de la consécration du genre humain inspirée par Sa Sainteté Léon XIII, et se fait dans le même esprit. On propose cette obligation comme une forme précise d'engagement au service du Christ, Roi et Maître de l'Univers. L'évêque de Méliapor a approuvé la formule du vœu.

La prudence a d'ailleurs fait ajouter au conseil les trois recommandations suivantes :

Ne s'obliger que sous péché véniel ;

Convenir avec Notre-Seigneur qu'un petit nombre d'actes de propagande suffiront pour remplir le vœu : par exemple le don de quelques images, une instruction sur le Sacré Cœur, quelque prière ou mortification offerte pour la propagation du culte du Sacré Cœur ;

Stipuler pour tout confesseur la faculté de lever l'obligation.

PIGNUS AMORIS ET FIDELITATIS CHRISTO JESU REGI AC DEO NOSTRO.	GAGE D'AMOUR ET DE FIDÉLITÉ OFFERT AU CHRIST JÉSUS, NOTRE ROI ET NOTRE DIEU.
Formula Voti.	Formule du vœu.
Domine mi dulcissime Jesu, ego N. N. vilissimus peccator,	Mon Seigneur et très doux Jésus, moi, N. N., pécheur très

vil, je veux Vous faire à Vous, mon Roi et mon Dieu, plus ample profession de service et de fidélité; je veux davantage encore me lier tout entier à vous. Fort de votre amour paternel et de votre miséricorde infinie, je m'offre et me consacre pleinement à votre Cœur : moi-même avec tout ce qui m'appartient ; et sous le regard de la bienheureuse Vierge Marie, de saint Joseph et de tous les élus qui Vous entourent dans le ciel, je fais vœu de m'employer à répandre le culte de votre Sacré Cœur.

Accordez-moi, Seigneur et très bon Jésus, l'appui de votre grâce toute puissante : que je progresse toujours mieux dans la vraie dévotion de votre Cœur, que toute ma vie soit selon votre Cœur, que je devienne un véritable esclave de votre Cœur.

Ce vœu, je promets de le renouveler chaque année en la fête de votre divin Cœur. Et l'infinie bonté que votre Providence me témoigne, malgré mon indignité, me fournira sans cesse, je L'en supplie et je l'espère avec une très ferme confiance, l'occasion de services plus nombreux et plus signalés, avec la lumière et la force nécessaires à leur accomplissement. Seigneur Jésus, qu'il me soit fait selon votre Cœur, par l'intercession et l'amour de la Bienheureuse Vierge Marie !

ut servitutem et fidelitatem meam Tibi, qui es Rex meus et Deus meus magis profitear magisque Tibi totus devinciar, pietate ac misericordia tua infinita fretus, Cordi Tuo me totum et omnia mea integro offero et consecro : et coram Beatissima Virgine Maria, Sancto Joseph et Curia tua caelesti universa, Divinae Majestati tuæ vero me operam meam daturum propagationi cultus Sacratissimi Cordis Tui.

Dignare, Domine benignissime Jesu, omnipotenti gratia tua me adjuvare ut ipse in vera devotione Cordi Tuo melius semper proficiam, secundum Cor Tuum vitam meam agere valeam et servus fiam Cordis tui.

Hoc autem votum quotannis, in festo Divini Cordis Tui, me renovaturum promitto; et ex infinita bonitate Providentiae Tuae erga me indignissimum, occasiones, lumen et robur ad plura et meliora magis magisque semper praestanda suppliciter peto et firmissima fiducia spero. Fiat mihi, Domine Jesu, secundum Cor Tuum, per intercessionem et amorem Beatissimae Virginis Mariae !

TABLE DES MATIÈRES

TOME SECOND

PARTIE DOCTRINALE ET LITURGIQUE

SECTION I

La Doctrine de la dévotion.

CHAPITRE I

L'OBJET PROPRE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

ART. I. Notions préliminaires 7
§ 1. Vues générales sur les dévottons 7
§ 2. Premières applications à la dévotion au Sacré Cœur. 16
ART. II. L'objet propre et direct du culte : le cœur humain et vivant de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST . . . 20
ART. III. Le cœur vivant du Rédempteur est considéré en relation avec la charité 23
ART. IV. L'objet propre de la dévotion au Sacré Cœur est le Cœur du Christ, symbole réel de son amour . 26
ART. V. L'amour dont le Cœur de JÉSUS est le symbole . . 35
§ 1. Le mystère de l'Incarnation. L'amour créé et l'amour incréé. La question posée à ce point de vue 36
§ 2. Les opinions des auteurs 40
§ 3. Les décrets du Saint-Siège 62
§ 4. Examen théologique de la question 69
ART. VI. Coup d'œil d'ensemble. 105
ART. VII. De la dévotion au Saint Sacrement de l'autel rapprochée de la dévotion au Sacré Cœur 118

Art. VIII. De la dévotion au Saint-Esprit comparée à la dévotion au Sacré Cœur de Jésus 120
Art. IX. De la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus . 122
Conclusion 124
Appendice. La dévotion au Saint Cœur de Marie 126

CHAPITRE II

LA GRANDE PROMESSE DU SACRÉ CŒUR

Autorité — Signification — Usage

Art. I. L'autorité de la Grande Promesse. 131
Art. II. La signification de la Grande Promesse 137
Art. III. L'usage de la Grande Promesse 151
Note relative à la onzième Promesse 164

SECTION II

Partie liturgique.

CHAPITRE I

Considérations générales 165

CHAPITRE II

MESSES DU SACRÉ CŒUR

I. Paraphrase de la messe « Miserebitur ». 170
II. Messe pour la fête du Cœur Eucharistique 180

CHAPITRE III

COMMENTAIRE DES LITANIES DU SACRÉ CŒUR

Introduction. 185
I. Des litanies en général. Notes historiques 185
II. Les litanies du Sacré Cœur. Genèse et plan . . . 187
III. Caractères de ce travail sur les litanies du Sacré Cœur. 192
Art. I. Le préambule commun des litanies 194
Art. II. Les invocations propres des litaniës du Sacré Cœur . 196
Art. III. Conclusion des litanies; Verset et répons; Oraison . 263

ANNEXES DOCUMENTAIRES

I. Documents relatifs aux deux Consécrations solennelles de 1875 et de 1899.
I. La Consécration approuvée par Pie IX en 1875 . . . 263
II. La Consécration décrétée par Léon XIII en 1899 . . 238
Encyclique de Léon XIII 269
Formule de la Consécration 277
Résumé de l'Encyclique de Léon XIII 278
II. Lettre de la S. Congrégation des Rites sur les développements à donner au culte du Sacré Cœur de Jésus . . 281
III. Décret prescrivant le renouvellement annuel de la Consécration du genre humain 286
IV. Vœu de propager la dévotion au Sacré Cœur 287

Date Due

DEC 2 '62	W Saunders, 8/		DEC-9 '63
JAN 18 '63	W J Saunders, 8/		
FEB 15 '64			

BOSTON COLLEGE
3 9031 01323483 6
11544

BX2157.
.V49

Bapst Library
Boston College
Chestnut Hill 67, Mass.